



PAR NOUS
POUR NOUS

BRABANT

Publicité

TRIMESTRIEL N° 4
DECEMBRE 1951

REWISBIQUE
Archives

151

Le dépôt

BRABANT

tourisme

Revue trimestrielle
de la Fédération Touristique
de la Province de Brabant,
pour la Communauté française

Président :
Didier Rober, *Député permanent*

Vice-Présidents :
Willy Vanhelwegen et
Pierre Boucher,
Députés permanents

Directeur - Rédacteur en Chef :
Gilbert Menne

Secrétaire de rédaction :
Catherine Ansiau

Administration :
Alex Kouprianoff

Présentation :
Marc Schouppe

Composition :
Claude Dumont

Imprimerie :
Robert Louis

Les articles sont publiés sous la seule
responsabilité de leurs auteurs. Ceux
non insérés ne sont pas rendus.

Il existe une édition néerlandaise de
la revue «Brabant» qui paraît six fois
par an et qui contient des articles
originaux.

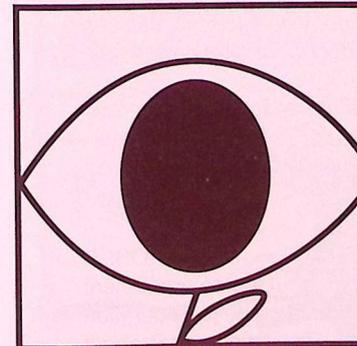
Affiliée à la Fédération de la Presse
Périodique de Belgique (FPPB).

DECEMBRE 1994

Prix de ce numéro : 150 F
Cotisation 1994 (4 numéros) : 500 F

Editorial, par Didier Rober	2
Noël, la plus païenne des fêtes chrétiennes?, par Philippe Chavanne	3
Le Musée Maurice Carême ou la Maison blanche du poète, par Jeannine Burny	10
Le Musée d'Histoire et de Folklore local et régional d'Hélécine mérite bien de se nommer, tout simplement, Musée Armand Pellegrin, par Albert Burnet	15
La philatélie par l'autre bout de la lorgnette. Rencontre avec Jacques Doppée, par Eric Demarbaix	21
Les anciens tracés des chemins de fer déjà oubliés du Brabant wallon, par Dominique Detrèves	25
Prestigieuses demeures du Brabant (12) : le Palais des Académies de Bruxelles, par Josée Georis	28
Le Château de Bois-Seigneur-Isaac, par E. et N. Arnauts-Bara	36
Camille Lemonnier (1844-1913), par Emile Kesteman	41
A la rescousse du patrimoine industriel : La Fonderie, par Sara Capelluto	45
Hiver du souvenir, des fêtes, de l'accueil "à prix d'ami" en Luxembourg belge, par José Fievet	53
A Jandrain se perpétue le souvenir de la première bataille de chars de l'Histoire, par Catherine Ansiau	55
Avis-Echos, par C. Ansiau et G. Menne	57
Expositions, par C. Ansiau	59
Vient de paraître, par C. A., E.K. et G. M.	61

Photo de couverture :
La maison Cauchie à Etterbeek (photo : © A. Kouprianoff).



FEDERATION TOURISTIQUE
DE LA PROVINCE DE BRABANT
Communauté française a.s.b.l.

Editeur responsable : Gilbert Menne
Rue du Marché aux Herbes, 61
1000 Bruxelles

Les bureaux sont ouverts du lundi au vendredi, de 9 à 16 heures. Fermé les jours fériés.
Tél. : 02/504.04.00 Fax : 02/504.04.95 CCP - 000-0385776-07



Hier, aujourd'hui, demain...

Pendant plus d'un siècle et demi, l'Etat belge a été basé sur une structure à trois niveaux : commune, province, Etat.

Il y a vingt ans, le pouvoir politique législatif modifie la constitution et introduit un quatrième niveau : la Communauté, institution qui vient s'intercaler entre l'Etat et la province.

Il y peu, une nouvelle modification constitutionnelle fédéralise la Belgique, et la province du Brabant disparaît pour faire place à deux nouvelles provinces : la province du Brabant wallon et la province du Brabant flamand.

Les compétences provinciales concernant les 19 communes de la Région bruxelloise sont transférées à la Région de Bruxelles-Capitale. Ceci signifie que pour le Brabant wallon et le Brabant flamand il y a quatre niveaux institutionnels de pouvoir : commune, province, région et communauté, Etat fédéral, tandis que pour la Région de Bruxelles-Capitale (19 communes) il n'y a que 3 niveaux : commune, région et communauté, Etat fédéral.

Les conséquences de ces modifications institutionnelles sont nombreuses, notamment en matière touristique dont la tutelle est régionale.

Ceci aboutit à la disparition de la Fédération Touristique du Brabant, Communauté française, pour faire place à une future institution en Brabant wallon et un transfert bruxellois à la Région (Cocof : Commission communautaire française de la Région de Bruxelles-Capitale).

Pour compléter ce bref aperçu historique, rappelons que l'ancienne Fédération Touristique du Brabant (unitaire) a déjà été scindée en 1982 en une «Fédération Touristique du Brabant, Communauté française» et une «Toeristische Federatie van Brabant, Vlaamse gemeenschap», suite à la mise en place de la communautarisation.

Qu'il me soit permis de m'adresser à nos fidèles lecteurs pour rappeler que notre revue «Brabant Tourisme» existe depuis 1938 et a fourni, sous une présentation soignée, une documentation historique, culturelle et folklorique riche et de grande qualité.

En outre, la Fédération Touristique n'a pas à rougir de sa présence permanente sur le terrain, multipliant les actions de promotion générale à Bruxelles et en Brabant wallon, ainsi que des actions ponctuelles sur les divers sites touristiques notamment à Nivelles, Waterloo, Villers-la-Ville, etc... et apportant une aide concrète aux syndicats d'initiative locaux et régionaux dont la Fédération assurait la coordination.

A tous nos collaborateurs bénévoles et dévoués, j'adresse mes plus vifs remerciements pour leur travail efficace et désintéressé.

Il me reste, malgré une certaine nostalgie, à souhaiter aux nouvelles institutions de poursuivre avec succès l'oeuvre qui a été la nôtre jusqu'à ce jour.

Didier ROBER
Député permanent
Président de la Fédération
Touristique du Brabant

Noël, la plus païenne des fêtes chrétiennes ?

par Philippe CHAVANNE

Certes, l'origine chrétienne de la fête de Noël est bien connue et le titre de notre article peut surprendre, voir même choquer, plus d'un d'entre vous. Pourtant, il n'en demeure pas moins que la fête de Noël est

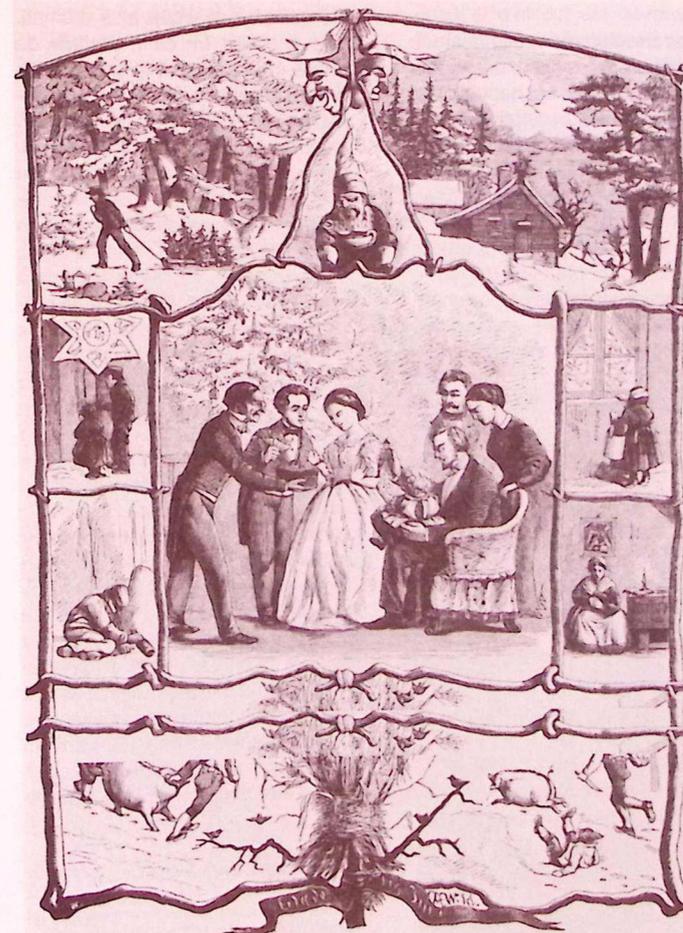
probablement la fête chrétienne qui s'entoure le plus de traditions et d'éléments d'origine païenne !

Pour celles et ceux qui, à l'approche du 24 et 25 décembre, installent la crèche et préparent leur messe de

minuit, l'origine chrétienne et très religieuse de la fête de Noël est évidente. Comme tous les ans à pareille époque, et cela depuis de très nombreuses années, on commémorera à nouveau une certaine naissance dans une certaine éta-
ble...

6 janvier, 20 mai, 25 décembre

Tout commença effectivement il y a bien longtemps de cela. Et plus exactement au quatrième siècle de notre ère, paraît-il. On célébrait alors la naissance du Christ une fois le 6 janvier, une fois le 25 décembre et parfois même aussi, en respectant la tradition païennine, le 20 mai. En fin de compte, on se décida une fois pour toutes pour la date du 25 décembre, sur la foi de calculs très savants ayant pour point de référence principal la date de la crucifixion. Cependant, il est malgré tout plus probable qu'en des temps reculés où la chrétienté voulait à tout prix s'imposer face aux autres religions (il s'agissait essentiellement des religions païennes qui, druides aidant, vénéraient les astres), l'Eglise s'empressa de récupérer à son compte une grande cérémonie païenne qui se déroulait très précisément le ... 25 décembre de chaque année !... D'après ce que l'on sait, il s'agissait plus que certainement de la grande fête du solstice d'hiver, époque à laquelle les jours commencent à s'allonger, qui était



Scènes de Noël en Norvège, illustration extraite de l'«Old magazine illustration» de 1866 (Document fourni par l'Ambassade de Norvège).

D'après F. Weiser, la coutume du sapin de Noël serait due à la combinaison de deux symboles religieux : la lumière de Noël et l'arbre du Paradis.
(Document extrait du "Monde illustré" de 1858)



Un certain art de la table

célébrée en l'honneur du dieu Soleil dirigeant son char vers le Nord. Il en était donc ainsi dans la Rome antique; lorsque les Saturnales fêtaient le retour du dieu Soleil, au cours de folles fêtes durant lesquelles, toutes barrières sociales étant abolies, les gens couraient en tous sens, portant guirlandes et se coiffant de feuillages. Quant aux druides celtes, ils reconnaissaient en cette fête du Soleil le jour où «... la vierge doit enfanter...».

Avec nettement moins de finesse, les voisins germains y ajoutaient quelques autres de leurs dieux - notamment Donar et Wotan montés sur un cheval à huit pattes - en l'honneur desquels ils sacrifiaient force sangliers et chevaux. Chez les Saxons, par contre, le 24 décembre était le jour appelé «jour de la nuit mère» : «Modranecht», comme ils disaient alors. Le point de départ d'une douzaine de jours de festivités...

Quoiqu'il en soit, aussi différentes qu'elles puissent être, toutes ces fêtes étaient pourtant porteuses d'un seul et même espoir : l'espoir du retour du Soleil. Celui du retour à la vie. Et, surtout peut-être, l'espoir d'une vie toujours meilleure...



Le "père Fouettard", "Hans Trapp", "Knecht Ruprecht" ou "Piet le Maire" interrogeant les enfants, punissant ceux qui n'avaient pas été sages (Gravure de H. Lips, XVIIIe siècle).

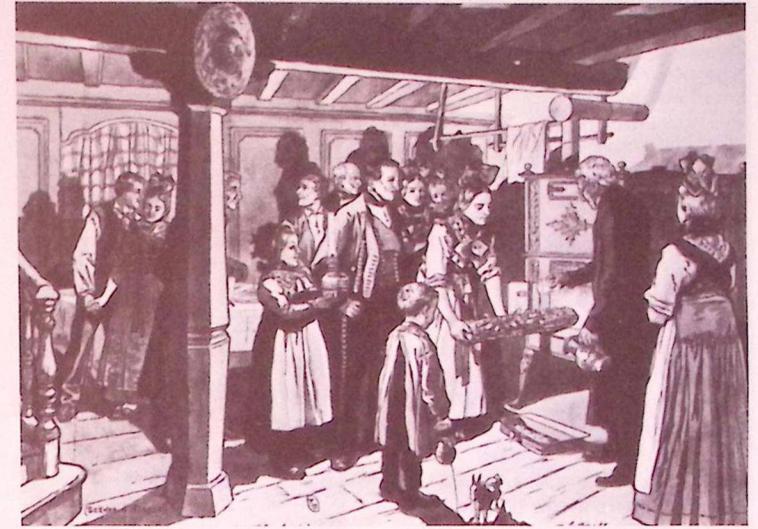
Pour les chrétiens comme pour tous les autres, adeptes d'une religion ou non, la fête de Noël est depuis belle lurette associée à un certain art de la table. Essentiellement celui du gâteau qui s'est paré d'une puissante force symbolique, surtout à certaines époques où manger à sa faim était la première de toutes les préoccupations. Il est peut-être regrettable de devoir constater amèrement qu'elle le soit encore aujourd'hui, non seulement plus ou moins loin de nos frontières - ce qui peut sembler dommage -, mais également au seuil de nos portes devant lesquelles passent, comme des ombres anony-

mes, les trop nombreux sans-abri. Ce qui est beaucoup plus dramatique encore ! En cette période de liesse et de religion, la charité bien ordonnée ne devrait-elle pas commencer... ?

Ceci dit, on sait que, déjà, les Romains, bons vivants, se gavaient allègrement d'une préparation composée de vulves de truites farcies aux filets de porc, de poivre, de blanc de poireaux et d'olives; le tout étant ensuite bouilli. Un tantinet plus proche de nous, au Moyen Age, les Scandinaves dégustaient en famille un délicieux Smörgasbrod, sorte de grand buffet froid où le pain, les fromages de renne, les pâtés de sanglier, l'aquavit et la déjà traditionnelle bûche se partageaient les faveurs gourmandes des convives.

A propos de bûche, le tout premier gâteau de Noël possédant cette forme est signalé dans nos contrées lors du «petit Noël» du roi Louis XIII alors âgé de trois ans à peine. Avant cela, la bûche était bel et bien ce morceau de bois qui devait brûler pendant douze jours sans s'éteindre. Dans certaines régions, la tradition voulait qu'il y ait autant de bûches que d'éléments masculins sous le

La bûche de Noël a suscité toute une série de rites et de croyances diverses dont la bénédiction de la bûche en Alsace.
(dessin d'après P. Kauffmann)



toit. C'était alors pour les hommes l'occasion de prier Dieu pour que leurs femmes soient fécondes !... Autres lieux, autres époques et autres traditions gourmandes : dans le Schleswig-Holstein, au cours de la soirée du 24 décembre, on superposait jadis trois nappes devant servir au repas de Noël, à celui du Nouvel-An et à celui de l'Épiphanie. Chez nous, la sempiternelle dinde, en provenance du Mexique ou des Amériques, fait son apparition vers le XVIIe siècle. Du moins sur le continent, car les Britanniques continuaient à lui préférer le paon et le cygne considérés comme des «oiseaux solaires». Les goûts ont bien évolué de l'autre côté du Channel depuis cette lointaine époque puisque, aujourd'hui, le pudding

composé de fruits confits, de saindoux et d'alcool est devenu aussi traditionnel que le baiser sous le gui apparu, pour sa part, au XVIIe siècle. Époque à laquelle les voisins et les amis pouvaient embrasser la femme et les filles de leur hôte... sur la bouche !

Dans les Vosges, les parrains et les marraines qui respectent encore les traditions séculaires offrent aux enfants des gâteaux très sucrés à leur image. Quant aux Autrichiens, ils enfouissent les restes du repas de Noël (s'il y en a, bien sûr !) au pied des arbres fruitiers. Et puisque l'on parle d'arbres...

La tradition du sapin

La tradition qui consiste à placer un sapin (naturel ou - de plus en plus - artificiel et donc moins salissant) dans la maison et à le décorer de boules, de guirlandes et autres accessoires colorés est relativement récente. Cette idée, allemande à l'origine, a été très rapidement adoptée par nos voisins d'outre-Manche, et cela à la suite du mariage de la reine Victoria avec le prince de Saxe-Cobourg. C'était en 1840. Cette tradition se répandit comme une traînée de poudre dans la quasi totalité de la chrétienté. Toutefois, ce n'est qu'au lendemain de la Première Guerre mondiale que le sapin de Noël fit véritablement sa percée dans nos régions et envahit nos maisons. Cependant, pour retrouver les racines les plus profondes de cette cou-



Gravure ancienne représentant un repas typique de Noël dont la dinde est la pièce principale (Document fourni par le S.R.H.F.).

Dans certains pays nordiques, les enfants forment une ronde autour de l'arbre de Noël tout en chantant des chansons de Noël (photo prêtée par Madame Vigdis Einarsdottir).



tume de l'arbre de Noël, il faut remonter de nombreux siècles en arrière. Il faut même remonter jusqu'à l'ère pré-chrétienne et s'attacher aux habitudes des peuplades germaniques...

L'ethnologue Peter Verstappen nous affirme que : "... même dans les cultures les plus anciennes, l'arbre occupait une place essentielle dans la vie de l'homme. Il n'était pas que cet objet nécessaire à la confection du feu ou à l'érection des huttes. Il avait également un caractère sacré. Que l'on se rappelle le rôle de l'arbre du jardin d'Eden dans la Bible, dans l'épisode de la création. Que l'on songe aussi à l'arbre de la sagesse des bouddhistes. Pour les tribus germaniques qui peuplaient le nord et le centre de l'Europe depuis la fin de l'âge de bronze..., l'arbre était le lien entre le ciel et la terre et avait un caractère sacré...". L'hiver, sombre et froid, a de tous temps largement inspiré une espèce de terreur à l'homme; essentiellement l'homme primitif. Ainsi, continue Peter Verstappen, «... il fallait passer cette période en organisant des fêtes destinées à aider le Soleil à revenir dans toute sa vigueur. Le feu, le bruit, la lumière devaient pour l'homme primitif y contribuer. On en retrouve des traces dans les traditions de la nuit



du Nouvel An. Il faudra attendre le quatrième siècle pour voir les Romains transformer cette fête du Soleil invincible en fête de la naissance du Christ. L'arbre de Noël représente donc l'aspect non chrétien de la fête...».

Boules en vrac pour arbres en toc

Il y a une bonne dizaine d'années de cela qu'est apparue une nouvelle vogue : celle des arbres artificiels. Verts, dans les meilleurs des cas, mais aussi dorés, argentés, blancs... Un phénomène qui, on s'en doute, n'a pas l'heur de plaire aux horticulteurs mais qui, finalement, ne leur fait pas trop peur non plus. Comme le faisait remarquer un marchand bien confiant dans la continuité de la tradition du vrai sapin et seul responsable de ses propos : «... Celui qui n'a jamais eu de véritable sapin dans son salon risque en effet d'acheter un produit de substitution. Mais celui qui a connu les joies d'un véritable sapin ne le fera jamais ! Si l'on prend

Au centre : cake traditionnel décoré d'un dessin géométrique typique (Document fourni par l'Ambassade de Norvège).

Ci-contre : maison en biscuits aux épices. (Document fourni par Madame Gudrun Bjarnadottir)



Tradition nordique : le "julenek" ou gerbe de blé que l'on attachait à un poteau pour les oiseaux. (Document fourni par l'Ambassade de Norvège)

la précaution d'acheter un sapin avec racines et motte de terre, qu'on maintienne celle-ci suffisamment humide, les prétendues saletés occasionnelles seront fortement limitées et l'on pourra conserver son sapin un mois sans problèmes...»

Quand à la décoration... L'accumulation de boules et d'objets variés sur l'arbre de Noël possède elle aussi de profondes racines... païennes ! L'homme primitif tentait en effet de plaire à ses dieux en leur offrant moult fruits et autres denrées alimentaires. Et cela afin d'ob-



tenir en retour la fertilité pour le bétail, pour les terres et... pour les humains. Les pommes, les oeufs, les noix,... ainsi offerts se revêtaient de toute une symbolique. Vers 1880, quelques maîtres-verriers de la région de Thuringe mirent au point un tout nouveau procédé destiné à argenter les objets en verre. On réalisait alors des objets en formes de pommes ou de noix, que l'on teintait en rouge, couleur de la fertilité. Dès ce moment, les objets de verroterie plus ou moins jolis ou plus ou moins kitsch, allaient vite remplacer les vrais fruits et les vrais aliments. Pour leur part, les fleurs et autres rosettes nous rappellent que le sapin de Noël devait, à son origine, être un arbre à fleurs, attirant les oiseaux. L'oiseau étant une référence à la mythologie nordique et symbolisant la présence du divin. Quant aux cloches et sonnettes, elles étaient essentiellement destinées, durant les fêtes païennes, à réveiller les morts pour leur résurrection; la religion chrétienne ne possédant pas l'exclusivité de cette croyance. L'illumination du sapin par les bougies et les guirlandes lumineuses rappelle la tradition antique qui consistait à allumer des feux et

La fête de Noël correspondait également à la "fête de la lumière". (Document fourni par l'Ambassade de Norvège).

des lumières entre le 2 novembre et le 6 janvier, afin d'accélérer les cours du Soleil.

Enfin, l'étoile est en rapport direct avec le culte - païen, lui aussi - du Soleil. A l'origine, on plaçait en réalité un soleil au sommet de l'arbre. Ce n'est que bien plus tard que l'idée fut reprise et transformée. Que le Soleil a cédé la place à une étoile. Celle de Bethléem...

Entre démons, lutins, sorcières et revenants...

En embrassant la religion chrétienne le 25 décembre de l'an 496, Clovis entraîna à sa suite, bon gré mal gré, toute la France (si l'on peut déjà appeler ces terres de ce nom) dans le petit monde de Jésus et de la nativité. Bien plus tard, au Moyen Age, lorsque venait la fin de l'année, il était interdit durant les treize jours suivant Noël, de travailler ou même de regarder un outil. Dès le Ve siècle

se transformèrent en jours de fête mais, après la Révolution française, alors que Louis XVI écrit son testament dans la nuit de Noël, on fête à nouveau le solstice d'hiver sur les ponts où de jeunes vierges viennent chanter et danser. Bien vite accompagnés par les bourgeois et les villageois...

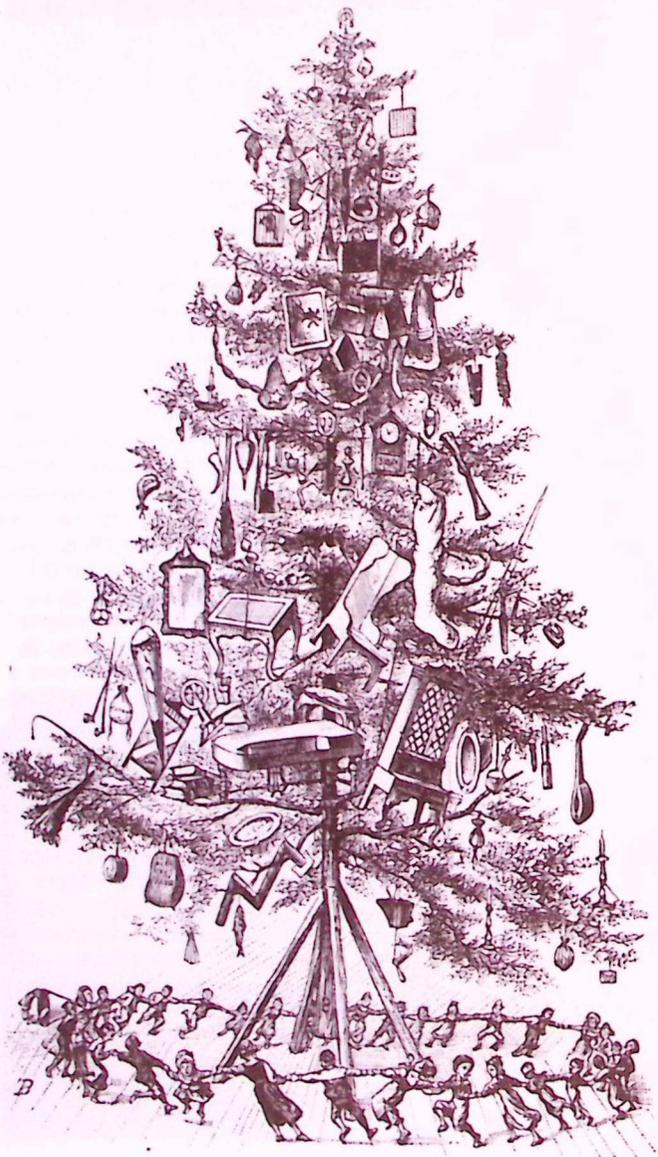
Durant l'Avent, les moines pénitents ne pouvaient ni se laver ni se raser. De même, les célébrations des mariages étaient également interrompues. En Allemagne, on craignait durant cette période que les démons ne profitent de l'obscurité pour se cacher dans les fermes. Et il paraît qu'en Suisse, c'était la période choisie par les lutins pour se venger des hommes en renversant des objets pendant que les revenants gémissaient dans le vent. Heureusement, Père Fouettard mit bien vite bon ordre à tout cela en faisant du bruit autour des maisons et en effrayant lutins et revenants...

La panique était à peu de choses près la même chez nos voisins alsaciens : ils allaient jusqu'à éviter de laisser le linge sécher dans les jardins de peur que les sorcières n'y jettent quelque mauvais sort. Et en Languedoc, les sonneries du Nadal résonnaient trois fois par jour, rappelant par là aux paysans que le temps des pénitences était (déjà!) revenu...

En Hollande, on offrait des gâteaux en forme de corne et en Bourgogne, on se méfiait du «queular» : un enfant mort avant d'être baptisé, dont le jeu morbide consistait à attirer les passants isolés aux abords des étangs...

Moins peureux, moins superstitieux ou plus habitués aux ténèbres, les Suédois offraient au «Nisse» (le lutin de la grange) une écuelle de porridge au sarrasin. Pas pour essayer de l'amadouer ou d'attirer ses faveurs, mais plutôt pour le remercier et le récompenser de ses bons et loyaux services. D'ailleurs, dans la plupart des pays nordiques, généralement beaucoup moins craintifs à l'égard de leurs dieux, on ne manquait pas

Illustration d'un arbre de Noël à l'ancienne.
(Document fourni par le S.R.H.F.)



de faire de grands signaux lumineux au dieu Soleil avant de lui sacrifier un... sapin !

Bien plus respectée que les nains, elfes et autres lutins, sainte Lucie était le personnage central de l'Avent et, à ce titre, inaugure en Suède le cycle de douze jours avant le Noël.

Le Père Noël de Clarke Moore

Y aurait-il véritablement une vraie fête de Noël sans... Père Noël ? Un Père Noël qui naquit un certain 25 décembre... il y a environ huit cents ans de cela. Il était colporteur et, voulant faire plaisir aux enfants de son village, fabriqua des poupées et des chevaux de bois qu'il leur offrit en cachette. Une nouvelle coutume venait de naître ! Et considérée par certains «intégristes» comme le «bastion le plus solide du paganisme chez l'homme moderne» (sic!) ; mais que nous importe ?!

Douillettement vêtu de grosse laine rouge et d'hermine immaculée, le Père Noël a troqué les mules d'or de saint Nicolas pour de chaudes bottes fourrées et la mitre du plus célè-

bre des saints pour un joyeux bonnet à pompon.

En réalité, ce sympathique personnage de Père Noël est très exactement né en 1822 sous la plume de Clarke Moore qui raconte dans l'un de ses poèmes la visite de saint Nicolas un jour de Noël. A l'occasion d'une édition illustrée de ce poème, Thomas Nast créa le personnage que nous connaissons (et que les petits apprécient toujours...) aujourd'hui. Il débarqua en Europe en même temps que les GI's américain sur les plages de Normandie... Quant aux cadeaux pour les enfants, cette tradition remonte au XVIe siècle. Les adultes durent attendre plus de deux siècles encore et certains affirment même qu'ils durent attendre le... Plan Marshall qui permit aux pays ouest-européens de se remettre, sous la tutelle ô combien vigilante de l'Oncle Sam, de la Deuxième Guerre mondiale.

Une nuit mouvementée

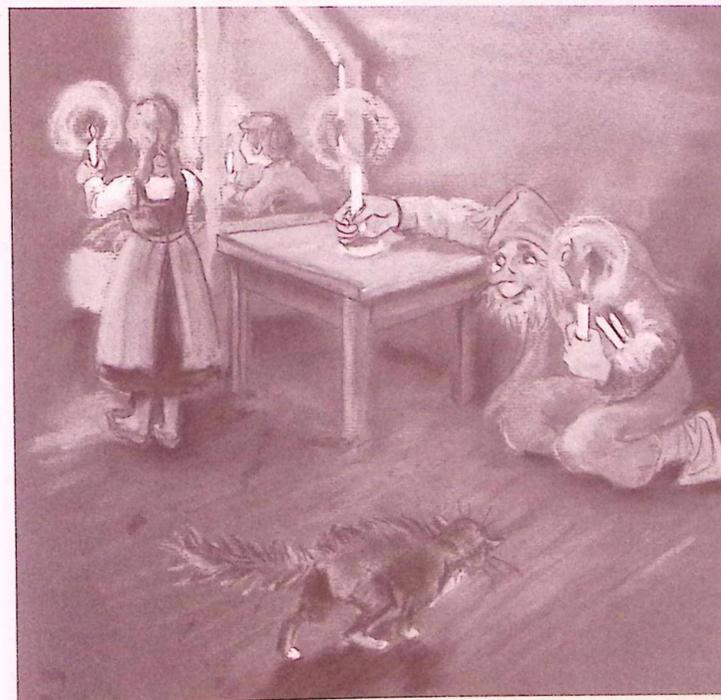
La veillée était jadis le moment propice pour entendre les anciens ra-

conter moult histoires, tour à tour joyeuses ou terribles. Amusantes ou effrayantes. Pendant ce temps, les fiancées jetaient des noix sur la bûche brûlant dans l'âtre; si elles brûlaient paisiblement, la paix régnerait dans leur futur ménage. Mais si les noix crépitaient et craquaient bruyamment, alors... Afin d'en savoir un petit peu plus, on allait jusqu'à faire fondre du plomb pour ensuite interpréter les formes tarabiscotées du métal. En Suisse, on jouait d'ininterminables parties de loto, jusqu'à l'appel des cloches. Et jamais on n'aurait osé laisser un bonhomme de neige à proximité d'un chalet. De peur qu'il ne devienne méchant pendant que se déroule la messe... Au Mans, une seule porte de la cathédrale était ouverte et les derniers mariés de la paroisse arrêtaient quiconque voulait entrer en armes dans l'édifice. Quant aux marins écossais, réfugiés dans les tavernes des bords de mer, ils renonçaient à jouer aux cartes la nuit de Noël. Pour encore mieux se rattraper dès le lendemain...

C'est vrai qu'il s'en passe des choses au cours de la nuit de Noël ! Selon les lieux, la tradition veut que les animaux mettent genoux en terre lorsque résonnent les douze coups de minuit. Et qu'ils se mettent à prier en mémoire des fermiers disparus !... En Berry, les animaux se mettraient à parler entre eux. Et dans les Ardennes, les abeilles se mettent à chanter pendant que, bien au chaud dans les maisons, les villageois mangent le traditionnel boudin aux choux.

Et si, au hasard des rues, vous rencontrez justement durant la nuit de Noël un ramoneur tout de noir vêtu, ne vous effrayez surtout pas et ne l'évitez pas ! Il vous portera bonheur tout au long de l'année suivante ! Joyeux Noël !

A partir du 12 décembre, Gryla et Ludaleppur rendent visite aux Islandais en compagnie de leurs "huit enfants plus un". Le 24 décembre, c'est "le voleur de bougies" qui arrive. Il ne repartira qu'à l'Épiphanie.
(Document prêté par Madame Gudrun Hognadottir)



Le Musée Maurice Carême ou la Maison blanche du poète

par Jeannine BURNY
Présidente de la Fondation M. Carême
Conservateur du Musée M. Carême

*Dans ma blanche maison, j'ai songé bien des fois
A un monde plus généreux qu'une corbeille
Pleine de noix dorées, de raisins et de pêches
Où chacun puiserait pour l'autre de la joie,
Où le pain quotidien luirait comme un soleil...*

En 1933, à deux pas du parc d'Anderlecht, Maurice Carême fait construire par l'architecte Charles Van Elst, une demeure en briques, peinte en blanc selon la tradition brabançonne et proche de celles qu'il a connues, enfant à Wavre, sa ville natale quand celle-ci «*enrubannée de soleil, sonnait plus blanche que muguet dans la rue des Fontaines...*».

N'écrira-t-il pas qu'il la voulait «*claire, et nue, et simple, et blanche (...)* comme un signe d'amour au bord même du monde» ?

De chaque côté des fenêtres, il plante des volets verts. Aux lucarnes, il suspend des bacs où l'été fuse, rouge de géraniums.

Le jardin, criblé de fleurs champêtres et de roses, rappelle que, sauvages ou cultivées, les plantes n'ont pas de secret pour le poète. Leurs noms sèment des étoiles dans ses poèmes.

Près de la barrière d'entrée, un saule confie au visiteur qu'il a été choisi en souvenir de cet autre saule qui, au Père Lachaise, ombrage la tombe d'Alfred de Musset. Derrière la maison, au milieu de la pelouse, un pommier arrondit ses fruits

*Pour qu'un peu de bonté
Luise comme une pomme
Que l'on va partager.*

Une girouette en forme de chèvre bondit au faite du toit aux tuiles écarlates. Elle chuchote qu'on l'a placée là pour faire écho aux caprices et



Maurice Carême
(photo : Jeannine Burny, © Fondation Maurice Carême)

aux entêtements de la dame du logis. «Le poète ne s'est-il pas amusé, insiste-t-elle, à lui prêter mon nom (1)». Au-dessus du porche, symbole de la tradition populaire, une vierge en porcelaine en vieux Bruxelles vous rassure que rien de fâcheux ne peut vous arriver dès que vous aurez franchi le seuil.

La Maison blanche a pris rang de musée après la mort du poète, le 13 janvier 1978. Elle est, depuis la création de la Fondation Maurice Carême (2), le 4 décembre 1975, la propriété de cette dernière. Le poète marquait ainsi sa volonté de préserver son

cadre de vie, sa bibliothèque, son oeuvre ainsi que toutes ses archives et ses documents personnels. Aujourd'hui, une plaque apposée sur la façade signale le musée. Celle-ci est surmontée d'une tête en haut-relief représentant Maurice Carême, oeuvre du statuaire belge Firmin Vande Woude.

L'intérieur de la maison est typique des demeures anciennes du Brabant. Dans le salon et la salle à manger, les meubles d'époque luisent de leur chêne patiemment ciré. Une haute cheminée en briques grises suspend, au bas de sa crémaillère, son chaudron de cuivre. Les bûches pèsent, bien rangées, sur leurs chenêts. Le soufflet est à portée de main. Un nain, en plâtre peint, sourit à l'idée des flammes qui vont jaillir. Le vieux rouet est si ouvragé et si gracieux qu'on a peine à imaginer qu'on y a un jour filé la laine. Des cannes en verre attestent du savoir-faire des maîtres verriers de la région de Charleroi. Le lustre flamand garde les reflets des regards des artistes venus du monde entier pour s'asseoir et deviser autour de la table espagnole. L'horloge à gaine s'est tue depuis longtemps, mais son cadran d'étain, de cuivre et de laiton n'a de cesse de nous réinventer les heures qu'elle a tant cadencées de son balancier sonore.

Dans la vitrine, les vieux Bruxelles rivalisent avec les vieux Tournai et les vieux Namur. Toutes les épo-

ques sont confondues. Du vivant du poète, toute cette vaisselle était utilisée lors des repas partagés avec les amis.

Madame Burny accueillant chaleureusement les visiteurs.
(photo : © A. Kouprianoff)

Où que se posent les yeux dans la maison, on découvre des sulfures, des lampes, des plats, des assiettes, des vases, des verres anciens, des globes aux fleurs en papier doré et en tissu empesé à l'eau sucrée, des étains, des cuivres, des oiseaux naturalisés, des objets appartenant au folklore local.

Une vierge en cire confirme l'amour de Maurice Carême pour la beauté que nous a laissée le passé. La pièce, originaire du nord-est de la France, serait à dater du XIXe siècle (3). Un Jésus et un ange sont en bois polychromé du XVIIIe siècle. Quelques pièces sculptées sont - quant à elles - des reproductions réalisées par l'atelier de moulage du Musée d'Art et d'Histoire de Belgique.

Mais la maison est aussi un véritable musée des peintres contemporains. Amis du poète, la plupart d'entre eux ont illustré l'oeuvre carémienne. On peut affirmer que chaque huile, chaque dessin, chaque eau-forte a son histoire.

Une étonnante collection de portraits de Maurice Carême se découvre lors de la visite du musée. Il y en avait onze au décès de Maurice Carême. Aujourd'hui, ils sont vingt-quatre. Albert Dasnoy, Felix De Boeck, Luc De Decker, Marcel Delmotte, Désiré Haine, Pierre Lairin, Jules Lismonde, Moshé Macchias, Odette Mukherjee, Devi Tuszynski, Edmond Vandercammen, Mara Volinskaïa, d'autres encore, se sont plu à nous projeter leur vision du poète de 1927 à nos jours. On est frappé par une constante qui se retrouve dans une majorité de portraits : le regard paraît jaillir des profondeurs de l'âme tant il semble être le reflet d'un regard plus



La salle à manger et sa cheminée dans laquelle est suspendue un chaudron en cuivre.
(photo : © A. Kouprianoff)



intense dirigé vers l'intérieur de l'être. Cette caractéristique se remarque d'ailleurs dans des centaines de photos du poète (4). Trois sculptures représentent également le poète : Gustave Van Gompel (vers 1921-23) (5), Firmin Vande Woude (en 1940) (6), Akarova (vers 1945) (7). Il est intéressant d'y suivre l'évolution des traits du visage d'une période à l'autre.

Le musée possède non seulement plusieurs autoportraits de Félix De Boeck, mais des huiles et des dessins de ce peintre. Henri-Victor Wolvens est largement représenté par sa peinture et ses dessins dont la plupart servent à illustrer les recueils du poète. Marcel Delmotte est également présent avec deux paysages fantastiques, une gouache et une série de dessins qui ont été reproduits dans les oeuvres de Maurice Carême. Mais la liste est loin d'être close, car on trouve également des peintures, des aquarelles, des dessins d'Akarova, d'Andrée Arty, de Michel Ciry, de Paul Delvaux, de Jean-Jacques Gailliard, de Roger Gobron (8), de Robert Liard, de Léon Navez (9), de Denise Périer, de Roger Somville, de Charles Stepman, de Rodolphe Strebelle, de War Van Overstraeten.

La salle à manger et sa cheminée dans laquelle est suspendue un chaudron en cuivre.
(photo : © A. Kouprianoff)

Vue d'ensemble sur la salle à manger et le salon.
(photo : © A. Kouprianoff)

Maurice Carême, esthète aimait les belles éditions. Il se plaisait à contacter ses amis afin d'illustrer ses livres de leurs dessins. Il n'hésitait pas à approcher les artistes dont les oeuvres l'avaient frappé lors d'expositions ou lors de la publication de monographies. C'est ainsi qu'il se lia avec Marcel Delmotte ou Roger Somville. Mais il lui arrivait aussi d'être pressenti par le peintre lui-même qui souhaitait le voir collaborer à la réalisation d'un album de grand luxe. Ce fut ainsi qu'Henri-Victor Wolvens fit son entrée dans la vie du poète :

- Voilà vingt ans que je cherche un poète pour faire un album de grand luxe avec trente poèmes et trente de mes dessins sur la mer du Nord. Je viens de lire chez un de nos amis communs, Léon Aertssens, votre recueil «Mère». Monsieur, ce poète, c'est vous (10).

Maurice Carême se récria : «Monsieur, je suis un terrien, pas un homme de la mer. Je ne suis pas celui que vous cherchez.»

Mais Wolvens s'entêta, insista tant que Carême se prit au jeu et écrivit le premier poème de la série à Bruxelles, quelques mois plus tard. Puis il s'installa à Coxyde dans l'appartement du peintre. Un grand balcon,



avec vue sur la plage, donnait l'illusion à marée haute d'être sur un bateau (11). L'inspiration le servit si bien que l'album fut prêt en 1968. Après avoir opéré une sélection sévère (12), il restait à Maurice Carême assez de poèmes pour un recueil de quelque 170 poèmes qui parurent en 1971.

Au premier étage, on pénètre dans le bureau de travail du poète. Même si l'on sait à quel point il privilégiait la nature pour créer ses vers, il a beaucoup écrit et mis au point ses textes dans cette pièce. La simplicité de ses poèmes, faite de transparence et de clarté profonde, était - comme chez tous les grands écrivains - le

résultat d'un très long travail. Que de fois, Maurice Carême se plut-il à répéter la célèbre phrase de Goethe : «Quinze minutes d'inspiration et trois semaines de transpiration !». Ce lieu est littéralement le coeur et l'âme de la maison. Tout est resté en place : le buvard sur la lourde table de chêne, le plumier, les livres qui couvrent les murs, la grande bibliothèque ancienne avec les dictionnaires - Carême avait acquis la première édition du Robert en six volumes - les anthologies et les monographies des peintres amis, les photos d'Emile Verhaeren et d'Odilon-Jean Périer dont Maurice Carême appréciait tout particulièrement l'oeuvre, le martin-pêcheur naturalisé, oiseau qui avait fasciné son enfance par le coloris de son plumage et la rapidité de son vol, les dessins et les peintures des amis artistes et le lustre astrolabe racheté à Géo Norge lorsque celui-ci quitta la Belgique pour s'installer à Saint-Paul de Vence.

S'il fallait définir le Musée Maurice Carême, nous dirions qu'il n'est pas un musée comme les autres, et cela pour de nombreuses raisons. Tout d'abord parce que, une fois franchi le seuil, on pénètre dans une véritable

Tous ces multiples objets et beaux meubles donnent une idée de la personnalité du poète.
(photo : © A. Kouprianoff)



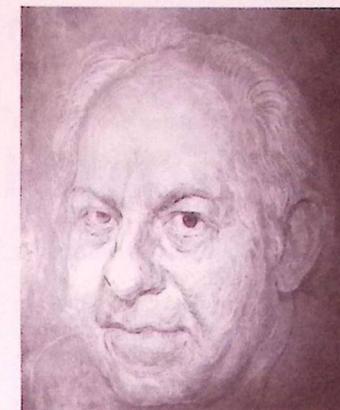
maison où se trouve, préservé, le cadre de vie du poète. Ceci explique l'atmosphère exceptionnelle qui y règne. Chaque meuble, chaque objet témoignent de la présence de celui qui la fit construire et y habita jusqu'à sa mort, survenue le 13 janvier 1978. Bien sûr, la maison s'est enrichie de nombreuses oeuvres d'art, soit qu'elles aient été offertes ou acquises après la création du musée, soit qu'elles aient été encadrées et exposés les nombreux dessins sortis de nos cartons.

Mais l'intérêt de la maison réside aussi dans la bibliothèque du poète (13) qui, de notoriété publique, est la

Portrait de Maurice Carême par Felix De Boeck.
(photo : © A. Kouprianoff)

plus importante bibliothèque privée de poésie du pays. Elle couvre le monde entier. Lui-même ne fut-il pas et ne continue-t-il pas d'être traduit non seulement dans quasi toutes les langues européennes, mais aussi en Amérique et en Asie (en langues arabe, japonaise, chinoise, vietnamienne, bengali).

Cette bibliothèque est mise à la disposition des universitaires, des chercheurs et de tous ceux qui s'intéressent à la littérature (14). On trouve également d'autres dé-



partements : romans - essais sur la littérature, sur l'art, sur les religions, sur la philosophie, sur l'astronomie - littérature enfantine ainsi que l'oeuvre complète de Maurice Carême en éditions de luxe et ordinaires.

En 1992, pour ne rien modifier à l'aspect extérieur de la maison fut construite une salle d'archives sous le jardin du musée pour y entreposer les documents légués par le poète et ceux qu'a réunis, depuis 1978, la Fondation Maurice Carême.

Voici un bref résumé de ces archives :

- les archives photographiques
- la correspondance de Maurice Carême

- lettres de Maurice Carême, soit originales, soit en photocopie
- lettres d'artistes adressées à Maurice Carême
- lettres d'enfants à Maurice Carême
- la correspondance adressée à la Fondation Maurice Carême
- les textes manuscrits de Maurice Carême
- cahiers avec les poèmes manuscrits
- feuilles manuscrites avec corrections d'auteur (différentes versions de poèmes)
- les conférences et les articles écrits par Maurice Carême
- les dessins de Maurice Carême - carnets de croquis
- les films offset, les clichés, les plaques et les bois gravés, les linos

Le lustre astrolabe plane au-dessus du bureau de Maurice Carême.
(photo : © A. Kouprianoff)



ayant servi à imprimer les oeuvres de Maurice Carême

- la bibliographie de l'oeuvre de Maurice Carême
- le fichier thématique des poèmes (+ de 200 thèmes)
- les archives sonores et audio-visuelles

- les thèses, les mémoires, les essais, les articles sur l'oeuvre et sur la personnalité du poète

- les archives musicales : plus de 1800 partitions - mélodies, choeurs, opéras, pièces instrumentales inspirés par l'oeuvre de Maurice Carême. Henri Sauguet, musicien français - il composa à plusieurs reprises sur des textes de Carême - proclamait que ce poète était et serait le plus mis en musique qui vivrait jamais.

- les traductions des oeuvres de Maurice Carême avec fichiers
- les dessins et les poèmes des enfants envoyés à Maurice Carême et à la Fondation Maurice Carême.

Ces archives ont été classées en départements distincts afin d'accéder le plus rapidement possible aux documents recherchés. Ce patrimoine constitue un outil de premier choix pour les chercheurs.

Dans cette salle d'archives, se trouve un meuble inattendu, le berceau du poète. Il est la pièce la plus émouvante du musée.

Le musée conserve en outre de nombreux objets personnels de Maurice

Carême : lunettes, béret, sac à dos, longue-vue (le poète était un passionné d'astronomie), appareil photographique, harmonica de bouche dont il aimait jouer, vêtements, ... Une association sans but lucratif, dénommée «Les Amis de Maurice Carême» (15) permet à tous ceux qui le désirent et sont des fervents de l'oeuvre, d'aider la Fondation Maurice Carême et le Musée Maurice Carême dans leur action en faveur du grand écrivain brabançon.

Visites du musée : sur rendez-vous - adresse : avenue Nellie Melba, 14 à 1070 Bruxelles. Tél. : 02/521.67.75. Fax : 02/520.20.86.

(1) Caprine.

(2) Etablissement d'utilité publique. Son comité d'administration comprend un président (Jeannine Burny), un vice-président (Jean-Pierre Vanden Branden, Conservateur honoraire du Musée Erasme), et trois autres administrateurs. Elle diffuse l'oeuvre dont elle détient les droits, organise des conférences, animations poétiques, expositions, ... Un matériel complet de panneaux, de photos est à la disposition de tout organisme qui souhaite organiser une exposition sur Maurice Carême. Pour tous renseignements, voir adresse ci-dessus.

(3) D'après le Musée lorrain à Nancy.

(4) Riche photothèque du Musée Maurice Carême.

(5) Instituteur et collègue de Maurice



Dans la salle contenant les archives, le berceau de Maurice Carême. (photo : © A. Kouprianoff)

Carême à l'Ecole communale n°2 à Anderlecht. Le buste qu'il sculpta de Felix De Boeck se trouve au Musée F. De Boeck à Drogenbos.

G. Van Gompel fut à l'origine de la rencontre entre le peintre et le poète dans les années 1920.

(6) Une des sculptures de F. Vande Woude intitulée «Je commence à genoux mon humaine oraison» d'après un vers de Maurice Carême, se trouve au parc Astrid à Anderlecht. Ce sculpteur, installé depuis des années en France dans les Pyrénées orientales, près de Perpignan, est décédé en 1994.

(7) Peintre, sculpteur et danseuse belge née en 1904.

(8) Beau-frère de Maurice Carême.

(9) Dessins ayant illustré le recueil «La Bien-Aimée».

(10) 1965.

(11) Séjours en 1966, 1967, puis à Heyst à la Résidence Paola en 1968 et 1969.

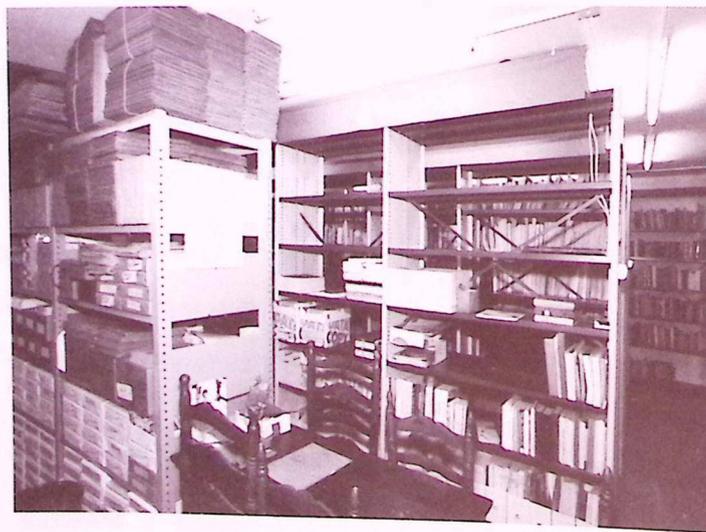
(12) Maurice Carême supprimait plus de 9/10 des textes qu'il écrivait.

(13) La Fondation continue de lui garder son actualité par l'acquisition des oeuvres poétiques contemporaines, grâce notamment à l'aide de la Province de Brabant.

(14) Sur simple demande, soit par écrit, soit par téléphone ou par fax.

(15) Pour tous renseignements : même adresse que le Musée Maurice Carême.

La salle d'archives, construite sous le jardin, recèle quantité de documents réunis par le poète et la Fondation Maurice Carême. (photo : © A. Kouprianoff)

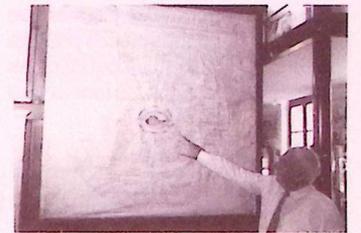


Le Musée d'Histoire et de Folklore local et régional d'Hélécine mérite bien de se nommer, tout simplement, Musée Armand Pellegrin

par Albert BURNET

C'est le fruit d'une histoire d'amour - l'amour du terroir - que l'on découvre en pénétrant dans ce sympathique musée dont la rénovation a été célébrée l'été dernier à Hélécine, à deux pas du célèbre château d'Opheylissem, autrefois abbaye des Prémontrés, aujourd'hui domaine provincial brabançon. Le musée porte le nom d'Armand Pellegrin, un enfant du pays qui comprit très jeune tout le prix qu'il fallait attacher à ses racines. Atteint de «collectionnisme aiguë», il accumula, sa vie durant, tout ce qui pouvait être intégré dans la mémoire collective du village. La vieille école communale, rénovée et aménagée, où il exerça ses talents de pédagogue abrite ce patrimoine éclectique - ô combien! - sous la houlette active, et tout aussi enthousiaste de son

Armand Pellegrin avait le génie des tableaux didactiques. Son successeur, Maurice Dewolf, nous en montre ici un exemplaire, centré sur le thème de «l'exploitation du milieu par l'enseignement des sciences naturelles et de la géographie». (Photo : Albert Burnet)



disciple, collègue et successeur, Maurice Dewolf.

Ce dernier accueille les visiteurs à bras ouverts. Il se fait intarissable, tant pour conter l'évolution du musée et de ses antécédents scolaires, que pour commenter les collections réparties selon une thématique qui, tout en se voulant logique, a dû tenir compte de l'espace disponible.

Ecole des filles, école des garçons

C'est en 1860 que fut édifée cette petite école primaire de village, sise

15, rue du Moulin. Elle fut tout d'abord réservée aux filles. Les garçons avaient une autre classe, rue du Brasseur. Leur instituteur s'appelait Camille Pellegrin. En 1885, on résolut d'installer la maison communale dans la bâtisse de la rue du Moulin tout en lui conservant sa vocation scolaire. Camille Pellegrin était aussi secrétaire communal. Il serait logé sur place. Cette décision entraîna le déménagement des filles et l'installation des garçons dans cette école. En 1907, Camille Pellegrin acheva sa carrière et son poste fut repris par son fils Armand. Ce dernier serait maître des lieux jusqu'à l'âge de la retraite, une retraite qui demeura longtemps active, au bénéfice du musée dont il fut l'initiateur. Il sera ultérieurement épaulé par Maurice Dewolf qui était entré comme élève dans sa classe en 1934. Celui-ci succéda à Armand Pellegrin comme instituteur en 195. En 1958, il devint directeur de l'établissement, mixte depuis 1936. Maurice Dewolf vit littéralement naître



Armand Pellegrin photographié parmi ses collections, quelques mois avant sa mort. (Document du Musée Pellegrin)

La classe est toujours là, telle que la connurent les générations 1920-1940!
(Photo : Albert Burnet)



tre, croître et se développer les collections de son maître qui décida de les appeler «musée» en 1935. En réalité, il l'avait déjà conçu ainsi en 1930, encouragé par les circonstances : la célébration du centenaire de notre indépendance qu'Opheyllissem fêta dans un esprit alliant le patriotisme, le folklore et l'histoire. Cela ne devait pas manquer de pittoresque à l'époque car, par manque de place, à quelques pièces près, ce patrimoine était remisé pendant les classes et n'occupait les locaux que



durant les vacances. On conçoit tout ce que cette navette continuelle avait de contraignant. Il fallut l'enthousiasme et le dévouement du collectionneur pour perpétuer au fil des ans ce va-et-vient de petits trésors, témoins des temps passés, dont l'importance ne pouvait que croître et embellir car Armand Pellegrin avait acquis à la cause pas mal d'habitants qui lui offraient souvent tout ce qui pouvait présenter quelque intérêt pour la mémoire collective du village.

Les avatars d'une mixité entre éducation et culture

La Seconde Guerre mondiale mit en veilleuse ces activités culturelles qui revirent le jour en 1946. Le principe en était demeuré le même puisque la maison fonctionnait toujours en tant qu'école. Il en fut ainsi jusqu'en 1971, date de la mort d'Armand Pellegrin. Maurice Dewolf se devait d'être son successeur en tout : il assumait donc les charges inhérentes au musée, épaulé par son épouse et entouré des membres de l'asbl *Musée Armand Pellegrin*, avec la participation de la Maison des Jeunes, dont il s'occupe aussi. Tout ce qui

Un métier à tisser de l'immédiat après-guerre auquel est accrochée une robe qui fut fabriquée sur cette machine en 1948.
(Photo : Albert Burnet)



La curiosité d'Armand Pellegrin n'avait aucune limite dans le temps et s'élançait jusqu'aux origines et à l'évolution des espèces, comme en témoigne cette vitrine consacrée aux fossiles (Photo : Albert Burnet).

pouvait demeurer visible en permanence l'année durant, dans la classe comme dans les couloirs, fut soigneusement disposé ou accroché. Une restructuration de l'enseignement communal permit enfin d'espérer l'éclosion d'un musée permanent. En 1984, le dossier concernant l'aménagement de la maison, libre de toute occupation scolaire et administrative, fut soumis à la Culture française. Ce n'était pas la fin mais le début d'une longue procédure durant laquelle Maurice Dewolf, jouissant cependant de solides amitiés, fut obligé de harceler sans relâche ceux qui avaient pouvoir de décision en la matière.

Cela dura dix ans mais le but fut atteint : le 16 juin dernier était enfin inauguré le musée rénové, pourvu de vitrines, disposant en outre, autour

de la cour de récréation, d'un hangar à machines agricoles, d'un local-buvette pouvant abriter des réunions aux activités diverses, dont des conférences et des colloques, et pourvu de toilettes. Finies les navettes bisannuelles, les déménagements contraignants! Moyennant un régime et un horaire que nous résumons en fin d'article, le voici ouvert à tous et, si l'on prend la peine de l'en informer au préalable, on est reçu par le meilleur des guides : le conservateur lui-même.

L'école était parfois musée, le musée rappelle toujours l'école

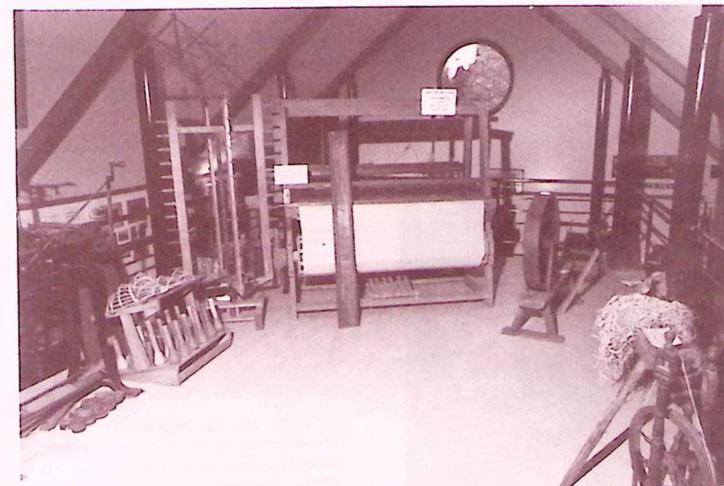
Le rez-de-chaussée gravite autour d'une évocation de la classe telle que la connurent plusieurs générations d'Héléciinois. Disons qu'en gros, elle reproduit essentiellement l'atmosphère des années 30 : meubles, pupitres-bancs monoblocs à encoche ronde pour contenir l'encrier en porcelaine (devenu pièce de collection recherchée aujourd'hui!), poêle à charbon entre les derniers rangs et, au fond de la salle, grande armoire vitrée contenant des séries de crânes d'animaux, d'échantillons géologiques et bien d'autres objets d'intérêt pédagogique. Sur l'estrade, le pupitre de l'instituteur est là, avec le cahier des absences, les livres scolaires, les craies. Le maître est au tableau tandis qu'un élève, debout,



Ils furent partout, ces Romains! Alors, pourquoi pas à Héléciine ? Une vitrine du musée nous le prouve avec son abondante moisson de tessons (Photo : Albert Burnet).

lève le doigt. On s'y croirait, même s'il s'agit de mannequins! Le pourtour de la classe est garni de documents divers. Plusieurs ont trait à l'école. Voici les cartes murales, les planches anatomiques, ou encore les photographies traditionnelles des classes de jadis. On y voit aussi des tableaux pédagogiques imaginés par Armand Pellegrin qui était orfèvre en la matière, ce qui lui valut grandement l'appréciation de l'inspectorat. D'autres vitrines rappellent le lointain passé d'Opheyllissem et de la région : ici sont assemblés des fossiles ; là, des tessons de vases et de lampes à huile d'époque gallo-romaine.

Pour des raisons purement matérielles - le poids des machines - un métier à tisser circulaire et une tricoteuse, datant des alentours des années 50, sont exposées au rez-de-chaussée, alors que ces thèmes industriels se retrouvent à l'étage. Sur le métier est déployée une robe de dame qui fut fabriquée par cet engin en 1948.



Toutes les opérations aboutissant à la confection du tissu de lin se trouvent condensées dans cette section du musée où se trouvent réunis les divers engins utilisés par cette industrie séculaire qui eut ses heures d'opulence dans la région.
(Photo : Albert Burnet)

La naissance, le baptême, la petite enfance, la layette du nouveau-né : de quoi rappeler tant de souvenirs aux moins jeunes visiteurs et susciter bien des sujets de réflexion aux générations montantes.
(Photo : Albert Burnet)

Allons donc retrouver au premier étage les souvenirs des métiers et artisanats qui ont tant évolué en notre siècle. Au passage, dans le corridor, découvrons les talents de peintre d'Armand Pellegrin. Ses sujets favoris furent les coins typiques et les bâtisses de sa commune, en somme, tout ce qui pouvait servir à entretenir la mémoire des habitants. Chose curieuse, cet homme qui fut aussi décorateur de théâtre amateur, avait pour support favori le... papier d'emballage! A ce jour, ses tableaux ont honorablement résisté aux atteintes du temps. Espérons qu'il en sera longtemps ainsi.

Travail, folklore, vie quotidienne

Les activités rurales et forestières ne manquaient pas dans ce joli coin du Brabant, aussi divers artisans collaboraient, chacun dans sa spécialité, à la bonne marche des travaux et des jours. Pour nous en souvenir, voici une belle collection d'outils de bûcherons et de scieurs de long, un établi de sabotier, de charron, l'attirail du bottier, le nécessaire pour ferrer les chevaux...

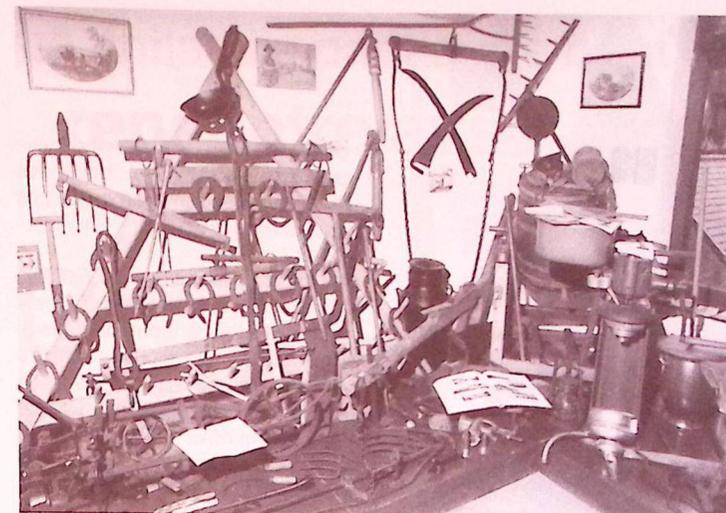


La cuisine de grand-mère? Pourquoi pas? Elle est aussi salle de séjour, nursery et présentoir des souvenirs de famille.
(Photo : Albert Burnet)



Ajoutons-y des instruments aratoires dont les grosses pièces sous le hangar de la cour complètent l'inventaire. Autrefois, Ophylissem s'adonnait à l'industrie linière. On rouissait les tiges dans la Petite Gette qui arrose le village. Les outils d'antan sont là, pratiquement au complet : on pourrait organiser des démonstrations en les reprenant en main! De la matière première aux produits finis, le lien est aisé, aussi trouve-t-on dans la même salle que l'atelier de lin les vêtements d'il y a cinquante ans à plus de cent ans, avec les colifichets qui en faisaient l'ornementation, les chapeaux qui leur étaient

assortis, les cannes, ombrelles et besicles qui complétaient l'habillement des dames ou des messieurs. On y a adjoint les épingles à cheveux, les peignes, les éventails, les trousseaux de toilette et de couture, les fers à friser. Une présentation parallèle est faite pour l'enfance, avec les trousseaux des bébés - dont une robe de baptême centenaire - des landaus, des hochets. La naissance, l'enfance, c'est aussi l'un des thèmes chers à Armand Pellegrin. Il ne négligea pas de collectionner les objets qui font partie des rites et usages entourant l'accouchement et le baptême. Toutes les étapes de la vie l'intéressaient, aussi rassembla-t-il des collections de cartes de communion, des annonces de mariage, des documents relatifs au service militaire, dont le vieux tirage au sort, et enfin, les coutumes funéraires. Parmi celles-ci, prévalut dans la région l'usage d'afficher les décès plutôt que de faire imprimer des faire-parts.



Petite commune agricole et linière, Ophylissem ne disposait pas de tous les corps de métier indispensables pour fournir aux fermiers et cultivateurs l'outillage nécessaire ni des artisans aptes à en assurer l'entretien et la réparation. Aussi les utilisateurs eux-mêmes étaient-ils souvent leurs propres fournisseurs et réparateurs, d'où une profusion d'outils adéquats que le musée Pellegrin a pu patiemment récolter au fil des décennies.
(Photo : Albert Burnet)

L'abbaye, le magasin, le bistrot, la cuisine, mais aussi le secrétariat communal

La proximité de l'abbaye d'Ophylissem ne pouvait que se répercuter dans les collections. Un angle d'une pièce y est consacré sous les espèces d'un moine en prière devant une statue de saint Martin, patron du village. Signalons, à propos de l'abbaye, qu'un sentier pédestre doit relier le superbe château, construit au XVIIIe siècle par l'architecte



Un angle de la salle consacrée aux armes, souvenirs de guerre, culte des héros tombés au champ d'honneur et hommage à la Dynastie (photo : Albert Burnet).

Laurent-Benoît Dewez, à l'arrière du musée.

Conçoit-on un village d'hier sans son cabaret où la bière coule mais où il n'est pas de bon ton de jurer? L'un et l'autre sont reconstitués ici, le premier avec son rayon tabac où se côtoient cigares de grand format et pipes à têtes historiées, le second avec son comptoir de zinc, la pompe à bière, le tonneau en perce et la caisse enregistreuse, sans oublier, au mur derrière la patronne, les affiches annonçant la prochaine kermesse. Des affiches, on en trouve de toutes les sortes un peu partout. Elles annoncent les festivités, les processions, les concours de tir à l'arc. D'autres rappellent des souvenirs moins joyeux, comme celles qui se déploient dans la salle réservée aux armes. Elles nous remettent dans l'ambiance des occupations allemandes de 1914-1918 ou de 1940-1944. Elles entourent divers engins de mort, parfois remontant plus loin dans le temps, mais surtout ceux qu'utilisèrent les adversaires pendant les deux guerres mondiales. Des uniformes, casquettes, képis, bonnets de police et casques sont rangés dans ce local. On y vénère aussi, par divers documents, le souvenir des héros, des résistants, des victimes de la région. La salle

consacre encore une part de son espace à la Dynastie. Qui veut s'initier à l'histoire de l'éclairage, depuis la lampe à huile romaine jusqu'à l'ampoule halogène d'aujourd'hui trouve au musée les éléments qui en illustrent les étapes. En voici de même de la radio et du téléphone.

Par un autre escalier, on redescend au rez-de-chaussée pour achever la visite dans deux dernières salles. L'une, veillée à l'entrée par une macrale (sorcière) hélécinnoise qui n'est pas plus avenante que celles qui animent le folklore dans l'est du pays, évoque la cuisine de nos grand-mères. Elle est tout équipée avec le

De par son passé historique intimement lié au village, l'abbaye se devait d'être présente au musée. Un moine en prière devant l'image du protecteur d'Ophylissem, saint Martin, est entouré de divers documents résumant plusieurs siècles d'avatars.
(Photo : Albert Burnet)





Le secrétariat communal fut longtemps logé dans l'école. Le voici reconstitué, tel qu'y travailla Armand Pellegriin lui-même. (Photo : Albert Burnet)

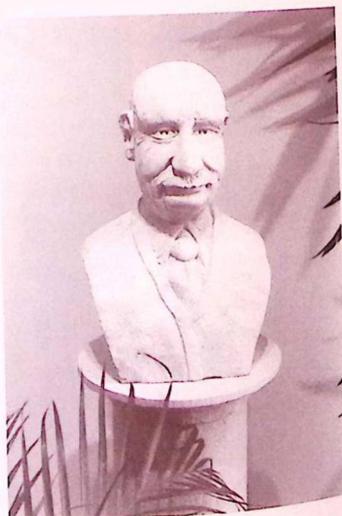
prolongé et désormais disponible pour tous ceux qui sont convaincus que l'avenir appartient à qui sait ce que fut le passé.

Le musée d'Histoire et de Folklore local et régional, plus commodément désigné sous le nom de Musée Armand Pellegriin, édifié et restauré par la commune de Hélécinne avec la participation de la Communauté française et de la Région wallonne, avec le concours du Club d'Histoire et de Recherches de la Maison des Jeunes d'Opheylissem, du Club de Généalogie, du Syndicat d'Initiative d'Hélécinne et de la Province de Brabant, est ouvert du mardi au vendredi de 9h30 à 12h et de 13h30 à 18h, le samedi de 14 à 18h, le dimanche de 10 à 12h et de 14 à 18h. Il est fermé le lundi ainsi que du 1er au 15 décembre et du 31 décembre au 14 février. Entrée adultes : 100 F, retraités et étudiants : 80 F, enfants de moins de douze ans : 50 F. Visites guidées sur rendez-vous auprès du conservateur, M. Dewolf, 15, rue du Moulin, 1357 Opheylissem tél. : 019/65.69.90.



«C'est la belle plume qui fait le bia mouchon» dit la citation dialectale commentant ce coin du musée. Elle n'est pas bien difficile à traduire en français et voilà en effet une panoplie vestimentaire qui remonte les décennies jusqu'à évoquer la «belle époque» de nos arrière-grands-parents (Photo: Albert Burnet).

poêle de Louvain, la cheminée, son crucifix et ses chandeliers, les étagères à brocs et à assiettes, les moules à gaufres, le berceau et la trotteuse du dernier né, le râtelier à pipes du père. Il reste enfin à traverser le secrétariat communal avec son pupitre-lutrin à tiroirs, ses registres, ses cachets et tampons. On y retrouve l'une des ambiances dans lesquelles ouvra Armand Pellegriin que l'on salue au passage. Son buste est là, en face du bureau. Il a le regard un tant soit peu ironique, sans doute pour cacher la fierté qu'il doit ressentir, là où il se repose aujourd'hui, de voir son travail dignement reconnu,



L'estaminet à gauche, la boutique à droite: le décor ressuscite ici l'ambiance de ces lieux de large convivialité des années trente. (Photo : Albert Burnet)

La philatélie par l'autre bout de la lorgnette : rencontre avec Jacques Doppée

par Eric DEMARBAIX

Depuis 1989, date de sa première création pour les Postes belges, avec le «Panoramique de Bruxelles» émis à l'occasion des élections européennes (1), Jacques Doppée a eu l'occasion d'imaginer treize autres timbres qui nous permettent d'apprécier les qualités artistiques de ce créateur qui ne se limite pas qu'à la philatélie. Je l'ai rencontré à son domicile bruxellois où, passé le seuil de sa maison, j'ai été accueilli par un personnage cordial et accueillant qui, dès les premières paroles échangées, me parla de son métier avec amour et passion.

Jacques Doppée est né en 1946 et a fait ses études artistiques à l'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles, à la rue du Midi. Graphiste de formation, il évoluera très rapidement dans le monde de l'aquarelle tout en fabricant lui-même du papier à la cuve. Il réalise aussi des miniatures et des enluminures sur parchemin. Si certaines de ses œuvres sont présentes en France, en Angleterre, en Chine et dans de nombreuses collections privées; il ne fait cependant aucun doute que vous, lecteur, connaissez, sans le savoir vraiment, les créations philatéliques de Jacques Doppée. Rencontrer un artiste qui crée des œuvres pour La Poste, c'est pénétrer dans un monde inconnu. Aussi,

ai-je demandé à Jacques Doppée de nous éclaircir sur cet univers, si fermé aux yeux des collectionneurs, qu'est la création d'un timbre-poste.

Eric Demarbaix. Existe-t-il des critères précis pour permettre à la Direction de la Philatélie de choisir les artistes qui créeront un timbre-poste ?



Jacques Doppée. Les artistes peuvent introduire eux-mêmes un dossier à la Commission philatélique et ce uniquement afin de se faire connaître. Il s'agit d'une forme de curriculum vitae de l'artiste. En ce qui me concerne, la Commission s'est intéressée à mes travaux et, un an plus tard, à mon grand étonnement, la Poste me convoquait, dans les 24 heures, pour étudier une possibilité de projet de création d'un timbre-poste. Il est bon de rappeler que, avant cette convocation, la Poste a déjà franchi, à ce moment-là, plusieurs étapes de la création d'une vignette postale. Tout d'abord, la Poste reçoit des dossiers d'associations, reconnues et anciennes, qui fêtent un anniversaire. La Commission philatélique fait alors un choix parmi toutes les demandes en fonction de la qualité du sujet tout en respectant, Belgique oblige, un certain équilibre linguistique. Le calendrier d'émissions une fois déterminé, la Poste convoque les artistes susceptibles de créer l'un ou l'autre timbre inscrit au programme.

E.D. Une fois le thème défini par la Poste, quelle est l'évolution de votre travail ?
Votre recherche préparatoire est-elle

différente en fonction d'un thème touristique ou historique ?

J.D. Que le sujet soit historique ou touristique, il s'agit de créer un timbre dont les composants soient préalablement vérifiés.

Quand le thème est historique, tel la série du Duc Jean Ier de Brabant (2, 3, 4), je prends contact avec les responsables des musées où je peux trouver les informations nécessaires à la création artistique du timbre-poste. Dans le cas du Duc Jean Ier de Brabant, j'ai pu ainsi découvrir le seul ouvrage, d'artiste inconnu, qui m'apporta les détails nécessaires pour respecter l'histoire de ce prince brabançon.

Comme j'ai découvert les documents originaux sur papier ancien datant du XV^e siècle, l'idée m'est venue d'exécuter également ma création sur du «vieux» papier d'époque. Seuls des problèmes techniques rencontrés lors de l'impression empêchèrent la Poste d'obtenir un résultat optimum du vieillissement du papier au départ de ma création. Pour créer un timbre touristique, la seule possibilité est de se déplacer sur le site à représenter afin de s'imprégner de l'atmosphère locale. Pour le timbre-poste représentant les batailles de Neerwinden (1693-1793) (5), pouvait-on y représenter symboliquement une chapelle et un arbre, alors qu'ils n'existaient pas au moment des combats qui y eurent lieu ? N'oublions pas que les créateurs doivent respecter, dans des limites largement établies à l'avance, les directives de la Commission philatélique.

E.D. Vous venez de nous présenter les préliminaires. Passons à l'action, si vous le voulez bien ?

J.D. Après les choix de la Commission et la recherche de l'auteur sur le terrain, historique ou touristique, il faut réaliser un premier projet qui, suivant le type de timbre-poste à créer, peut prendre plus ou moins deux mois de travail à temps plein. Cette étape, je la considère comme une reconnaissance de l'artiste par la Poste car, dès ce moment, votre travail porte ses fruits.



5



6



7



8



9

S'en suit une préparation technique qui permet à l'artiste de faire correspondre sa création avec les informations incontournables qui doivent être présentes sur une vignette postale : le nom du pays dans les deux langues (jamais le type de régime politique selon l'Union Postale Universelle), la valeur faciale, le numéro d'ordre de l'émission et son

année, le nom complet de l'artiste et, si nécessaire, les informations nécessaires qui évitent de rendre un timbre-poste muet.

La Poste doit également déterminer si le timbre sera édité en héliogravure (impression sur cylindre par couleur fondamentale) ou en taille-douce plus en héliogravure (timbre préalablement gravé sur un bloc en acier). Cette deuxième possibilité nécessite l'intervention d'un graveur qui réalise son travail d'après le dessin de l'artiste. Pour les initiés, une décision est encore prise par la Poste quant au choix d'un papier fluoescence ou non.

E.D. Vous semblez avoir terminé votre travail de création. Gardez-vous un droit de regard sur la suite de la fabrication du timbre-poste, à l'Atelier du Timbre à Malines ?

J.D. N'allons pas si vite ! Une fois mon projet terminé, il est à nouveau soumis à la Commission philatélique qui donne ses derniers conseils. Si des corrections sont nécessaires, elles sont exécutées.

Autrement, la Direction de la Philatélie accorde le bon à tirer à l'Atelier du Timbre à Malines. Même si je connais les différentes techniques d'impression, je n'interviens pas dans le processus de fabrication. Cela ne m'empêche pas de rester à la disposition de la Poste en cas de problème.

E.D. Votre production philatélique est marquée, à mon avis, par deux temps forts. Le premier concerne vos deux timbres panoramiques : Elections européennes et Bataille de Waterloo (6). Le deuxième concerne le graphisme des timbres commémorant le 500^e anniversaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb (7-8). Pouvez-vous nous expliquer comment vous avez abordé ces deux sujets si différents ?

J.D. «La Bataille de Waterloo» a été créé en allant sur le terrain et en rencontrant des historiens spécialisés dans la période napoléonienne. Le panoramique de Bruxelles est une recherche personnelle qui m'a permis, sur base de plusieurs documents, de créer un panoramique qui est le résultat d'adjonctions de différents monuments bruxellois qui ne sont pas toujours proches l'un de l'autre, l'Atomium et l'Hôtel de Ville, ou qui n'existent plus, tel le couvent des Récollets. Le graphisme des timbres «Christophe Colomb» trouve son origine dans une directive de la Poste. Il fallait à tout prix sortir du commun et ainsi admettre de ne représenter ni Christophe Colomb ni une de ses Caravelles.

Comme j'adore les représentations symboliques, j'ai créé deux timbres au graphisme symbolique. Il faut cependant reconnaître que cette approche de la création philatélique n'est pas toujours possible. Le symbolisme est, par exemple, à exclure des timbres touristiques. Couvin (9), l'abbaye de Dieleghem (10) et le plateau des Hautes-Fagnes (11) ne pouvaient être représentés que par une vue réelle des lieux. Le cas de Manneken-Pis (12) était un peu différent.

Deux possibilités de création existaient. La première était de copier le timbre hongrois (13) émis lors de l'Exposition Universelle de Bruxelles en 1958. La deuxième était de représenter la statuette dans son contexte touristique. C'est cette deuxième option qui fut retenue, ce qui empêcha naturellement toute représentation costumée de la statuette; mais elle eut, par



10



11

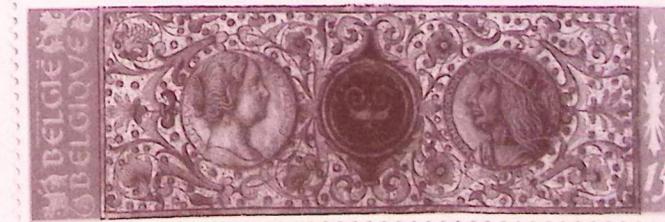


12



13

14



contre, le mérite de représenter Manneken-Pis dans un environnement probablement plus complet et mieux représentatif des lieux.

E.D. Votre dernière création philatélique vient d'être dévoilée aux collectionneurs. Il s'agit d'une nouvelle création historique et ce après la série «Histoire» émise en 1993 (14-15). Comment ressentez-vous cette approche de notre Histoire à travers de la philatélie ?

J.D. Sous une forme différente, il s'agit pour moi de mettre nos richesses culturelles et notre patrimoine historique au niveau du grand public. Je ne crois cependant pas que cette approche est perçue comme telle par l'utilisateur du timbre-poste.

Les seuls vignettes postales qui peuvent être considérées comme «grand public» sont les vignettes annuelles émises à l'occasion de la Philatélie de la Jeunesse et qui reprend depuis quelques années un personnage de la bande dessinée belge. Les autres émissions, pour l'intérêt qu'elles apportent, ne concement que les collectionneurs et les «thématiques» de plus en plus nombreux, il faut le souligner.

E.D. Cette évolution dans le monde de la création philatélique vous apporte-t-elle un plus au niveau de vos activités de créateur ?

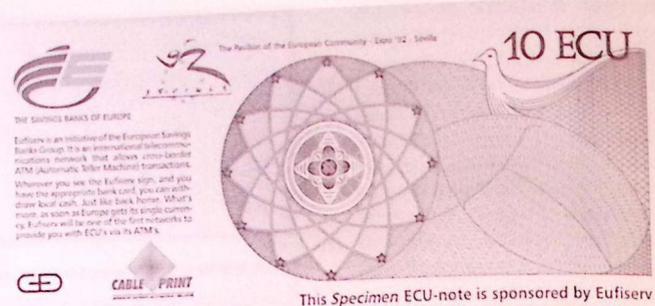
J.D. 1989, date de ma première création philatélique n'est pas vraiment une date pivot dans mon évolution professionnelle mais je dois cependant reconnaître qu'elle me permet d'allonger de façon sensible la carte de visite de mes créations et c'est cette liste de références qui nous permet, à nous les créateurs et artistes, de nous présenter à nos

clients. Sans mes créations philatéliques, aurais-je eu l'honneur de créer le premier billet de banque émis en ECU (16). Bien que fictif, ce billet servit uniquement à titre promotionnel sur le site de l'Exposition Universelle de Séville en 1992.

E.D. Pour la petite histoire, et en guise de conclusion, quelle sensation a Jacques Doppée lorsqu'il a franchit son courrier avec ses propres créations ?

J.D. J'ai de nombreux contacts en Belgique, en France et dans le

16



This Specimen ECU-note is sponsored by Eufiserv

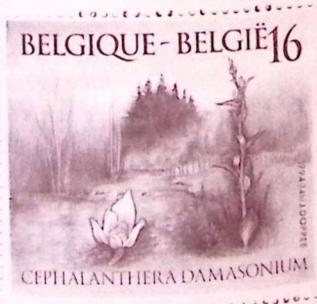
15

monde. Mon plaisir est d'affranchir mon courrier en fonction de mon correspondant et de créer ainsi un envoi personnalisé.

Nous quittons ici cet artiste bruxellois sans oublier de mentionner sa plus récente création de quatre vignettes postales de la série «Nature» (fleurs) dont l'émission a eu lieu en septembre 1994 (17). Le programme postal de 1995, déjà connu, nous réservera encore bien des découvertes puisque Jacques Doppée s'occupe activement de la création de trois nouveaux timbres qui nous permettront de découvrir le Musée de l'Eau et de la Fontaine à Genval, le Musée du Lin à Courtrai et le Musée du Masque et du Carnaval à Binche.



17

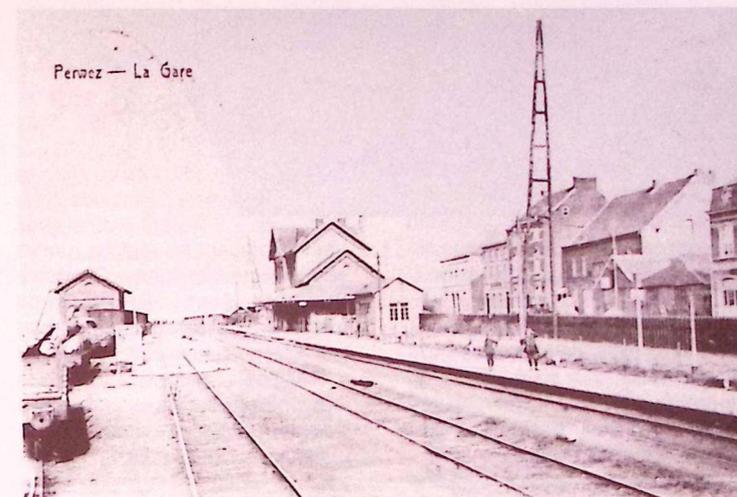


Les chemins de fer déjà oubliés du Brabant wallon

par Dominique DETREVES

Une simple juxtaposition de deux cartes du réseau ferroviaire de notre pays - l'une remontant au lendemain de la dernière guerre et l'autre traduisant la situation actuelle - permet de mesurer, d'un seul coup d'oeil, l'ampleur des coupes sombres qui y ont été pratiquées au cours des cinq dernières décennies. Les plages vierges, que l'on observe sur le plan d'aujourd'hui, sont suffisamment éloquents à cet égard. Le maillage d'hier a souvent fait place à une image squelettique, sinon tout bonnement au vide total. Des 5.030 kilomètres qui, pour l'ensemble du territoire, étaient encore en exploitation (trafic «voyageurs») en 1950, il n'en subsistait que 3.410 en 1993... ce qui représente une diminution qui frise les 35%.

Comme toutes les régions (mais surtout celles de Wallonie), le Brabant



Perwez - La Gare

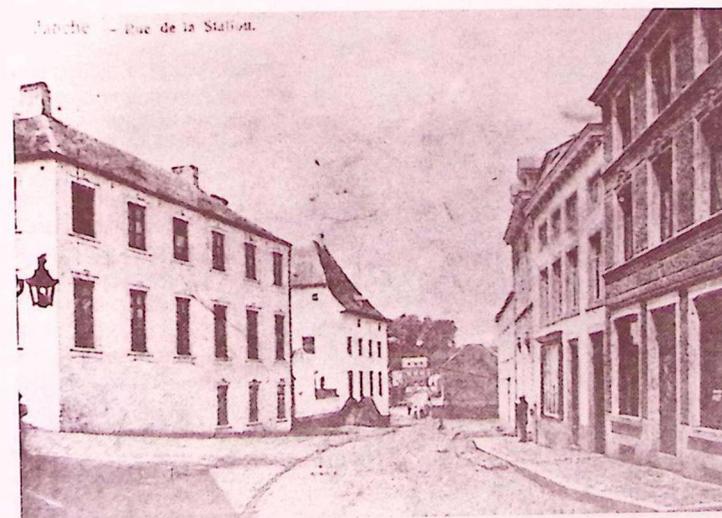
wallon a payé son tribut à cette politique d'économies drastiques, que les circonstances ayant connu maintes phases évolutives, la SNCB a été amenée à s'imposer... au détriment de populations que ses ser-

Les anciennes installations de la gare de Perwez, entre Gembloux et Ramillies, sur l'ex-ligne 147 (Photo : SNCB).

vices desservait pourtant avec une fidélité et une ponctualité quotidiennement renouvelées.

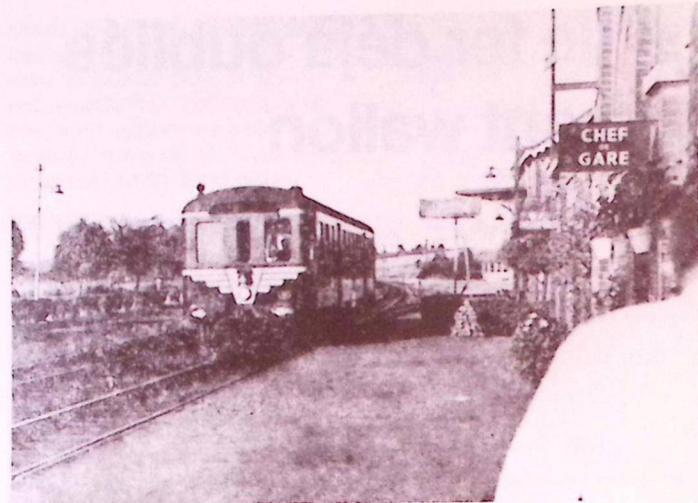
Quid du passé ?

Mais que sont ces anciennes lignes devenues ? Assez nombreuses sont celles qui ont été purement et simplement démolies et ont ainsi disparu du paysage. Il arrive que quelques traînées de ballast, comme oubliées ci et là, ou le creusement insolite d'une tranchée dans une dénivellation de terrain, ou encore quelques débris d'une infrastructure devenue sans objet, en rappellent la présence



Jauche - La rue de la Station.

Atmosphère désertique de la rue de la Station, à Jauche (Photo : SNCB).



A Jauche, l'autorail entre en gare (entre Ramillies et Landen) (Photo : SNCB).

(Gembloux - Ramillies) construite en 1865 et démolie en 1961. Quant à la section correspondante de l'autre (Namur - Ramillies), comptant 23 km, elle a été établie en 1869 pour être démolie en 1975.

Le tronçon Ramillies - Jodoigne de la ligne 142 a, pour sa part, été construit en 1867 pour être démolie en 1977. Il était long de 9 kilomètres.

- La ligne 141 (Court-Saint-Etienne - Genappe - Baulers - Nivelles), section longue de 19 km, fut construite en 1854-1855 et démolie en 1959.

- La ligne 115 (Braine-l'Alleud - Tubize), longue de 15 km, fut construite en 1885 et démolie en 1982.

- La section de 15 kilomètres de la ligne Gembloux - Fleurus fut construite en 1865 et démolie en 1959. Toutes ces lignes ont aujourd'hui disparu, et seuls les aînés de notre génération en conservent encore un vague souvenir.

Vu leur localisation, elles traversaient, pour la plupart, des sites ruraux ou semi-industriels, étant souvent reliées à ces derniers par des embranchements de caractère privé en vue d'acheminer les produits nécessaires à ces entreprises riveraines et d'évacuer ceux fabriqués par celles-ci.

On soulignera que, tracées généralement dans une région peu accidentée, elles ne comportaient aucun

passée aux regards les plus avertis. Certaines ont conservé leurs rails d'antan, profondément érodés par la rouille, mais se trouvant noyées dans une jungle digne des contrées lointaines livrées aux assauts de la mousson...

D'autres encore ont bénéficié, par chance, d'un moins triste destin.

Leur déferrement accompli, elles ont été reconverties, souvent par des mains bénévoles, en sentiers pour promeneurs, en pistes pour cavaliers, en itinéraires de choix pour les fervents de la «petite reine».

Un très bel et, en certaines de ses pages, émouvant ouvrage de Gilbert Perrin, sorti de presse en 1993 et intitulé avec beaucoup d'à propos «Chemins de traverses», les a répertoriés et les suggère à l'attention des férus de randonnées originales, celles-ci serpentant en pleine nature dans des décors bucoliques à souhait.

Le Brabant wallon «déferré»

Circonsrites dans le périmètre du Brabant wallon, telles qu'elles y figuraient dans les indicateurs de la dernière guerre, les voies ferrées représentaient un kilométrage loin d'être négligeable.

Calme total sur la place de la Gare de Wauthier-Braine entre Clabecq et Braine-l'Alleud, sur l'ex-ligne 115 (Photo : SNCB).

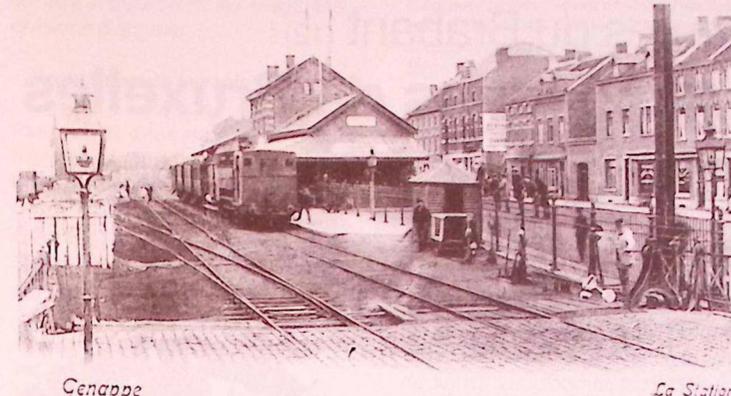
Veines irriguant les régions rurales vers les «grandes lignes» Charleroi-Bruxelles, Namur-Bruxelles ou Liège-Bruxelles, leur présence combien précieuse était hautement appréciée (ils n'avaient d'ailleurs pas le choix) par les navetteurs - étudiants, ouvriers et autres - qui se rendaient journellement dans la capitale ou à Liège ou encore à Namur ou Charleroi.

On en retiendra, dans le désordre : - les lignes 147 (Gembloux - Landen) et 142 (Namur - Tirlemont) qui, se croisant à angle droit à Ramillies, dessinaient sur le terrain une jolie croix de Saint-André.

La première a vu sa section de 18 km



Wauthier-Braine.



Genappe

La Station

La gare et le quartier de la gare de Genappe, entre Baulers et Court-Saint-Etienne, sur l'ex-ligne 141 (Photo : SNCB).

ouvrage d'art - tunnel, viaduc ou réalisation particulière de génie civil - qui mérite d'être signalé.

Si les résultats financiers enregistrés lors de leurs premières années d'exploitation répondirent aux estimations qui avaient été avancées avant leur mise en chantier, elles ont été victimes, surtout après la Seconde Guerre mondiale, de la prolifération du transport individuel par la route; leur clientèle s'est progressivement amenuisée au point d'en provoquer finalement la fermeture.

Un même phénomène a d'ailleurs touché maintes autres lignes dont certaines avaient été pourtant construites à grands frais, spécialement dans l'est du pays.

Nos gares oubliées

Mais quelles sont ces localités, plus ou moins importantes, qui, de nos jours, n'entendent plus siffler le train, qui ne perçoivent plus le halètement des locomotives à vapeur ou le sourd ronronnement des autorails (elles n'ont rien connu d'autre comme mode de traction) ? Ces localités dont les environs de la station constituaient souvent le quartier le plus animé, et par le va-et-vient des voyageurs et par la présence de la place de la Gare, du café de la Gare, de l'hôtel de la Gare, de l'épicerie, de la bou-

Le robuste bâtiment de la gare de Baulers, sur la ligne 124 (Bruxelles-Charleroi). Le dernier train y a fait arrêt le samedi 25 septembre 1993... (Photo : SNCB).

langerie ou de la librairie de la Gare et où aboutissait l'inévitable rue ou avenue de la Gare ?

Il y avait, sans égard à leur ordre alphabétique, Perwez, Petit-Rosières, Ramillies, Autre-Eglise, Jauche, Orp, Hédenge, Huppaye, Jodoigne, Saint-Jean-Geest, Zétrud-Lumay, Noirhat, Bousval, Genappe, Baulers, Wauthier-Braine, Braine-le-Château... Que le lecteur accepte de nous pardonner si certains autres points manquent à ce relevé... d'essence nécrologique !

**
*

Les rails une fois enlevés, la nature sauvage s'est empressée de re-

prendre ses droits, cependant que les hommes, avec la même hâte, ont tiré parti des bâtiments abandonnés. Ainsi des gares sont-elles devenues des auberges de jeunesse, des restaurants, des entrepôts, des «secondes résidences»...

... Car, pour certains amoureux des chemins de fer (ils sont encore nombreux chez nous), le fait de pouvoir acquérir une gare, eût-elle subi aménagements ou transformations intérieures, n'équivaut-il pas à la réalisation d'un rêve de leur enfance ? Bref, une fin de parcours contrastée pour des constructions qui avaient été conçues avec des vues aux antipodes d'un tel destin...

Une page d'histoire est donc définitivement tournée hélas, pour une bonne part de nos campagnes brabançonnes. L'autobus a pris la relève, à la livrée tantôt de teintes voyantes tantôt plus discrètes (selon la société d'appartenance "TEC" ou "De Liin"), qui se confond dans l'anonymat de la circulation routière.

La situation d'aujourd'hui prime-t-elle en qualité et en efficacité sur celle d'hier ? Nous laissons aux populations intéressées le soin de répondre...



Prestigieuses demeures du Brabant (12) : Le Palais des Académies de Bruxelles

par Josée GEORIS

Notre série d'évocations des prestigieuses demeures du Brabant se poursuit par la présentation d'une bâtisse superbe : le Palais des Académies. Sa restauration et son aménagement, très importants, ont duré sept ans : de 1969 à 1976. Ils ont été exécutés à l'initiative du Ministère des Travaux Publics. L'architecte auteur du projet, désigné par le ministre de ce département - en place à l'époque - est le Docteur Simon Brigode, Professeur à l'Université de Louvain.

Nécessité d'une restauration

Ces travaux de longue durée ont été effectués en trois phases principales. La première a consisté en gros-oeuvre relatif à la restauration interne et au remplacement de la toiture. La seconde a été consacrée à la restauration des façades, des abords du Palais et à l'aménagement des jardins. La troisième, au parachèvement interne. La décision de réaménager ce Palais a été prise afin d'assurer le fonctionnement normal et efficace des cinq Académies. Décision prise également au vu des matériaux combustibles : charpentes et gîtes, présents en grands volumes. En cas



Armoiries des Pays-Bas. Elles portent la devise des princes d'Orange.
(Document fourni par l'auteur)

d'incendie, la présence de livres rares et précieux, aurait eu des conséquences catastrophiques. En fait, un aménagement fonctionnel, technique et esthétique, s'imposait depuis pas mal de temps déjà. L'état d'urgence fut décrété lorsqu'on s'aperçut que la fameuse mûre, ce parasite ennemi des anciennes maisons - sorte de champignon galopant - attaquait de partout l'ossature de bois du Palais.

La décision fut alors prise d'entamer la restauration, de remplacer le bois par du béton armé et d'aménager fonctionnellement cette superbe demeure.

Projet et travaux de restauration

L'Etat belge, propriétaire de l'immeuble - comme nous l'avons expliqué dans notre article n° 11 de mars 1994, consacré aux Ecuries Royales - confia les plans et le dossier des travaux au professeur Brigode, grand spécialiste de la restauration des monuments historiques. Celui-ci eut la chance de retrouver les avant-projets originaux de l'architecte de la Cour, Charles Vander Straeten (1771-1834). Conscient de la haute qualité de l'oeuvre de cet architecte, le professeur proposa de reconstituer fidèlement, dans leurs dispositions primitives, les parties altérées du Palais.

La grande salle centrale du premier étage et l'impressionnant escalier d'honneur, furent rétablis. La partie centrale du rez-de-chaussée, constituée de maçonnerie sans caractère destinée à soutenir le bel-étage, fut



Blason du Royaume de Belgique.
(Document aimablement prêté par le Musée de la Dynastie)

convertie en une superbe salle de conférence et cela dans un style contemporain très harmonieux et très accueillant. Elle peut recevoir 220 personnes. Une seconde salle importante fut obtenue en creusant, sous le niveau des anciennes fondations : elle est réservée à la Koninklijke Academie voor Geneeskunde (Académie Royale des Sciences). Ces deux salles répondent à une esthétique contemporaine et à toutes les exigences des techniques audiovisuelles. Quant au second étage - intérieurement sans intérêt architectural - il fut renouvelé afin de s'adapter, aussi fonctionnellement et rationnellement que possible, aux services de l'Académie Thérésienne et de l'Académie Royale de Médecine.

Les façades, dont les pierres étaient en mauvais état, furent restaurées. Les pierres de taille bleues et blanches proviennent des carrières de Scoufleny. Les marbres eux, de Merbes et de Sprimont. Les châssis

de bois retrouvèrent les élégantes divisions d'origine.

Problèmes de la restauration

Par chance, deux sources de documentation ont permis de reconstituer le Palais dans son état d'origine. L'avant-projet de Vander Straeten retrouvé par Monsieur Simon Brigode - comme nous l'avons signalé plus haut - complété par les archives de La Haye (puisque ce Palais fut commandé par Guillaume Ier, roi des Pays-Bas). Une gravure de l'album de Goetghebuer, publié en 1827, a également rendu service en donnant une idée exacte de l'aspect du Palais à cette époque. Cette gravure montre les grandes salles, disparues, achevées par l'architecte Suys ayant pris «la relève» de l'architecte Vander Straeten. Toutefois, le professeur Brigode a préféré reprendre les lignes plus élégantes de l'avant-projet dessiné par ce dernier. Pour des raisons budgétaires, il a dû cependant simplifier le décor qui y était esquissé. Ce Palais était une pure merveille ! La difficulté résidait surtout dans la réalisation de ce superbe décor, où une connaissance parfaite et approfondie des différents styles du passé, permettait d'en reproduire les formes dans toute leur harmonie, leur beauté, leur pureté. Le restaurateur put heureusement

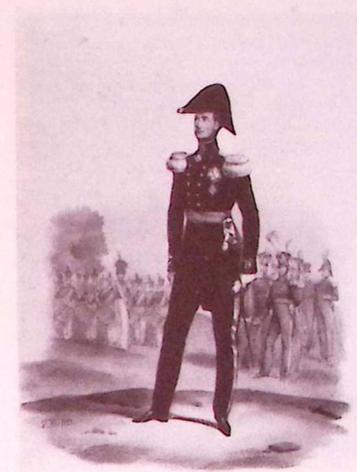
C'est pour son fils, le Prince Héritier Frédéric, que le Roi Guillaume Ier d'Orange a fait construire ce magnifique palais (1823-1826).
(photo : Collections Musée Royal de l'Armée, Bruxelles)

s'entourer d'une équipe d'artisans consciencieux, devenus aujourd'hui exceptionnels. Connaissant à fond leur métier de parqueteur, marbrier, stucateur, lustrier, doreur, ferronnier, ils ont réalisé un véritable tour de force, concrétisé par la résurrection de ce splendide Palais.

Les travaux relatifs à la consolidation, au remplacement des ouvrages dégradés (charpentes et planchers en bois), à l'aménagement des nouvelles salles au centre du bâtiment, ont présenté de sérieuses difficultés



Emblème de l'Académie royale de Belgique représentant l'Impératrice Marie-Thérèse.
(Document fourni par l'auteur)



d'exécution. Le professeur Brigode, en collaboration avec l'architecte en chef du ministère des Travaux Publics, Donald Portielje, ont assumé la délicate mission de la coordination des techniques, en accord avec l'esthétique et avec les exigences en matière de restauration.

Il ne faut surtout pas sous-estimer, en effet, les prouesses réalisées afin de camoufler subtilement dans ce bâtiment ancien, les ossatures de béton armé, les gaines de chauffage, de conditionnement d'air, d'électricité. Les problèmes de sécurité contre l'incendie, l'installation d'une bonne acoustique, du téléphone requièrent également tous les soins. La structure fut renouvelée. Le bois fut remplacé par le béton armé, par des poutres métalliques et des hourdis préfabriqués. La stabilité de l'édifice était ainsi assurée de même qu'une protection efficace contre l'incendie.

L'importance de chaque détail

Les moulures et décors en staff ou en enduits ont fait l'objet d'une reconstitution particulièrement soignée.

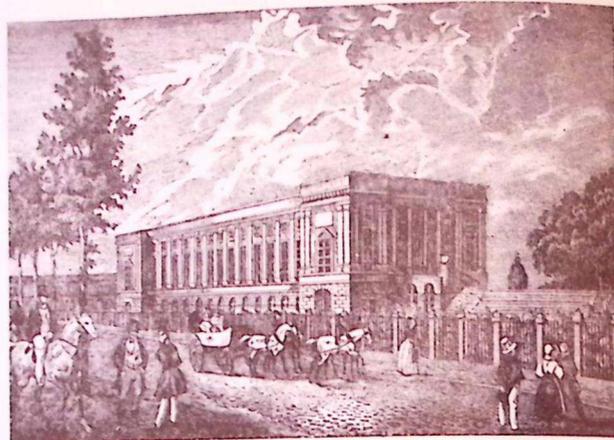
En 1853, le superbe bâtiment fut offert au Duc de Brabant (futur Léopold II), héritier présomptif du trône qui n'y résida jamais.
(photo : Collections Musée Royal de l'Armée Bruxelles)

Gravure ancienne représentant le Palais du Prince d'Orange devenu le Palais des Académies. Fondée en 1920, l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises, y siège depuis 1946. (Document aimablement fourni par l'Académie)

gnée, basée sur les éléments qui étaient encore visibles dans les lieux, mais aussi sur les indications fournies par les dessins de Vander Straeten ou par les anciens cahiers des charges conservés aux archives de La Haye. Les renseignements manquants furent trouvés grâce à l'observation d'édifices contemporains existant encore ou grâce à la consultation des albums de Percier et Fontaine.

Les plafonds d'époque ont été restaurés : ceux dont la conservation s'avérait impossible, trop abîmés, furent repris d'après moulage des éléments originaux. Quant aux encadrements des portes, les colonnes et les chapiteaux, ceux existants ont servi de modèles. La rampe de l'escalier d'honneur est également basée sur la description du fameux cahier des charges. D'anciennes

Gravure ancienne représentant le Palais du Prince d'Orange, le Parc de Bruxelles, l'ancien Palais de Bruxelles ainsi que les maisons de la Place des Palais. (Document aimablement fourni par l'Académie)



PALAIS DU PRINCE D'ORANGE A BRUXELLES.
à Bruxelles, Rue de la Loi, N° 1. N° 1. N° 1.

résidences parisiennes, contemporaines au Palais, ont été l'objet d'une étude très poussée de rampes.

L'importance du bois dans une telle demeure

Les menuiseries d'époque ont été restaurées. Des portes furent refaites sur les modèles murés lors des travaux de 1859; portes qui ont donné les tons et les dorures d'origine. Les châssis des fenêtres retrouvèrent leurs divisions à petits-bois. Les splendides parquets du premier étage ont fait l'objet de restaurations particulièrement soignées en reprenant les essences de bois et le très beau décor du début du XIXe siècle.

Le parquet de la salle du Trône, a été complètement démonté et reposé : la partie manquante fut refaite selon la même technique et le même décor. Le millésime 1827 a été reposé à son endroit primitif. Tous les planchers du second étage, attaqué par la mûre furent remplacés. Malgré leur simplicité, les dorures et peintures ont fait l'objet d'études très poussées et de soins particulièrement attentifs dans leur réalisation. Quant aux rideaux et tentures, ils furent réalisés selon les modèles d'époque, en simplifiant toutefois - pour des raisons budgétaires - le décor de passementerie qui eut été souhaitable. Les locaux d'apparat reçurent une lustrerie de style en accord avec le décor intérieur. Le lustre du hall de l'escalier d'honneur provenant d'un château est le seul, hélas, à être d'époque. Quant au toit, toute la charpente étant attaquée par la mûre et le recouvrement abîmé, l'on procéda à l'enlèvement complet du toit. Les deux matériaux furent remplacés par du neuf. Au 2e étage, à l'examen l'on s'est aperçu que dans la partie centrale et les zones bordant les façades longitudinales, les points d'appui des poutres en bois étaient complètement vermoulus.

Historique du Palais

Quatre années ont été nécessaires pour la réalisation du Palais. C'est

entre 1823 et 1826 qu'a été construite cette prestigieuse demeure, sous le régime hollandais. Guillaume Ier d'Orange, roi des Pays-Bas, destinait ce palais à son fils, le prince héritier Willem-Frédéric.

Charles Vander Straeten, en dressa les plans et dirigea le début des travaux. Artiste, doué d'une grande sensibilité, son talent ne s'accordait pas toujours aux limites d'un budget ou aux réalités d'un grand chantier. Comme nous l'avons évoqué dans notre article sur les écuries Royales de Bruxelles (mars 1994) il fut révoqué le 11 mars 1825, ayant perdu son crédit auprès du Roi. Le Palais fut achevé par Tilman-

Détail, en gros plan de la superbe Galerie des marbres (photo : J. Georis).

François Suys, architecte de mérite, sans doute, mais qui ne portait pas en lui, au même degré que son prédécesseur, la maîtrise de l'architecture.

Le Prince d'Orange occupa le Palais de 1826 à 1830. Les Ecuries contiguës au Palais, formaient avec celui-ci un bel ensemble.

L'indépendance nouvelle de la Belgique entraîne la mise sous séquestre et l'abandon du Palais. Ce n'est qu'en 1842 qu'il est cédé à l'Etat



belge. En 1853, le superbe bâtiment fut offert au duc de Brabant (futur Léopold II), héritier présomptif du trône qui n'y résidera jamais. Pourtant, le bâtiment s'appela dès lors «Palais Ducal» et la rue qui borde ce Palais, «rue Ducale».

Affectation en musée

En 1859, le Palais étant toujours vide, le gouvernement décida de l'affecter à l'usage de Musée d'Art. Il chargea l'architecte Charles De Man des travaux d'appropriation. C'est à cette époque que la grande pièce centrale et l'escalier d'honneur furent supprimés, faisant place à une longue salle de conférences, d'expositions, de concerts. Ces travaux altèrent l'harmonie de la disposition primitive. De plus, l'escalier reporté en annexe, donnait l'impression d'être un chancre au flanc de l'édifice.

La nouvelle salle fut décorée de toiles glorifiant les grands hommes du pays, d'Ambiorix à Léopold Ier, imagerie monumentale dans le goût du temps : 1870.

En 1876, la construction du Musée des Beaux-Arts de la rue de la Régence par Alphonse Balat (1818-1895) laisse le Palais disponible.

Les plafonds à caissons, les colonnes superbes, les chapiteaux dorés, les lustres imposants, la richesse du parquet, tout contribue à la beauté de la Salle des marbres. (photo : J. Georis)



Cet architecte, de loin préféré par Léopold II, a profondément marqué de son influence le grand architecte Victor Horta.

Description et environnement du Palais

Le Palais déploie ses quatre façades sur 70 m de longueur et 34 m de largeur : la tradition de style Louis XVI est maintenue. Edifice néoclassique, la cour centrale est remplacée par la grande salle de réception. Les façades dont une rigoureuse symétrie dans l'unique élément décoratif est l'utilisation contrastée de différents matériaux.



Sur un parement de pierres bleues, des pilastres ioniques - très élégants - en pierre de taille marquent de leur stricte verticalité l'articulation des façades.

De légers avant-corps les terminent. Vander Straeten y fit preuve d'un sens merveilleux des rapports, dans une composition simple, imposante, d'une pureté qui atteint au chef-d'oeuvre ! L'aménagement intérieur est conçu par Tilman-François Suys. La même qualité des proportions se retrouve dans les volumes intérieurs où les salles d'apparat sont décorées avec richesse, mais avec mesure et sobriété, de moulures et de motifs décoratifs qui mêlent le répertoire de

formes des styles Empire et Charles X. Les parquets, aux bois variés, sont d'une extraordinaire somptuosité. Du temps du Prince d'Orange, le Palais possédait un mobilier des plus raffinés et une étonnante collection de tableaux où voisinaient les plus grands noms de la peinture flamande et de la Renaissance italienne.

Nous évoquons dans le numéro de mars 1994, la beauté de la Place Royale de Bruxelles, oeuvre de l'architecte français Barnabé Guimard - vers 1778 - sur base d'un projet du célèbre architecte Barré, français également. Le Palais des Académies s'inscrit dans ce coin urbain remarquable dessiné par ce Guimard célèbre, près du parc qui venait d'être conçu par l'inspecteur de la forêt de Soignes, le viennois Joachim Zinner. D'aucuns affirment que le tracé des allées de ce très beau parc a une connotation maçonnique très nette. D'autres n'y voient que pure imagination. A vous, chers lecteurs de vous documenter. Un très beau livre «Parc de Bruxelles» par Xavier Duquenne, édité par la Commission Française de la Culture, vous éclairera à ce sujet (1). Ne disait-on pas à l'époque «qu'un homme qui sait vivre doit se montrer dans l'allée du parc».

Depuis plusieurs siècles, ce quartier du haut de la ville, était celui de la résidence des Souverains. Des chasses étaient organisées dans le parc dont l'étendue était plus importante à cette époque. Ce fut sur l'emplacement de la résidence royale antérieure que Léopold II fit édifier, en 1904, l'actuel Palais Royal, dans le proche voisinage du Palais des Académies.

Quant aux jardins qui entourent le Palais des Académies, ils sont rehaussés par des monuments sculptés : notamment la statue en marbre d'Adolphe Quetelet réalisée par Charles Fraikin. Mathématicien et statisticien, il fut le fondateur de l'Observatoire Royal et membre éminent

Ici aussi, au Salon Royal, tout est harmonie. De grands hommes ont l'honneur d'être représentés en buste (photo : J. Georis).



de l'Académie des Sciences. Non loin est érigé un monument à la mémoire du chimiste Jean-Servais Stas, oeuvre du sculpteur Vinçotte. Les autres statues qui ornent le parc sont de la main de H.-J. Rutxhiel (Zéphir et Psyché), M. Kessels (le Discobole), J. Geefs (L'Aurige), L. Jehotte (Caïn Maudit) et J.-B. Van Heffen (La Surprise).

L'Impératrice Marie-Thérèse

Bruxelles a une longue histoire ! Bruxelles a joui, souvent, d'une bonne réputation. En 1711, on put lire dans «Les Délices des Pays-Bas» que «Bruxelles est appelée, à bon droit, l'ornement et les délices du Brabant. Les anciens Ducs l'ont toujours préférée à toutes les autres puisqu'ils en ont fait leur demeure. Elle commence à fleurir sous les Comtes, elle devient célèbre sous les Ducs et illustre sous les Rois». Toutefois, le Marquis de Prié lui, avait son opinion plutôt négative : il ne pensait pas que du bien de notre bon peuple de Bruxelles. Représentant du prince Eugène de Savoie qui avait été nommé, en 1716, Gouverneur des Pays-Bas, de Prié - avant même de connaître le peuple bruxellois - le jugeait «le plus insoumis et le plus turbulent du monde». L'Impératrice Marie-Thérèse elle, a reconnu les mérites de nos hommes de sciences et de nos hommes de lettres de son époque.

S.M. Le Roi Baudouin est représenté dans un salon par cette toile due à Albert Crommelynck (1972) (photo : J. Georis).

La Pragmatique Sanction proclamée en 1725, assure l'accession au trône unique de l'empereur Charles VI, mais laisse planer les menaces d'une guerre de succession d'Autriche. A Bruxelles, la gouvernante Marie-Elisabeth, soeur de l'Empereur même une vie dévote, étriquée. Les braves citoyens qu'elle administrait n'avaient pas de contact avec cette femme fière, hautaine, savante : sa froideur, son attitude distante les paralysaient.

A la mort de l'Archiduchesse en 1741, le duc Charles de Lorraine, beau-frère de l'Impératrice devient Gouverneur des Pays-Bas. La Guerre de Succession d'Autriche le retiendra loin de nos provinces, encore une fois envahies par les armées étrangères. Si bien que le bon duc ne reprendra effectivement son gouvernement qu'en 1750, après la conclusion de la paix. Ce gouvernement se poursuivra pendant 30 ans. A Bruxelles, pendant ce règne - il ne se passe presque rien, sinon une période de tranquillité, de bonheur bourgeois que chacun apprécie. Comme l'écrit Berthe Delepinne dans «Le Florilège de Bruxelles», «La Cour du duc Charles de Lorraine est gaie,



sûre, agréable, polissonne, déjeunante et chantante» en citant le prince de Ligne qui «né à Bruxelles s'y ennuie. Il aime se rendre à la Monnaie ou franchir en traîneau, l'hiver venu, la rue d'Une Personne». L'Impératrice Marie-Thérèse a donné un surnom à Charles «Coq du village», surnom qu'il accepte allègrement. Car, Bruxelles a certainement et enfin, un aspect villageois, paisible et bien vivant ! Les floraisons artistiques à cette époque sont très riches.

L'Impératrice fit réparer et embellir la Place Royale. Le 20 mars 1773, Sa Majesté donna une ordonnance pour favoriser la peinture, la sculpture, la gravure et l'architecture. Elle déclara «que les arts ne dérogent point à la noblesse et que chacun peut librement y accéder».

En 1780, mourraient à quelques mois d'intervalle, le duc Charles de Lorraine et l'Impératrice Marie-Thérèse. Son fils, Joseph II prit la succession. Savant, rationnel, ambitieux, insensible il ignora toujours la mentalité de nos provinces.

Création des différentes Académies

En 1772, tandis que s'ouvre au public la Bibliothèque de Bourgogne, l'Impératrice Marie-Thérèse institue «l'Académie Impériale des sciences et des Belles Lettres» dite Thérésienne. En 1876, le palais devient le siège de «l'Académie Royale des Sciences, Lettres et des Beaux-Arts de Belgique» et de l'«Académie Royale de Médecine de Belgique» fondée en 1841.

Par la suite, le palais accueillit trois autres académies : l'«Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises de Belgique» fondée en 1920, la «Koninklijke Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België» fondée en 1938 et la «Koninklijke Academie voor Geneeskunde van België»

S.M. Léopold Ier aimait également les sciences et les arts. Il réorganisa l'Académie. (photo : J. Georis)

également fondée en 1938. Théodore-Augustin Maan, né en 1735 dans le Yorkshire (G.B.), moine-abbé au couvent des Chartreux à Nieupoort, publie de nombreux traités. Une description de Bruxelles, datée de 1785, compte parmi les encyclopédies les plus complètes qui aient été écrites jusqu'à nos jours, sur la cité. Son amour profond pour Bruxelles et sa parfaite connaissance de son esprit et de son peuple lui font écrire. «Les mœurs des Bruxellois sont douces et honnêtes : ils sont bons, humains et francs, rarement commettent-ils de grands crimes. Ils sont laborieux, surtout quand le besoin les presse : plus industrieux que vifs, ils excellent dans plusieurs arts et fabriques. Ils aiment leur prince et sont très attachés à leur constitution civile qui leur donne de grands privilèges». Ses nombreux traités sur les sciences naturelles valurent à Maan, en 1774, d'être nommé à Bruxelles, membre de l'Académie des Sciences dont il devint en 1786 le Secrétaire.

La Belgique pendant le règne de la Hollande

La Belgique sera pendant 15 ans unie à la Hollande. Cette alliance forcée ne fut pas heureuse et la Révolution de 1830, rompant enfin nos chaînes forgées arbitrairement par l'Europe, allait nous permettre d'accéder à une indépendance territoriale et politique jamais intégralement connue jusqu'alors.

Léon Van der Essen, dans son livre «La Belgique Indépendante» fait une analyse très lucide de notre passé historique.

Se référant au début de notre chant national «La Brabançonne». «Après des siècles d'esclavage, le Belge sortant du tombeau...» il écrit : «Il importe, tout de suite, de faire remarquer combien ce texte est contraire à la réalité, combien il donne de notre passé une vision tout à fait inexacte.

Nous n'avons jamais connu des siècles d'esclavage; nous avons toujours été gouvernés et dirigés par des princes nationaux, nous avons

vécu d'après le jeu de nos propres institutions, libres de toute contrainte; nous n'avons pas été les esclaves de l'étranger.

Nos manuels d'histoire ont contribué longtemps à entretenir cette idée fautive lorsqu'ils parlaient de certaines périodes de notre histoire : qui ne se rappelle les textes ou les pages où il est question de domination espagnole, de domination autrichienne, de période hollandaise ?

Ces expressions créent une fautive perspective historique : encore une fois, ils ne correspondent pas à la vérité.

La Belgique n'a jamais été soumise à l'Espagne comme telle, ni à l'Autriche comme telle, mais bien à des princes de la branche espagnole des Habsbourg ou à des empereurs de la branche autrichienne de cette même famille. Ces princes n'étaient pas pour nous des étrangers, mais, par droit de succession et d'héritage, les successeurs légitimes des ducs de Bourgogne et de



nos souverains nationaux du Moyen Age, comtes de Flandre, ducs de Brabant, etc. C'est par le hasard des circonstances historiques que des souverains comme Philippe II, au XVI^e siècle, Marie-Thérèse et Joseph II au XVIII^e siècle, étaient à la fois souverains de nos provinces et rois d'Espagne ou empereurs d'Autriche : ils ne possédaient pas notre territoire comme une annexe de l'Espagne ou de l'Autriche, mais à titre particulier, séparément, en leur qualité de successeurs légitimes des ducs de Bourgogne.

Leur pouvoir, chez nous, était limité par le serment qu'ils devaient prêter à nos libertés provinciales et locales. Il ne peut être question non plus de domination hollandaise ou de période hollandaise (1814-1830).

Les puissances qui avaient vaincu Napoléon et qui entendaient prévenir un retour d'une dictature impériale en Europe en érigeant le Royaume-Uni des Pays-Bas, comprenant la Belgique et la Hollande, sous le sceptre de Guillaume I^{er}, n'ont pas voulu soumettre la Belgique à la Hollande. Les Belges et les Hollandais devaient avoir les mêmes droits, les mêmes institutions, la même constitution dans cet ensemble politique. Certes, le Roi voulut introduire en Belgique des mesures qui étaient impopulaires, mais, cette fois là encore, le pays s'est révolté et Guillaume y a perdu son trône.

En fait, nous n'avons jamais connu que trois dominations étrangères réelles : la domination française (1795-1814), pendant laquelle notre pays fut annexé à la France et traité en pays conquis; et les deux occupations allemandes, celle de 1914-1918 et celle, plus abominable encore que la précédente (1940-1945). Ce n'est que pendant ces trois périodes-là qu'on peut parler d'esclavage. Pendant les autres parties de notre longue et magnifique histoire, nous avons été un peuple libre, maître de son sol et de son destin».

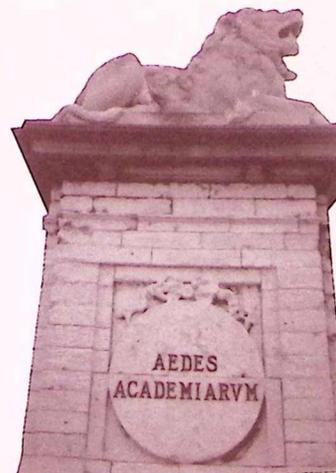
L'entrée majestueuse du palais qui permettait aux voitures attelées de pénétrer à l'intérieur. (photo : J. Georis)

1814-1830. Aspects économiques et culturels dans notre pays

Au début du règne de Guillaume I^{er}, Bruxelles a encore l'aspect d'un gros bourg en dépit de ses dix-neuf places, de ses trois cents rues, de ses 73.000 personnes foulant son sol. La vie y était simple, plantureuse, facile.

Il serait cependant injuste d'imputer au Roi Guillaume les méfaits de la crise économique qui accabla nos provinces de 1815 à 1820. Comme le dira Henri Pirenne : «cette crise eut été sans doute moins grave si le développement de la technique avait marché du même pas que celui de la production». Le mérite incontestable du Roi fut de s'être ingénié à protéger l'industrie, à moderniser ses cadres, à créer des débouchés pour ses produits manufacturés et, par voie de conséquence, à améliorer le sort des travailleurs. L'Almanach de Poche de Bruxelles, en 1821, nous dit qu'il y avait à Bruxelles sept dentistes, dix banquiers, trente-deux hôtelleries, une grande boîte postale rue du Bord du Verre et quatre petites au Treurenberg, à la Montagne de la Cour, à la rue des Fripiers et à la rue de Flandre. On démolissait les remparts, vestiges du passé : résolument l'on se tournait vers l'avenir.

Mais la crise économique se résorbait peu à peu et, en 1822, se fondait la Société Générale des Pays-Bas



Portrait de l'Impératrice Marie-Thérèse d'Autriche. C'est en 1772 qu'elle institue l'Académie Impériale des Sciences et des Belles-Lettres dite Thérésienne. (photo : J. Georis)



pour favoriser l'industrie nationale, destinée surtout à mettre fin à l'état déplorable du crédit qui avait été jusqu'alors le point faible de l'organisation économique du pays. Bientôt la prospérité ou du moins son ombre et son espoir réapparaissait sur nos terres. Bruxelles se reprenait à sourire et, en 1824, on lissait sous le plume de J. Gautier : «Les Bruxellois sont doux, francs, sincères, courageux, entreprenants. Ils aiment et recherchent le luxe et les plaisirs; dans les cabarets, les cafés et dans l'intérieur des familles règne une gaieté cordiale...»

Le génie de la peinture plane sur l'heureuse Belgique. Bruxelles possède en ce moment des peintres dans tous les genres : Paelinck, Odevaere, François Navez. Les femmes de Bruxelles ont de la vivacité dans l'esprit et le caractère, sont bonnes ménagères et généralement douées de beaucoup de sagesse et de vertu...» Et oui, Mesdames ! Une distinction honorifique fut instaurée pendant la période hollandaise : il s'agit des insignes de Grand Officier de l'Ordre d'Orange Nassau.

Les Académies : richesse d'un pays

L'approfondissement de la culture, la recherche de la connaissance, l'élévation de l'esprit, l'enrichissement de la langue française ou néerlandaise - c'est selon - les échanges par l'intermédiaire de correspondants, font que nos Académies Royales occupent une place de choix dans la vie de notre pays. Que ce soit dans le domaine de la médecine, des sciences, des arts et

des lettres, de la langue et de la littérature.

Nos quatre premiers rois ont encouragé leur création. Notre regretté roi Baudouin s'y intéressait vivement. Gageons que S.M. le roi Albert II en fera tout autant.

Les différentes Académies possèdent des Fonds destinés à encourager la recherche dans le domaine spécifique de chacune d'elles. Régulièrement, d'heureux bénéficiaires sont choisis pour récompenser leurs recherches, travaux et initiatives. Les Séances Académiques, toujours très fréquentées, sont un moment privilégiés pour ceux qui y assistent. Quelle joie de l'esprit ! Quelle satisfaction de voir ainsi reconnu le travail - parfois titanique - de ceux que ne rebutent pas des années, souvent, de démarches, de travail et de recherches.

En Belgique, «l'intellect» est en bonnes mains !

Ce lion imposant à l'entrée du Palais des Académies, semble figé pour l'éternité. Il connaît peut-être la richesse de l'esprit et de la connaissance, accumulée ici, depuis des siècles (photo : J. Georis).

(1) Parc de Bruxelles par Xavier Duquenne, C.F.C. Editions, 166 av. Louise à 1050 Bruxelles. Tél. : 02/643.02.21- Tél. : 02/643.02.52. Quartier Latin. Idem. Dans les bonnes librairies.

Le château de Bois-Seigneur-Isaac

par E. et N. ARNAUTS - BARA

Il est parfois difficile de séparer l'imaginaire de la réalité en ce qui concerne le château de Bois-Seigneur-Isaac.

C'est ainsi qu'on ne sait trop si c'est au XI^e ou au XII^e siècle que fut construite, à l'emplacement de l'actuel château, une forteresse destinée à protéger le comté de Hainaut contre le duché de Brabant.

De ce château-fort qui aurait été élevé par le seigneur Isaac à son retour de croisade, subsiste encore une tour d'enceinte percée de meurtrières.

Une gravure réalisée par *Le Roy* aux environs de 1650 représente la forteresse militaire avec pont-levis, fossés, pont de pierre à trois arches et enceinte polygonale. D'autre part, une miniature d'Adrien de Montigny la fait figurer en couverture d'un des tomes de reproductions des *Albums de Croy*, publiés récemment avec l'aide du Crédit Communal de Belgique.

C'est, d'autre part, le même chevalier *Isaac de Valenciennes* qui aurait été à l'origine du nom de la localité de Bois-Seigneur-Isaac dans laquelle, pour accroître la surface boisée de son domaine à une époque où, au contraire, on défrichait les forêts, il aurait fait planter un bois appelé aujourd'hui encore «Le Bois Planté». Il fit aussi élever une chapelle dédiée à la vierge Marie pour honorer une promesse qu'il lui avait faite en échange de sa libération alors qu'il était prisonnier des Maures.

Au XII^e siècle, *Gérard du Bois* épousa la fille de Godefroid de Huldenberg et l'on allait trouver, jusqu'au milieu du XV^e siècle, les descendants de

cette lignée comme seigneurs des lieux.

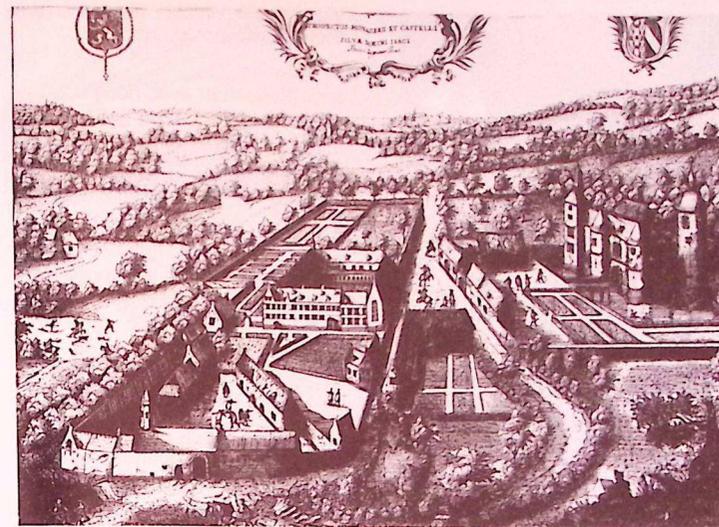
L'un d'entre eux, le très pieux chevalier *Jean de Huldenberg*, dit avoir eu, en 1405, de mystérieuses apparitions du Christ dans la semaine qui précédait la Pentecôte. Le 5 juin de la même année, affirment d'anciens écrits, il aurait été témoin du «miracle eucharistique» au cours duquel du sang aurait coulé 5 jours durant, d'une parcelle d'hostie consacrée la semaine précédente. Le corporal sur lequel elle était posée fut taché de sang et aussitôt vénéré non seulement des gens de l'endroit mais aussi par des croyants venus d'ailleurs. Le 18 octobre 1413, le cardinal de Cambrai, *Pierre d'Ailly*, accordait une

indulgence plénière aux pèlerins et autorisait une procession annuelle le dimanche après la fête de la Nativité de la Vierge; celle-ci attirant de monde que Jean de Huldenberg fit édifier un petit monastère pour accueillir les pèlerins.

D'autres noms allaient ensuite illustrer la seigneurie : les *Dave-Merlemont* durant les XV^e et XVI^e siècles puis *Lamoral, comte de Sainte-Aldegonde*. Au décès de la veuve de ce dernier, en 1674, allait débiter un procès long et ruineux entre les prétendants à son héritage. La situation géographique de la seigneurie allait porter le débat à la Cour de Justice de Mons qu'à



Détail de la façade du château de Bois-Seigneur-Isaac.
(Document fourni par le Baron Bernard Snoy et d'Oppuers)



Gravure réalisée par *Leroy* vers 1650 : l'ancien château (à droite) et l'abbaye.
(extrait de : J. Le Roy, *Castella & Praetoria Nobilium Brabantiae*)

plans d'un certain *Hannoteau*. Le corps de logis central fut bâti sur l'emplacement de l'ancien pont-levis, les fossés asséchés... L'ancienne forteresse médiévale céda la place à un beau château de plaisance de style Louis XIV dont l'aspect ne se modifiera plus guère si ce n'est, vers 1890, par la suppression d'une aile reliant la tour d'origine au bâtiment central.

Le domaine échut, par alliance, à un certain *Gommaire Cornet d'Elzies de Peissant* dit aussi *Cornet de Grez* parce qu'il était l'héritier d'une seigneurie à Grez.

Né en 1735, il fut selon son biographe, le baron Verhaegen, «un serviteur éclairé et dévoué de l'autorité impériale mais personnifiant cette aristocratie administrative que les XVII^e et XVIII^e siècles ont substituée progressivement à la noblesse féodale».

A 50 ans, il devint conseiller d'Etat à Bruxelles; en tant qu'intermédiaire entre Vienne et la Belgique, il parvint, en 1787, à détourner les mesures malencontreuses du gouvernement de Vienne prêtes à s'abattre sur nos provinces. Cependant, désabusé par la politique absolutiste de Vienne et par les désordres existant en Belgique, il partit pour

celle de Bruxelles (la localité située au bout de la pointe de ce qui était alors le Hainaut ne sera intégrée au Brabant qu'à l'époque napoléonienne).

Le 28 août 1711, intervint enfin un accord faisant le sire *Florent-François de Mailly*, maître et propriétaire absolu du domaine moyennant paiement d'une somme de 1200 écus à la demoiselle comtesse de Sainte-Aldegonde.

Pour authentifier ses droits sur la seigneurie, le sire de Mailly avait fait graver, vers 1695, un sceau scabinal: celui-ci disparut et seule une empreinte de cire rouge conservée aux archives communales de Bruxelles témoignait de son existence.

Mais ô surprise !... le 4 novembre 1971, le baron *Jean-Charles Snoy et d'Oppuers*, père de l'actuel châtelain, se voyait offrir par son collègue Giscard d'Estaing alors ministre français de l'Economie et des Finances, le fameux sceau scabinal gravé pour les besoins du procès et qu'il avait découvert par hasard à Paris, chez un antiquaire du Palais Royal !

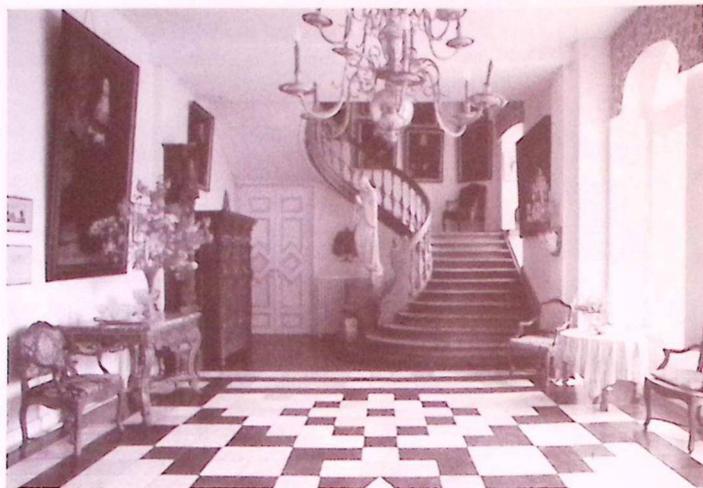
Revenons-en à Florent-François de Mailly qui, ruiné par le procès, dut

vendre ses seigneuries de Bois-Seigneur-Isaac et d'Ophain. Ce sera la seule fois, en dix siècles d'existence, que le château de Bois-Seigneur-Isaac fut transmis autrement que par héritage.

C'est en 1712 qu'*Antoine de Belhomme*, receveur général des impôts pour le compte des Habsbourg pendant la guerre de succession d'Espagne, en devint propriétaire. Cet homme très riche allait mourir peu après. Sa veuve, *Marie-Thérèse de Castaigne*, fit restaurer et reconstruire en grande partie le manoir alors en très piteux état. Les travaux durèrent de 1730 à 1739 et furent exécutés selon les



Sous cet angle, on voit nettement l'angle obtus formé par les deux ailes.
(Photo : R. Caussin)



Douai et prit la nationalité française. Girondin du temps de la Révolution française, il faillit passer sous le couperet de la guillotine mais aurait été sauvé grâce à des amis qu'il avait dans les milieux révolutionnaires.

Dans les archives du château, sont conservés des journaux datant de la Révolution et reproduisant des discours de Robespierre annotés de la main de Gommaire Cornet d'Elzius. Celui-ci viendra s'installer au château de Bois-Seigneur-Isaac où il allait mourir le 18 août 1811. Il repose sous la chapelle gothique du prieuré. De son second mariage avec Agnès-Thérèse d'Aneau de Thimougies, il eut deux filles dont l'une épousa Idesbald, *baron de Snoy et d'Oppuers*. Depuis, cinq générations de cette famille se sont succédé au château dont la valeur historique et esthétique justifie le classement, en 1946, sur proposition de la Commission royale des Monuments et des Sites.

Le pavillon central de style Louis XIV comportant deux étages en briques et pierres avec des pilastres décorés, fenêtres à encadrement et toit à la Mansart est flanqué de deux ailes formant un angle obtus ce qui donne à l'ensemble, une gracieuse allure en éventail.

Salle à manger.
(Document fourni par le Baron Bernard Snoy et d'Oppuers)

Les murs de ces deux ailes plus épais que ceux de la partie centrale sont encore ceux de l'ancien château que l'on a percés de nouvelles fenêtres; fait rare au début du XVIIIe siècle où prévalaient les fenêtres à croisillons, celles-ci descendent très bas.

Le baron Bernard Snoy et d'Oppuers et son épouse ont bien voulu - pour les lecteurs de *Brabant Tourisme* - nous recevoir dans leur belle demeure dont ils nous ont révélé des aspects très intéressants.

Ce cordial entretien se termina par la visite des lieux que nous vous invi-



Hall d'entrée (Document fourni par le Baron Bernard Snoy et d'Oppuers).

tons à effectuer avec nous :

Dans le *hall d'entrée* dallé en damiers de marbre noir et blanc, figure un grand portrait de l'archiduchesse Isabelle revêtue d'un habit de religieuse; ce tableau provient de l'atelier d'Antoine Van Dijck.

On peut y voir aussi une monumentale cheminée gothique datant de 1520.

Le *grand escalier* de chêne, dont toutes les marches sont différentes possède une belle rampe en spirale dont le départ est surmonté d'un petit lion couché d'époque Régence, élégamment sculpté. Aux murs, s'aligne une impressionnante galerie de portraits du XVIe siècle que la famille Snoy amena avec elle en s'installant au château.

Une grande madone en marbre blanc fut exécutée en 1839 par *Geefs* qui lui donna les traits de la jeune fille de la maison, *Hortense Snoy*, morte en 1840 à l'âge de 18 ans.

Les pièces du rez-de-chaussée ont été remaniées et décorées, au début du XIXe siècle, par *Idesbald, baron Snoy d'Oppuers*, premier propriétaire de ce nom de Bois-Seigneur-Isaac.

Le *salon carré* qui fait suite au vestibule possède un plafond à caissons de style Louis XVI. Sa cheminée de marbre gris foncé supportait jusqu'il y a quinze ans environ, une ravis-



Détail de la sculpture «La Marchande d'Amours» de Laurent Delvaux. (Archives F.T.B.)

les plus brillants de la famille. Dans un coin du grand salon, «*La Marchande d'Amours*» s'apprête à lâcher un angelot qui fera sans doute bien des ravages ! Cette oeuvre délicate fut réalisée en bois de tilleul par le sculpteur nivellois *Laurent Delvaux*.

Ce grand vase en porcelaine de Berlin fut offert à la baronne Snoy née *Marie Goethals*, fille du ministre de la Guerre de l'époque, par le roi Guillaume de Prusse (proclamé empereur d'Allemagne en 1871), à l'occasion du mariage de la princesse Marie de Hohenzollern avec le comte de Flandre, futur père du roi Albert Ier.

Voyez, sur un chevalet, ce petit tableau de *Leys* : «*L'Aumône*»; remarquable aussi, la maquette en terre cuite de la «*Mise au tombeau*» dont la réalisation par *Laurent Delvaux* se trouve dans la chapelle proche du château.

Le *petit boudoir* est consacré au souvenir d'*Adèle d'Affry*, duchesse

«*La Marchande d'Amours*» de *Laurent Delvaux* (Archives F.T.B.).



sante pendule dont le cadre représentait l'Amour et l'Amitié; elle fut malheureusement volée !

Deux beaux tableaux «*Le Paysage champêtre*» de l'Ecole de Jacques d'Artois (1613-1686) et «*La Kermesse*» du peintre néerlandais Johannes Dincks Oudenrogge (1622-1653) retiennent le regard.

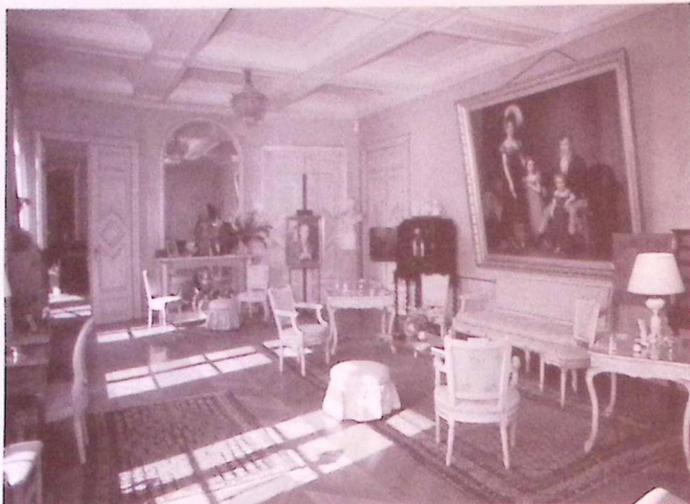
Dans une vitrine, des porcelaines de Worcester du XVIIIe siècle et des porcelaines de Paris et de Bruxelles côtoient un charmant collier en filigrane d'or soutenant sept médaillons de portraits miniatures des sept enfants du baron Idesbald Snoy et de son épouse née Joséphine Cornet de Grez, un couple très uni.

De beaux fauteuils Régence entourent la grande table de la *salle à manger* dont les murs tendus de soie rouge pompéien sont ornés de portraits des XVIe et XVIIe siècles de membres de la famille Snoy et des familles alliées.

Le *grand salon* est dominé par un remarquable tableau représentant le baron et la baronne Idesbald Snoy avec les deux aînés de leurs sept enfants : Raymond et Eulalie. Il fut exécuté en 1818 par *Paelinck*, un des meilleurs élèves de David dont l'influence se révèle dans la technique et les coloris.

Vieille Croix dans le sacristie de Bois-Seigneur-Isaac.
(photo : A. Hanse)





Grand salon.
(Document fourni par le Baron Bernard Snoy et d'Oppuers)

de Castiglione Colonna qui fut l'arrière grand-tante de la mère de notre hôte.

Veuve à 20 ans, très belle, très courtisée, artiste sculpteur et peintre de talent, elle eut entre autres pour amis, Lamartine, Delacroix, Carpeaux, Mérimée, le peintre Regnault, Thiers. Elle fut aussi très liée à l'impératrice Elisabeth d'Autriche, l'inoubliable Sissi, dont elle fixa les traits à la sanguine.

Dans la bibliothèque tapissée de haut en bas de plusieurs milliers de volumes, un beau buste de bronze exécuté en 1886 par Jef Lambeau représente le baron Charles Snoy, arrière grand-oncle de Bernard Snoy. Dans un cadre, figure la photo de son grand-père, Thierry, qui fut élevé dans l'intimité de la famille royale, sa mère ayant été de 1867 à sa mort en 1909, dame d'honneur de la comtesse de Flandre, mère de notre roi Albert Ier.

La salle d'archives contient plus de 10.000 pièces antérieures à la révolution française dont une lettre adressée à Didrik Snoy, en 1582, par Guillaume le Taciturne et une lettre écrite en 1587 par Elisabeth Ire d'Angleterre, au même destinataire.

Choeur de la chapelle du Saint-Sang.
(Document fourni par le Baron Bernard Snoy et d'Oppuers).

Un très beau portrait peint par Albert Crommelynck, frère du dramaturge belge Fernand Crommelynck, nous fait découvrir le père de notre hôte, Jean-Charles Snoy et d'Oppuers dont il nous est rappelé qu'il fut, avec Paul-Henri Spaak, co-signataire du Traité de Rome, le 25 mars 1957. Ce grand commis de l'Etat, secrétaire général des Affaires économiques, fut ministre des Finances du dernier gouvernement Eyskens. Durant quinze ans, il participa au redressement économique de la Belgique et introduisit la taxe sur la



valeur ajoutée (T.V.A.), une exigence de la Communauté européenne la plus compatible avec la libre circulation des produits.

A l'occasion du XXVe anniversaire du Traité de Rome, en 1982, le roi Baudouin lui concéda le titre de comte, à titre personnel.

Jean-Charles Snoy et d'Oppuers reçut aussi, en 1985, le *Prix Schumann*, distinction décernée chaque année, à une personnalité ayant rendu d'appréciables services à l'Europe.

Que de trésors, que de souvenirs d'un intérêt considérable nous furent présentés par le baron Bernard Snoy et d'Oppuers qui, avec les siens, y reste fidèlement attaché et sait si bien les faire apprécier dans le cadre de sa vieille demeure !

Le château est ouvert les deux derniers dimanches de juin et le premier dimanche de juillet, de 14 à 18 heures. Des renseignements peuvent être obtenus auprès de la Baronne Snoy et d'Oppuers - Château de Bois-Seigneur-Isaac - 1421 Braine-l'Alleud. Tél. : 067/21.38.80

Camille Lemonnier (1844-1913)

par Emile KESTEMAN, Vice-président AEB,
Président de l'Association Grenier Jane Tony

Il y a cent cinquante ans naissait dans ce qui est de nos jours la Région Bruxelles-Capitale un de nos plus grands écrivains.

Il exerça sur les auteurs de son époque et surtout sur les jeunes une très grande influence. Georges Rodenbach, l'auteur de *Bruges la Morte*, lui rendit hommage en lui décernant le titre de Maréchal des Lettres.

Camille Lemonnier naquit près de la Porte de Namur dont les environs à cette époque étaient encore très ruraux. Une plaque a été apposée sur la maison se trouvant à l'endroit où s'élevait sa maison paternelle. Il est assez facile de la repérer puisqu'elle surplombe pour ainsi dire l'entrée de la Galerie d'Ixelles, du côté de la chaussée. Dans cette demeure, son père, homme de loi, recevait les mécontents qui s'adressaient à lui pour régler leurs différends.

La famille de Camille Lemonnier était plutôt originaire d'Uccle et de Saint-Job.

«En parlant des autres, d'ailleurs, c'est encore de moi-même que surabondamment j'aurai à parler. La fourmi ne pourrait évoquer la motte de terre qu'elle perfore sans se croire partie intégrante du champ qui pour elle constitue l'univers. Chères ombres qui avez emporté les secrets de la vie, vous ne cessez de nous appartenir par la sympathie pour des

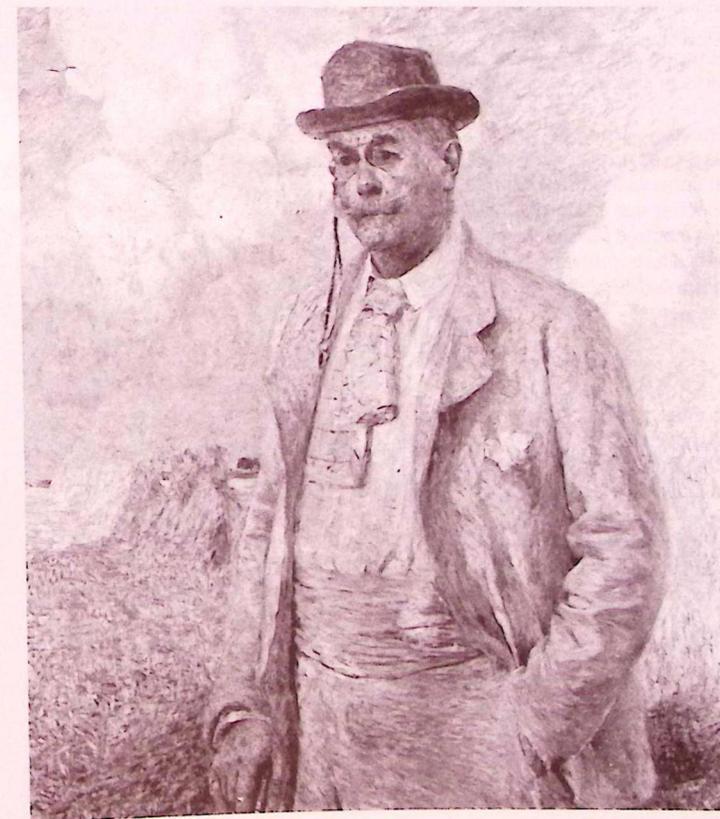
Camille Lemonnier peint par Emile Claus (Ecole du luminisme). Ce tableau a été reproduit sur un timbre de la poste.
(photo : R. Caussin)

peines également subies et peut-être le regret de ne pas vous avoir suffisamment appréciées. Je tâcherai de vous restituer la gloire que tant de vous eussent méritée et n'ont point obtenue.

...
Peut-être je dois à mes aïeux maternels, paysans d'Uccle et de Saint-Job, l'indépendance un peu sauvage et combative de ma vie. Nous sommes sortis du même sillon : j'ai con-

tinué à retourner celui où ils disparurent.» (1).

Camille Lemonnier habita encore en d'autres endroits de la région de Bruxelles-Capitale par exemple au Quartier Léopold après le décès de son père, habitation qu'il quitta assez vite pour s'établir pendant un certain temps dans la vallée mosane (prieuré de Burnot). Puis il vint s'installer chaussée de Vleurgat où il





Camille Lemonnier comme Victor Hugo écrivait debout. Tableau de Guillaume Van Strydonck (photo : R. Caussin).

donné naissance à un livre remarquable, que Joris-Karl Huysmans tenait en haute estime. Il s'intitulait *Sedan*. C'était un pamphlet contre la guerre qui ne manquait pas de virulence et qui dans certaines éditions portait comme titre *Les Charniers*.

Toute la production littéraire de Camille Lemonnier, qui s'était taillé une réputation européenne, a fait l'objet de traductions dans des langues fort diverses : russe, tchèque, anglais, allemand, italien, espagnol et néerlandais. Les titres qui revien-

nent le plus souvent sont *Un Mâle* et *Sedan*. Il est vrai qu'un roman naturaliste comme *Un Mâle* avait frappé les imaginations. Notre auteur y exaltait la vie en pleine nature et faisait l'éloge de tout ce qu'il y avait d'instinctif en nous. Il rejoignait Emile Zola, mais peut-être avec un engagement social plus vrai et plus authentique. Au fond Camille Lemonnier, tout en étant naturaliste, se rattachait philosophiquement à la tradition rousseauiste du bon sauvage et de la nature comme source d'inspiration morale pour l'être humain.

Au Musée Camille Lemonnier, dans une des vitrines figurent des autographes de personnalités littéraires de tout premier plan : Emile Zola,

reçut beaucoup d'écrivains belges. Il habitait rue du Lac, près des étangs d'Ixelles, lorsqu'il mourut. Par conséquent notre auteur n'a jamais hanté les murs de cette belle habitation bourgeoise qui porte le nom de *Maison Camille Lemonnier* au 150 de la chaussée de Wavre à 1050 Bruxelles. Pourtant, c'est là, dans les pièces du premier étage que des chercheurs universitaires peuvent se pencher sur sa correspondance et que d'autres personnes soucieuses de culture peuvent ressentir l'atmosphère dans laquelle le «Maréchal des Lettres» a vécu.

L'on y retrouve toute sa bibliothèque, mais aussi ce cahier d'écolier qu'il dessina à douze ans. Ses manuscrits sont pour ainsi dire indéchiffrables tant sont petites les lettres qu'il traçait. Il y a le magnifique portrait du Maître par Emile Claus, peintre gantois et adepte du luminisme, des timbres commémorant des écrivains belges de langue française, la peinture représentant le champ de bataille de Sedan, que notre romancier a visité avec Félicien Rops et Eugène Verdijen. Cette visite a

Le grand romancier André Baillon, originaire de Termonde. Peint par Pol Stiévenart. (photo : R. Caussin)



La reconstitution du bureau de travail de Camille Lemonnier. On y décèle de droite à gauche : l'écrivain, la bibliothèque, le plâtre de l'auteur, la bibliothèque, le plâtre de l'écrivain par Jef Lambeaux et un très beau portrait du père de Jacob Smits par son fils qui était le peintre des paysans de la Campine. (photo : R. Caussin)

servant d'appui. Dans la reconstitution du cabinet de travail, où l'éclairage est d'époque, l'on découvre ce meuble avec les dictionnaires dont Camille Lemonnier se servait pour vérifier l'orthographe ou glaner l'un ou l'autre renseignement.

Sur le bureau, où tout a été conservé intact comme au moment de sa mort, trône une magnifique assiette en faïence de Maastricht au décor 1900. Au mur, des oeuvres de Jacob Smits, le peintre de la Campine, de Théo Van Rysselberghe, l'ami d'Emile Verhaeren; à côté du poêle blanc, des haltères; sur une photo, la silhouette de Cyrille Buysse et puis cette bibliothèque qui comprend les oeuvres mêmes de Camille Lemonnier et ses livres préférés.

Emile Verhaeren, Théodore de Banville, Georges Duhamel, Maurice Barrès, Villiers de l'Isle-Adam, Stefan Zweig, etc ... Un buste de Jef Lambeaux nous montre un Camille Lemonnier combatif et prêt à faire face à toutes les difficultés, beaucoup plus parlant que le buste un peu trop mondain de René Cattier. Notre auteur était plutôt de la race de Constantin Meunier (dont il épousa la nièce en secondes noces) et d'Auguste Rodin.

Il faut savoir que dans ce Musée Camille Lemonnier se trouve sur un meuble un plâtre représentant *Le Baiser*. Pendant des années, cette oeuvre a été attribuée à Jef Lambeaux. Or, lors d'une visite de la conservatrice en chef du Musée d'Orsay au Musée Camille Lemonnier, grâce à des photos et un écrit de Rodin, le plâtre a pu être identifié avec certitude comme une oeuvre du grand sculpteur français. «*Le Baiser*» (en plâtre) porte dans l'inventaire des oeuvres de Rodin, réalisées en matière dure, le titre

suivant : *L'Eternel Printemps*.

Il faut admirer le jeu des volumes, la composition tournante et en forme de S majuscule. C'est d'une très grande beauté.

Comme Victor Hugo, Camille Lemonnier écrivait debout. Et l'on voit un très beau tableau de Van Strijdonck, représentant le maître à son écritoire, espèce de pupitre lui



Maquette pour le monument Charles De Coster par Charles Samuel. Cette oeuvre se trouve sur la cheminée du salon où sont organisées les soirées des lettres belges. Le monument a été érigé à la fin du XIXe siècle sur les bords des étangs d'Ixelles. Thijl Ulenpiegel et Nele, comme symbole de la douceur féminine (archives F.T.B.).

Camille Lemonnier (1844-1913) n'a pas seulement été un romancier et un animateur extraordinaire. Il s'est aussi attelé à cette oeuvre très méritoire de faire vivre dans ses écrits toute l'activité artistique de son époque. Et les sculpteurs comme les peintres lui en surent gré. Son oeuvre de critique artistique a été considé-

nable grâce à ce qu'on appelait de ce temps *Les Salons*.

Les cadres institutionnels de notre pays ont évolué. C'est surtout la Communauté française à Bruxelles et en Wallonie qui a pris l'initiative d'une commémoration digne du talent de l'auteur (2), mais au fond



Camille Lemonnier sculpté par Jef Lambeaux. Avec quelque chose de balzacien. (photo : R. Caussin)

c'est le pays tout entier qui se retrouve dans l'oeuvre de Camille Lemonnier. Et il est parfaitement possible d'y retrouver l'art sensuel, riche et violent d'un Bruegel et d'un Jordaens.

N.B. Le Musée Camille Lemonnier (150 chaussée de Wavre à 1050 Bruxelles) peut être visité tous les jours de la semaine sur rendez-vous. S'adresser par écrit à Monsieur Emile Kesteman. Les groupes sont limités à 20 personnes. Visite commentée.

Notes :

(1) *Une Vie d'Ecrivain*. Préface et notes de Georges-Henri Dumont. pp. 34-35.

(2) Francophonie Vivante (Fondation Charles Plisnier. Avec des articles de Claire-Anne Magnès, Emile Kesteman, Georges-Henri Dumont, Paul Aron, Raymond Trousson), numéro 2, juin 1994.

Camille Lemonnier à la pelisse, peint par Isidore Verheyders. En grand maître de la littérature (photo : R. Caussin).



A la rescousse du Patrimoine Industriel, la Fonderie

par Sara CAPELLUTO

Bruxelles, première ville industrielle du pays

Dans les années 1920, Bruxelles fut la première ville industrielle du pays dépositaire du plus grand nombre d'emplois qualifiés en Belgique, occupés dans le secteur secondaire avec une prédominance de petites industries. Elles ne céderont cette place à Anvers que vers 1970.

Déjà au Moyen Age, grâce aux cours d'eau qui traversent la région, la tannerie, le travail de l'étoffe, l'imprimerie contribuèrent à asseoir sa réputation. Après l'Indépendance, Bruxelles devint capitale politique et administrative d'un Etat mais aussi important centre de communications.

L'achèvement des travaux d'aménagement du canal de Charleroi qui y rejoint le canal de Willebroek vers le Rupel, l'Escaut et la mer ajoutés à la construction du chemin de fer, en 1835, et à l'inauguration de la première gare à l'Allée Verte, situa la



L'usine Cail, Halot et Cie à Molenbeek. Gravure de "La Belgique industrielle", (1854). C.C.B. (photo : La Fonderie)

ville sur l'axe industriel le plus important du royaume qui, s'étendant au cours du XIXe siècle, «délocalisera» déjà les activités du centre-ville vers les faubourgs et vers la périphérie actuellement.

En 1846, le premier recensement industriel des industries concentrées

à Bruxelles montre déjà l'implantation des industries textiles à Anderlecht, des industries de constructions métalliques le long du canal à Molenbeek où la rive gauche sera surtout occupée par les industries lourdes tandis que sur la rive droite écloront des entreprises pouvant se plier à l'urbanisme. La construction des gares du Nord et du Midi permettront l'expansion de Schaerbeek et de Forest : ateliers et fabriques au coeur d'îlot ne s'ouvrant sur la rue que par un porche à peine différent des entrées cochères s'établiront à Schaerbeek, Forest, Ixelles ou Saint-Josse.

Dès 1860, l'activité industrielle, sauf l'édition, est en recul à Bruxelles, l'abolition des octrois favorisant l'installation des nouvelles industries



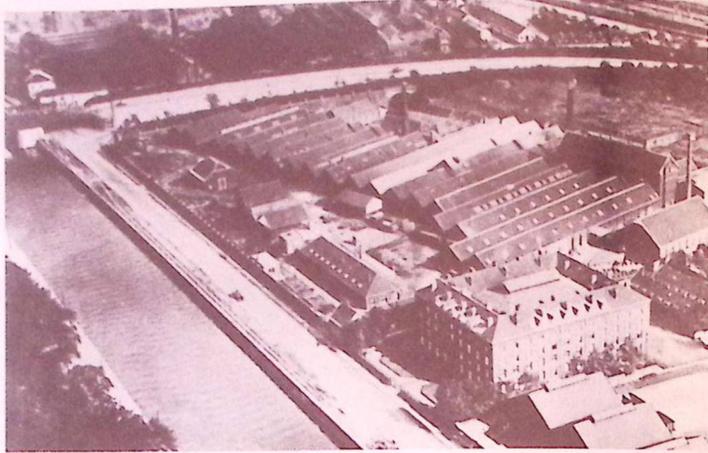
Le familistère Godin restauré, quai des Usines, en 1986 (photo : La Fonderie).

Vue aérienne du familistère Godin vers 1931. (Dans J. - B. Godin (1817-1888), Bruxelles, A.A.M., 1980, p. 282 - photo : La Fonderie)

dans les faubourgs. Rivière aux crues périodiques et dévastatrices, la Senne a plus d'une fois inondé la ville entraînant l'exode de ceux qui vivaient sur ses rives. Son voûtement et l'aménagement des boulevards centraux chassèrent du centre-ville quelques industries traditionnelles dont la brasserie. Seules les activités de luxe et de production en petite série telles la joaillerie, l'orfèvrerie, la confection conserveront droit de cité. Les ateliers seront souvent à l'arrière de magasins tout en vitrines ou dissimulés derrière des façades résidentielles.

A la fin du siècle, l'agencement d'un nouveau port aux dépens des bassins intérieurs et l'achèvement de l'Entrepôt et de la gare maritime de Tour et Taxis, en 1910, vont intensifier l'évolution industrielle de Laeken à Vilvorde. La jonction Nord-Midi, achevée en 1952, délogera définitivement un grand nombre d'artisans du centre-ville désaffectant de nombreux ateliers et petites entreprises.

Une particularité de l'industrie bruxelloise est sa grande diversité en activités de transformation - agro-alimentaire, métallurgie au sens large, tabac, imprimerie, scierie,



matériel de construction, textile, production d'énergie - basées sur les filières industrielles, sorte de quartiers par type d'activité, caractéristiques de la production manufacturière jusque dans les années 1950 : la construction des abattoirs de Cureghem inaugurés en 1890, marché couvert de fer et de verre nécessaire pour résoudre le problème d'approvisionnement en viande d'une population toujours plus nombreuse, détermina la densité des tanneries, ganteries, fabriques de chapeaux faits à partir de poils feutrés à Anderlecht.

L'intensification du transport routier permettra l'établissement de nouvelles usines là où le terrain semble

moins cher, dans des parcs industriels aux abords des grands axes autoroutiers.

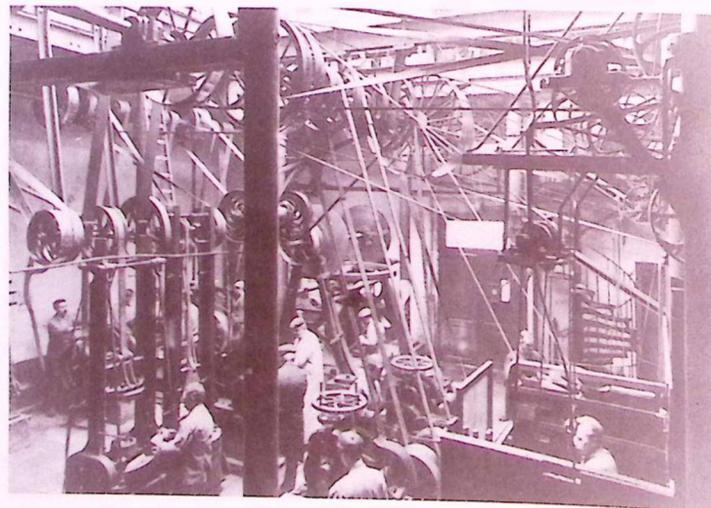
Dès la fin de la Seconde Guerre mondiale, Bruxelles tend à séparer dans la ville les quartiers industriels, les espaces de bureau (9 m² de bureau par habitant, plus qu'à Londres et Paris) et les secteurs résidentiels.

Au début des années 1990, la Région de Bruxelles-Capitale compte quelque 23.000 entreprises, de petite taille, appartenant en majorité au secteur tertiaire (85 % des travailleurs) au détriment de la sauvegarde de son industrie qui requiert aujourd'hui un savoir-faire et une expérience longtemps négligés. A partir des années 1950-1960, les institutions internationales s'installent à Bruxelles y entraînant les organismes et entreprises gravitant autour d'elles qui développeront les activités liées au secteur Horeca, au commerce urbain et aux entreprises de services.

Le patrimoine industriel

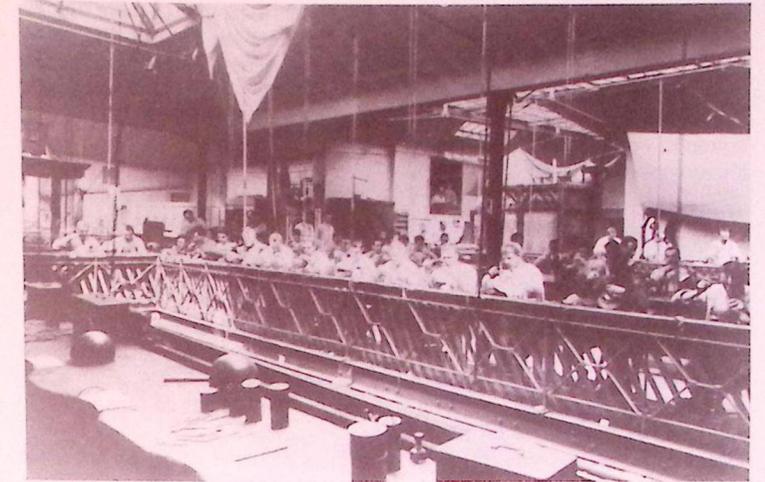
L'impact de l'industrie fut de la plus grande importance sur la société du

L'atelier d'estampage des couverts. La transmission se fait par courroies. L'éclairage est zénithal. Il y a des mezzanines en galeries. (photo : La Fonderie)

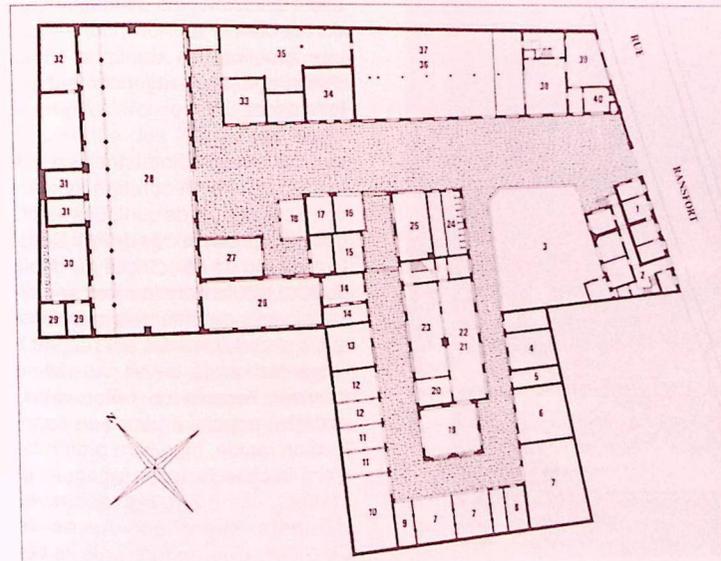


monde industrialisé, la vie professionnelle et la vie privée, les mentalités et les modalités d'action.

Longtemps considérée comme parent pauvre du patrimoine, l'architecture industrielle ne suscita quelque intérêt en Europe qu'à partir des années 60. Depuis scientifiques, historiens, architectes, urbanistes, sociologues ont permis d'apprécier les divers volets de ce patrimoine indissociable de l'évolution et de l'industrialisation de la ville. Longtemps hobby, modeste contribution à la connaissance de l'Histoire, conservation d'un élément du passé, l'archéologie industrielle deviendra l'étude rationnelle et scientifique de tous les vestiges matériels de la culture industrielle du passé.



Les ciseleurs. L'atelier est disposé en mezzanine autour du puits de lumière éclairant les machines. Il y a des lampes à gaz individuelles (photo : La Fonderie).



1. Conciergerie
2. Maison du directeur
3. Jardin du directeur
4. Ecurie
5. Charbon de bois
6. Magasin de cuivre
7. Ateliers de mouleurs en plâtre
8. Matières inflammables
9. Hangar
10. Divers sables
11. Triage des mitrailles
12. Outillage
13. Forge
14. Dérochage
15. Modèles plâtre (aussi en grenier)
16. Sablage
17. Garage
18. Coke
19. Montage des statues
20. Laboratoire

21. Remonteurs et décorateurs
22. A l'étage : moulages
23. Bronzage - patinage
24. Latrines
25. Cabine haute tension
26. Cire perdue
27. Sculpteurs
28. Moulages monumentaux - hall avec pont roulant 15 tonnes
29. Etuves
30. Fonderie à 10 creusets
31. Grandes étuves
32. Fonderie à 1 creuset
33. Menuisiers
34. Polisseurs
35. Préparation des sables
36. Tourneurs et repousseurs - machines-outils
38. Employés
39. Dessin
40. Bureau du directeur

Parfois construits par d'illustres architectes, les bâtiments industriels témoignent aujourd'hui du souci d'intégrer l'industrie dans la ville, de marier les impératifs de la production à une bonne image de marque de l'entreprise tout en narrant l'histoire de l'industrie, du développement économique et social de la cité, de ces patrons d'entreprise, *Nouveaux Seigneurs*, capables de créer des produits et des techniques de production de plus en plus rentables libérant ou asservissant l'homme... Ces vestiges immobiliers révèlent aussi la vie des travailleurs, leur révoltes pour garder leur fierté d'Homme, leurs organisations pour que l'industrie ne les écrase pas, racines de nos actuels acquis sociaux.

Les logements ouvriers

Développé dans le sillage de l'industrialisation, le logement ouvrier verra, sous l'influence du paternalisme, les ouvriers partir de maisons souvent insalubres, sises dans des impasses extrêmement denses, pour se diriger vers les familistères.

Plan de la Compagnie des Bronzes, réalisation J.-L. Debroux d'après un plan d'août 1934 (photo : La Fonderie).

Ces ensembles d'habitations rationnelles installées sur le lieu de travail - l'exemple bruxellois le mieux conservé est le Familistère Godin aujourd'hui reconverti en bureaux et entrepôts - donneront naissance ultérieurement aux cités de maisons nettes en matériaux bon marché.

Les architectures industrielles

Le *clacissisme*, primant le travail des machines en corrélation avec la division du travail, caractérise les premières fabriques construites au XIXe siècle jusqu'aux grandes usines bâties au cours des premières décennies du XXe siècle. Il vise à se faire progressivement accepter puis re-

connaître comme élément du paysage bâti, les patrons étant alors souvent propriétaires du bâtiment dans lequel ils habitaient parfois. Grâce à l'introduction de la fonte après 1850 autorisant pour la première fois la reproduction à grande échelle d'accessoires et éléments de décoration, les colonnes de fonte seront associées aux poutrelles en acier de manière à créer une structure interne relativement souple se reflétant à l'extérieur par les ancrages (petits crochets qui permettront à l'enveloppe murale externe de supporter le poids de l'ensemble).

Sous le règne de la vapeur, deux grandes divisions sont perceptibles :

la production de la force et son utilisation rationnelle qui promotionnera la disposition en longueur des ateliers et la construction par étages, sources non seulement d'une économie foncière mais aussi d'une distribution maximale de la force motrice fournie.

Le souci d'une bonne luminosité naturelle dans les ateliers aboutira à une répartition régulière des baies assurant une dispersion égale de la lumière et une aération indispensable intégrant, dès le milieu du XIXe siècle, des toitures porteuses de grands vitrages sous forme de lanterneaux. Les nouvelles halles, qu'elles soient ateliers, gares ou marchés apportent aux activités qu'elles abritent un surcroît de lumière zénithale, les sheds (versant du toit orienté au nord) constituant une amélioration de cette forme d'éclairage sans rayonnement solaire direct.

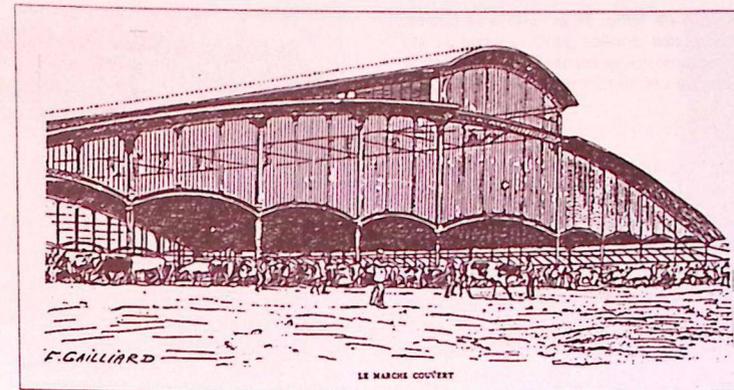
Le *modernisme* industriel supprimera tout effet décoratif à l'exception à ses débuts de quelques motifs géométriques inspirés de l'Art Déco. L'utilisation de l'électricité au début du XXe siècle transformera le paysage industriel rendant les machines-outils plus autonomes par rapport à l'organisation du travail. Au même moment, l'emploi du béton armé, matériau populaire pour une construction rapide, modifiera profondément l'architecture des fabriques et ateliers éliminant les enchevêtrements superflus. Après la Deuxième Guerre mondiale, le béton précontraint ouvrira l'ère des grandes halles parallélépipédiques d'un seul niveau. L'éclairage électrique de moins en moins coûteux supprimant la nécessité d'un éclairage naturel rendra les façades aveugles loin de toute intégration dans le paysage bâti.

Heureusement, ces tendances tendent à disparaître car la nécessité de

Les magasins de la Fonderie, rue d'Assaut. (photo : La Fonderie)



Dessin, signé F. Gailliard, de l'abattoir et du marché d'Anderlecht-Cureghem (doc. Archives de la Ville de Bruxelles, le Globe illustré, 25 mars 1894) (photo : La Fonderie).

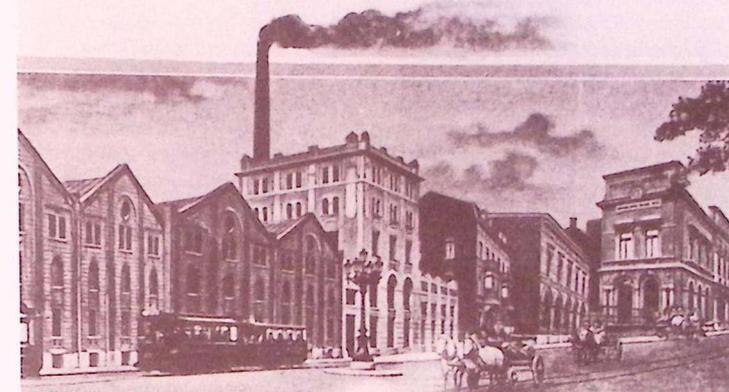


la création architecturale réapparaît auprès des sièges de sociétés transformés en *business spaces* soucieux d'esthétique tant extérieur qu'intérieur mêlant production de haute technologie et services dans un cadre aéré au centre d'un parc qui fait partie désormais de l'image de marque de son occupant.

L'architecture du *secteur tertiaire* connut une évolution différente. Au XIXe siècle, les bureaux généralement liés à une fonction commerciale ou industrielle sont pour la plupart, plus richement ornés, intégrés à un site auquel ils empruntent le vocabulaire architectural. Mais depuis le début du siècle, on voit surgir des immeubles de prestige qui ont adopté les modes architecturales successives jusque des immeubles teintés de post-modernisme depuis quelques années.

La Compagnie des Bronzes

Molenbeek ayant accueilli très tôt deux grandes usines - Pauwels et Cail & Halot fabriquant du matériel de chemin de fer et des machines à vapeur -, fera graviter aux abords du canal de nombreux ateliers et fonde-



La Brasserie Wielemans-Ceuppens vue de l'avenue Van Volxem (Le Petit Journal du Brasseur, 22/7/1910, p.872 - photo : La Fonderie).

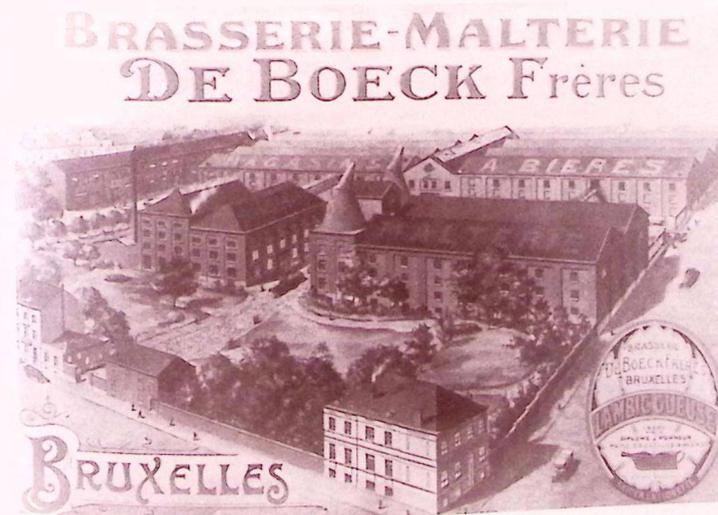
ries. C'est ainsi que se créa la rue des Fabriques où la fonderie Pelgrims et Bombeek produisit, dès 1885, des plombs de chasse par chute du mé-

tal en gouttelettes suivant le procédé mis au point par l'anglais Williams Watts.

La Compagnie des Bronzes fondée en 1854 sous forme d'une société en commandite - Société Corman et Cie -, transformée en 1859 en société anonyme - Compagnie pour la fabrication du zinc, du bronze et des appareils ménagers -, s'installera en 1862 rue Ransfort à Molenbeek parce que ses ateliers de la rue d'Assaut étaient trop étroits.

A son origine, elle n'eut d'autre but que d'étendre l'emploi du zinc dans les constructions et l'ornementation intérieure des bâtiments, de vulgari-

Carte postale publicitaire de la Brasserie De Boeck Frères (place Van Hoegaerde à Koekelberg). (Collection De Boeck - photo : La Fonderie).

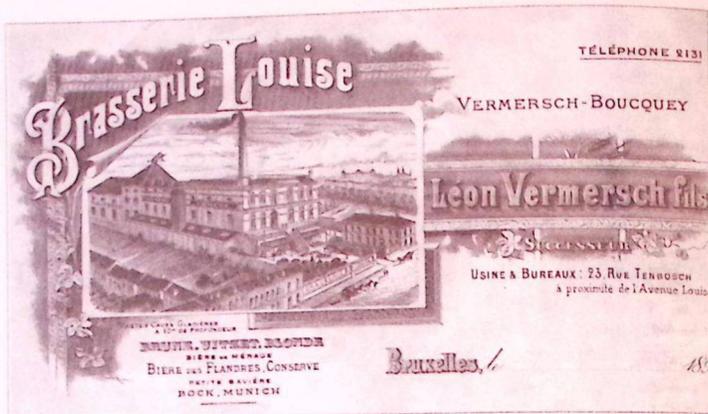


En-tête de lettre de la Brasserie Louise, datant des années 1890. L'usine et les bureaux se trouvaient rue Tenbosch, près de l'avenue Louise (Document F.T.B.).

ser le goût de l'art par la production d'objets artistiques en zinc, de développer la fabrication d'appareils d'éclairage simples et bon marché en rapport avec l'emploi croissant du gaz pour l'éclairage des habitations.

Bientôt les grandes villes belges voulurent glorifier hauts faits historiques et personnages illustres par des monuments en bronze.

Des fonderies de l'époque, la Compagnie fut la seule à fondre du bronze d'art et d'ameublement à la réputation de qualité insurpassable très importante dans cette technique si risquée. Dès 1862, les grands Lions de la Colonne du Congrès à Bruxelles, la statue de Jacques Van Artevelde à Gand, celles de Sylvain Vande Weyer à Louvain, de Manneken Pis à Bruxelles, la figure en pied de la princesse d'Épinois à Tournai, celles de Th. Verhaegen à Bruxelles, de Mercator à Ruppelmonde, le monument des comtes d'Egmont et de Hornes à Bruxelles, la statue équestre de Léopold Ier à Anvers, celles de Don Pedro à Lisbonne, de Baudouin de Constantinople à Mons, et bien d'autres à Paris, Londres, Winchester, Java,



New-York, Mexico, Rio de Janeiro... sortirent de ses fours !

A son apogée à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, la Compagnie des Bronzes, 250 ouvriers, disposait d'un bureau de dessins créant d'une part groupes, figures, bustes et animaux; d'autre part pendules, garnitures de cheminées, coupes, écritaires, porte-bouquets, meubles et faïences montées et enfin lustres, suspensions, girandoles, bras, torchères, candélabres, lanternes, lampes, appareils de billard et de vestibule qui eurent leur consécration à l'Exposition de Paris en 1878.

Alors qu'en France, les maisons de bronze donnent à façon au dehors,

s'adressant à des artistes libres d'engagements pour établir leurs modèles, confiant la fonte de leurs pièces à des ateliers indépendants, recourant à des ciseleurs en chambre, à des tourneurs établis en ville, à des monteurs travaillant à domicile, à des décorateurs indépendants, en Belgique, la Compagnie des Bronzes regroupe en son sein dessin, sculpture, modelage, moulage, fonte, ciselure, montage, ragréure, décoration, remontage... le métal entré à l'état brut, en ressort parachevé en objet d'art ou d'ameublement richement décoré.

Un changement de propriétaire précipitera l'entreprise vers la faillite en 1979. Deux ans après la vente du site (maison patronale, halls de montage, de moulage des bronzes monumentaux, bâtiment principal et espace correspondant au fours de fusion et à étuver, ateliers de sculpture, de décrochage, hall de fusion) à une brasserie locale qui voulait en faire une bouteille, un groupe d'habitants du quartier associé avec des architectes et des militants syndicaux parvinrent à sauver ce lieu lié à l'évolution de son activité et à sa contribution à l'histoire de l'art en Belgique et à l'étranger pour lui donner une nouvelle vocation en créant l'asbl La Fonderie en 1983.

Le deuxième pont de Buda a été mis en service en 1955, le premier pont-levant ayant été détruit durant la Seconde Guerre mondiale (photo : E. Sergysels).



Les établissements Louis Clément étaient entourés par les logements de ses ouvriers. (rue Jules Delhaize à Molenbeek). C'est l'architecte Vereecke qui conçut ces maisons. (photo : C. Ansiau)

L'asbl La Fonderie

Chargée d'aménager un Centre de Documentation et, toujours en cours de réalisation, un Musée de l'histoire sociale et industrielle de la région bruxelloise, l'association La Fonderie lutte pour préserver son histoire basée sur l'étude des classes sociales qui ont vécu leur histoire en démunis, en exploités, en non-décideurs, en sensibilisant le grand public par ses nombreuses publications - *Les Cahiers de la Fonderie* - et visites guidées.

Que ce soit en bateau au fil du canal, à pied dans Molenbeek longtemps appelée la *Manchester belge* ou en car pour un aperçu global de l'architecture, elle passe au crible certains secteurs importants tels le textile, la bière ou le chocolat - *Bruxelles recto verso* -, valorisant la visite d'entreprises en activité de l'industrie bruxelloise - *Brussels worksite* (pour tout renseignement : tél. 02/410.99.50).

En 1991, la Région lui confia la ré-

Photo : C. Ansiau.



Les établissements Delhaize "Le Lion". (photo : C. Ansiau)



daction de fiches descriptives des biens les plus significatifs de ce patrimoine. A ce jour, 148 fiches témoignent d'un passé - usines, entrepôts, ateliers, bâtiments de bureaux, maisons patronales, magasins, logements ouvriers, ouvrages d'Art, châteaux d'eau, centrales électriques - qui fut la base de notre société actuelle.

En 1993, la Région lui a délégué la rédaction de la liste des bâtiments à mentionner à l'inventaire légal en vertu de l'ordonnance sur base de laquelle la Commission Royale des Monuments et des Sites a retenu les priorités soit 24 biens pour inscription sur la liste de sauvegarde et 58 pour le classement.

Insuffisamment protégé par la loi de 1931 en raison de la définition donnée à l'époque qui ne laissait aucune place à la valeur sociale et technique du bien, le patrimoine industriel n'entre dans la liste des édifices classés qu'en 1984 avec l'écluse du Midi boulevard Poincaré et la tour à plomb de la rue des Fabriques. En 1988 ont suivi le marché et les abattoirs d'Anderlecht, le gazomètre de la rue des Fushias, les maisons ouvrières de la rue Notre-Dame du Sommeil, le familistère Godin.

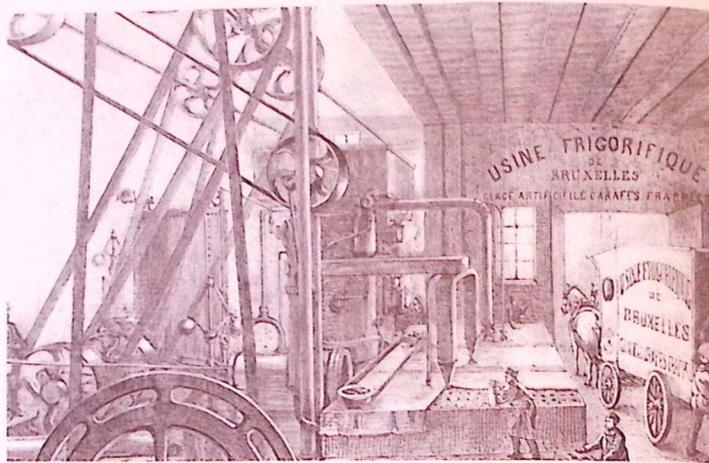
L'usine frigorifique Metzger, chaussée de Ninove à Molenbeek. ("Illustration européenne", 5/9/1874 - photo : La Fonderie)

1989 protégera le bâtiment du journal «Le Peuple», 1990 le moulin à vapeur d'Evere, 1991 la façade de la gare du Quartier Léopold menacée de démolition, 1992 et 1993 l'atelier Salu à Laeken, la gare de Watermael, les établissements Mommen à Saint-Josse, les glaciers royaux de la chaussée de Wavre à Auderghem et les brasseries Wielemans-Ceuppens à Forest.

La réaffectation du patrimoine industriel

Certaines activités industrielles nécessitaient une architecture spécifique qui ne répond plus aux besoins actuels. Quelques réaffectations permettent de conserver ces témoins du passé industriel de notre ville : la raffinerie Graeffe aujourd'hui centre culturel abritant le théâtre du Plan K à Molenbeek, l'imprimerie Phobel devenu la RHOK Académie à Etterbeek, les anciennes brasseries Dewolfs transformées en logements

La maison Hoguet, rue de Rome à Saint-Gilles. En style Art Déco, elle fut construite pour abriter une filature et ses bureaux ainsi que le logement du gérant (photo : C. Ansjau).



à Watermael-Boitsfort...

Entraînés de plus en plus par un désintérêt visible pour certains espaces urbains marqués par l'inentretien et la dégradation du bâtiment naissent les friches industrielles présentant certaines nuisances qui dévalorisent leur environnement immédiat et détériorent l'image de marque du quartier et de la région. Elles provoquent des coupures dans l'urbanisation et favorisent déchets clandestins, violence, insécurité...

La réhabilitation des friches relève autant de l'aménagement du territoire que du développement économique et social régional ou local. Plus de 70 % des bâtiments industriels inoccupés se localisent dans une bande d'environ deux kilomètres et demi, de part et d'autre du canal. Les opérations de réhabilitation les plus réussies sont presque toujours celles où les services publics, promoteurs et régulateurs, et les entreprises privées, réutilisateurs, interviennent ensemble.

Les ateliers L. & A. Crollen qui étaient spécialisés dans les constructions métalliques et horticoles à Watermael-Boitsfort ont été transformés en logements (photo : C. Ansjau).

Hiver du souvenir, des fêtes, de l'accueil «à prix d'ami» en Luxembourg belge

par José FIEVET

À ses amis lecteurs fidèles de *Brabant Tourisme*, la Fédération touristique du Luxembourg belge adresse ses meilleurs voeux pour l'année 1995, agrémentée de belles escapades à partager entre les provinces amies et... autres lieux.

Avant de parler du contexte des fêtes de fin d'année et du renouveau touristique, il nous faut ouvrir une large parenthèse sur le point d'orgue des festivités : le 50e anniversaire de la Bataille des Ardennes sera encore célébré dans de nombreuses localités du Luxembourg. La date du 16 décembre, début de l'offensive, a été retenue aux Etats-Unis pour célébrer officiellement cet événement. Bastogne et ses villages revivront donc à l'heure américaine pendant plusieurs jours d'affilée. Le 16 décembre, aura lieu la célèbre foire aux noix mais aussi un parachutage au Mardasson, et une reconstitution historique «sons et lumière» vers 17h30.

Du 24 au 26 décembre, *Verdenne* se souviendra des heures terribles de Noël 44 à travers des cérémonies commémoratives, messe de minuit, inauguration d'un monument, exposition, spectacle audio-visuel et visites guidées. A *Bande*, le 24, une messe en souvenir des jeunes gens qui y furent massacrés. A *Houffalize*, qui fut l'une des villes martyres de

cette offensive (200 civils tués), le 24 décembre, célébration de la messe de minuit, qui sera diffusée en Eurovision par le RTBF. Manifestations diverses également à *Saint-Hubert*.

La presse parlera largement et en détails de tous ces événements majeurs. Nous vous conseillons de vous référer à votre quotidien préféré.

Et les fêtes de fin d'année ...

La tradition des illuminations, de la décoration des villages, des crèches de Noël s'accroît et c'est réellement un enchantement pour les yeux de traverser certains lieux en cette période de l'année qui fait la fête à la lumière. Pour l'ampleur de la tâche, l'originalité et la recherche, nous si-

gnalons à votre attention le petit village de *Bourdon* entre Hotton et Marche. Une véritable féerie qui attire un monde inattendu... allant jusqu'à créer, par moment, un véritable encombrement routier (du 18 décembre à début janvier).

Cela n'enlève aucun mérite à tous les autres, des plus traditionnels (*Durbuy*, *La Roche*) aux moins connus (*Erezée*, *Musson*, *Baranzy*, *Gennevaux*, *Willancourt*, *Muno* ... et bien d'autres).

Explosion des marchés de Noël, petits et grands, mais tous orientés vers l'artisanat et les produits régionaux : à *Bomal*, *Virton*, *Arlon*, *Bertogne*, *Bouillon*, *Durbuy*, *Florenville*, *Libramont*, *Saint-Hubert* (foire aux cadeaux), *Halanzuy*, *Rendeux*, *Sainte-Cécile*. Nous accorderons une attention particulière



Document Fédération Touristique du Luxembourg belge.

Document Fédération Touristique du Luxembourg belge.

au Noël du cœur de Virton où de nombreuses manifestations, animations, vente de cadeaux réalisés par des enfants sont organisées en vue d'aider les plus démunis de la localité.

N'oublions pas les concours de crèches (Bertogne), les concerts (Florenville, Salmchâteau, Tellin, Gomery, Marcourt, La Roche), les messes de minuit... presque partout et parfois avec une crèche vivante (Corbion).

Et le 26 décembre, l'incontournable «foire aux amoureux» de Virton avec l'organisation du concours du plus gros mangeur de pâte gaumais. Les dates précises, les détails figurent dans la brochure «Fêtes de fin d'année - Réveillons et traditions de Noël» disponible à la Fédération touristique du Luxembourg belge - tél. 084/411.011.

Il n'est peut-être pas trop tard pour organiser votre «sortie» de fin d'année. Les menus proposés par les hôteliers et restaurateurs luxembourgeois sont alléchants. Quelques-uns proposent une formule «boissons comprises» ce qui évite des surprises... Les réveillons tombent agréablement un samedi soir. La plupart des établissements vous proposent un prix week-end en pension complète ou en demi-pension incluant le réveillon. Des prix ? Une bonne moyenne pour un menu de Noël ou Nouvel An se situe autour de 2.300 FB par personne mais on a aussi des prix aux environs de 1.500 FB. Avec une nuit et un petit déjeuner le lendemain, ce qui est conseillé... pour une simple raison de confort... et de sécurité, les prix varient de 2.895 à 15.000 FB par personne suivant le standing de l'hôtel.

Après les fêtes de fin d'année, si la neige n'est pas au rendez-vous, les provinces d'Ardenne sont un peu



désertées... Les Luxembourgeois se sont penchés sur le problème avec l'envie de lutter contre cette rupture qui dure généralement jusqu'à la Saint-Valentin ou le congé de carnaval.

C'est donc avec des «prix d'ami» que l'on vous propose de profiter du Luxembourg à l'hôtel, en location touristique, en village ou centre de vacances, pour visiter certains musées du 10 janvier au 10 février 1995. Une publication spéciale, disponible depuis fin novembre, rassemble toutes les offres avantageuses proposées par une bonne septantaine de prestataires avec des réductions allant de 10 à 50 % sur les prix «basse saison». Une aubaine à saisir. En janvier, les journées commencent à rallonger... la nature sous le gel ou la neige est un réel enchantement.

Une opportunité qui devrait tenter tous ceux qui sont libres de choisir leurs dates de vacances ou qui ont envie de s'accorder un «petit plus» à des conditions rares.

Si vous n'y pensez jamais, nous vous suggérons de fêter Saint-Valentin.

Les hôteliers de Durbuy, principalement, font d'excellentes propositions de repas, de séjours. Une tombola récompense ceux et celles qui viennent au restaurant

vêtus de leur costume de mariage (photo à l'appui).

Si la météo est favorable, ... au cas où vous l'auriez oublié, la province de Luxembourg dispose d'un important équipement dans le domaine du ski de fond principalement (ski alpin uniquement à la Baraque de Fraiture) avec l'avantage substantiel d'une répartition géographique large (ce qui évite les engorgements) et des localisations d'accès confortable près des autoroutes ou des nationales.

Enfin... si vous pensez déjà à vos sorties de l'année 1995, sachez que notre calendrier pour l'ensemble de l'année est déjà disponible... et copieux.

Toutes nos publications sont gratuites. Demandez-les, dès aujourd'hui, par écrit ou par téléphone en précisant bien le titre.

Fédération
touristique du
Luxembourg belge
Quai de l'Ourthe, 9
6980 La Roche-en-Ardenne

Pour vos réservations de réveillon (avec logement) ou les séjours à prix d'ami, notre service de réservation RELOBEL (gratuit) est toujours à votre disposition (tél.: 084/411.011).

A Jandrain se perpétue le souvenir de la 1ère bataille de chars de l'histoire

par Catherine ANSIAU

Dans la quiétude de ce petit village brabançon qui semble tellement à l'abri des vicissitudes des hommes, on a peine à imaginer qu'il s'y est déroulée une terrible bataille qui rentra dans l'Histoire comme la première grande bataille de chars. Et pourtant, on peut encore en apercevoir quelques traces comme les murs criblés de balles du château d'eau.

Sous les combles de l'école communale de Jandrain, une grande salle, transformée en musée, conserve précieusement les souvenirs de cet événement tragique. Dans ce musée du Corps de Cavalerie français, en compagnie du conservateur, vous pourrez saisir toutes les implications historiques et les drames humains qu'a constitué la "Bataille de la Première Gette". Une grande maquette vous fait saisir immédiatement toute l'importance stratégique du village et de ses environs.

Rappelez-vous les événements. Le 10 mai 40, la Belgique est envahie. Grâce à la surprise, à la supériorité de leur aviation, du nombre d'hommes et d'armes, les Allemands progressent rapidement. Ce jour-là, vers 4h30 du matin, l'aviation allemande bombarde, entre autres, les terrains d'aviation de la région : Hannut et Gossoncourt ainsi que les gares comme celle de Ramillies. Au fort d'Eben-Emael, les Belges essaient de tenir le plus longtemps possible - jusqu'à épuisement de

leurs munitions - pour laisser le temps à ceux qui se trouvent à l'arrière de réagir.

Comme promis, les Anglais et les Français viennent au secours de la

Belgique. Ce sont des régiments du Premier Corps de Cavalerie français qui défendront le village de Jandrain et ses environs.

A cet endroit, le plateau de la



Le Musée du Corps de cavalerie français se trouve à l'étage de l'école communale.
(photo : © Kouprianoff)

Vue sur une partie du musée. Au fond de la salle, la maquette permet de mieux comprendre la situation stratégique des lieux. (photo : © Kouprianoff)

Hesbaye se trouve sur la ligne de partage des eaux des bassins de l'Escaut et de la Meuse. La Petite Gette coule vers l'Escaut tandis que la Meuse prend la direction de la Meuse. Ces lieux constituent d'autant plus un axe d'attaque idéal pour les Allemands que les ruisseaux sont franchissables en plusieurs endroits par les chars, qu'il y a de nombreux ponts et de nombreuses maisons le long des ruisseaux qui facilitent l'infiltration ennemie.

Le 11 mai, les Français s'organisent rapidement et installent des barrages à Merdorp (le village voisin) avec tout le matériel agricole réquisitionné pour tenter de ralentir au maximum l'avance de l'armée allemande qui semble tout balayer sur son passage. Leur mission est de freiner la progression ennemie le plus longtemps possible afin de laisser aux autres le temps de terminer d'édifier la ligne KW, ligne de défense antichars sur la Dyle (1).

En fin de journée, la 4e division blindée allemande est déjà arrivée près de Waremmé.

Le 12 mai, jour de la Pentecôte, l'aviation allemande bombarde de nouveau la région. Au matin, les Allemands sont déjà à Hannut et les Français se retirent sur Merdorp. Dès le début de l'après-midi, la région de Jandrain se trouve au cœur des combats. Le soir, les Français font sauter le pont sur la grand-rue à côté de Jandrain et encombrent à nouveau les rues avec du matériel agricole.

Le lundi matin, la 3e division blindée (PZD) a rejoint la 4e PZD. C'est à ce moment que commence la première bataille de blindés. Les 600 chars allemands passent à l'attaque. C'est le 1er bataillon du 11e régiment des Dragons Portés qui encaissent le plus gros du choc. Cette première grande bataille de chars sera un véritable enfer de feu entre chars ennemis. En raison de la supériorité en matériel et armement allemand, les Français ne peuvent que reculer,



mais ils ne le feront qu'en se défendant, mètre par mètre, et en établissant un nouveau point de résistance près du château d'eau. Vers 13h30, les Français sont quasiment encerclés et reculent vers Jauche. Deux heures plus tard, les troupes françaises amorcent un repli général tout en ayant rempli leur objectif : retarder l'armée allemande pendant trois jours mais au prix de pertes énormes.

Ce que les Français ignoraient, c'est que les Allemands arrivaient à court de munitions et de carburant. S'ils les avaient attaqués à ce moment précis, ils auraient pu anéantir l'armée allemande qui se trouvait là. Malheureusement, ils ne le savaient pas au moment stratégique ! C'est d'ailleurs ainsi qu'il y eut une autre première, celle-ci dans l'histoire de l'aviation : le premier parachutage de carburant (le 14 mai).

Dans le Musée du Corps de Cavalerie français, des photos nous montrent les dégâts causés par les Allemands.

D'autres objets et souvenirs pieusement conservés témoignent de ces journées et du courage des soldats.

Par exemple : le très beau livre de souvenirs de Monsieur Morin. Fait prisonnier par les Allemands, celui-ci écrit, à son retour au pays, un ouvrage qu'il a lui-même illustré de

dessins. Ses notes recréent cette atmosphère si tragique, si intense de l'époque. La couverture de l'ouvrage est faite à partir de son uniforme.

Plusieurs fusils permettent de comparer les armements. Ainsi, le fusil de cavalerie est plus court car il doit être maniable, tandis que le fusil du fantassin est plus long mais plus précis.

Des grenades et des mines antichars permettent de mieux comprendre comment se passe réellement une bataille, les films actuels n'ayant souvent plus grand-chose à voir avec la réalité.

Ainsi, un char n'explose pas quand il passe sur une mine antichar. Celle-ci ne détruit que les chenilles. Mais en détruisant ces dernières, elle immobilise le char, permettant de lui tirer dessus facilement. Or, l'avantage des chars, c'est d'être justement une cible mobile, et donc plus difficile à atteindre.

Ce musée, petit par sa surface, mais grand par les souvenirs qu'il évoque se visite sur demande, en contactant le conservateur.

Renseignements pratiques :
Musée du Corps de Cavalerie français
Ecole communale
Chaussée de Hannut,
1350 Jandrain-Jandrenouille.
Tél. : 019/63.40.63.

(1) cfr Brabant Tourisme, n° 2, 1994.

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Renouvellement de l'abonnement 1995

Amis lecteurs,

En raison de la scission de la Province de Brabant, ce numéro de décembre 1994 est le dernier numéro de "Brabant Tourisme" sous sa forme actuelle.

En 1995, un nouvel organisme touristique verra le jour, et probablement, une nouvelle revue.

Au moment de mettre sous presse, il ne nous est pas encore possible de vous donner, avec toutes certitudes, les coordonnées du bureau touristique de la Province du Brabant wallon.

C'est pourquoi, **nous vous demandons de ne pas encore verser votre cotisation 1995**. En janvier, dès que tous les détails seront réglés, nous vous enverrons une lettre annonçant les décisions prises par la nouvelle province.

Nous vous demandons d'avoir la gentillesse de bien vouloir nous excuser pour ce délai indépendant de notre volonté.

Amis lecteurs, nous vous souhaitons de joyeuses fêtes et une excellente année 1995.

C.A.

Bientôt les 180 ans de la Bataille de Waterloo

Waterloo se prépare activement à célébrer le 180e anniversaire de la bataille la plus célèbre d'Europe. Comme tous les cinq ans, les responsables des communes de Waterloo, Lasne, Genappe et Braine-l'Alleud souhaitent faire revivre au public le plus large possible quelques heures marquantes de l'histoire. De multiples expositions seront organisées aux quatre coins du champ de bataille. On annonce aussi des concerts et des rendez-vous culturels importants programmés entre le 1er mars et le 18 juin 1995. Le week-end des 17 et 18 juin 1995 sera marqué par deux grands événements.

Dans la soirée du samedi, l'un des meilleurs artificiers du vieux continent illuminera le champ de bataille de mille feux. Il s'agira d'une véritable féerie lumineuse entièrement inspirée des combats de juin 1815. Le dimanche matin, dès 9h, près de 3.000 figurants reconstitueront sur le site même du célèbre combat une

La ferme d'Hougoumont vue du chemin du Roy. Dessin de R. Tilleux.

phase de la bataille. Ils viendront de différents pays. Tous formeront, dans l'après-midi, une grande parade dans les rues de Waterloo, encore une manifestation haute en couleurs.

Informations : Bataille de Waterloo 1815 asbl, c/o Info Tourisme, 149 chaussée de Waterloo à 1410 Waterloo.

G.M

Un nouveau salon pour l'Horeca à Bruxelles

Les salons pour le secteur Horeca ne manquent pas en Belgique. Toutefois, une enquête menée par un cabinet indépendant a révélé qu'un créneau était à prendre pour un nouveau salon plus axé sur le professionnalisme, de niveau national et convivial.



AVIS ECHOS AVIS ECHOS

C'est ainsi que la Foire Internationale de Bruxelles et la firme Reed Exhibitions Belgium organiseront du **12 au 15 février 1995** «Horeca World» dans les palais 4, 5, 6 et patio du Parc des Expositions. D'autre part, dans un souci d'harmonisation, les organisateurs du salon «Gastronom» ont décidé de joindre celui-ci au précédent, afin de rendre plus efficace l'information professionnelle du secteur Horeca dans notre pays.

Renseignements : W. Van Bostraeten, rue de la Caserne, 86 à 1000 Bruxelles. Tél. : 02/514.10.11 G.M.

20 nouvelles salles au Musée du Cinquantenaire

Pour la seconde fois cette année, nous avons eu le plaisir d'assister à l'ouverture d'une série de nouvelles salles aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire. En matière de nouveautés, les salles «Chine» tout d'abord, suivies des collections du Sud-Est asiatique, soit une suite de 9 salles. Complétant les salles de la collection «Nouveau Monde», on a ouvert une salle ethnographique près de laquelle un deuxième espace recrée l'atmosphère d'un cabinet de curiosités du XIXe siècle.

Dans l'optique d'améliorer l'accueil du public, la librairie a été déménagée dans un endroit plus central, soit celui occupé par la collection des Instruments de précision. Les pièces de la salle des «métaux» ont été divisées : les «étains» ont trouvé un très bel abri dans l'aile gauche du Cloître. Les «dinanderies» sont à nouveau présentées dans la chapelle où elles furent exposées il y a quelques décennies. Des pierres tombales y ont été

ajoutées, de sorte que le visiteur pourra visiter un cloître renouvelé. Le Salon de Musique a été transformé afin de mettre en valeur un don exceptionnel de porcelaines de Tournai, legs de Madame Louis Solvay et Monsieur Pierre Solvay.

La collection de Tournai devient ainsi la plus importante. Autre nouveauté: la petite salle de carreaux de Delft. En «Egypte», dans un autre côté du musée, a été créée une cellule didactique sur le milieu et les techniques en Egypte. Il y a quelques temps, une nouvelle cafétéria a été mise en service. L'ancienne est utilisée comme «snack» pour les groupes scolaires.

La rotonde, antérieurement occupée par les collections d'arts byzantin et chrétien d'Orient, présente un carrosse et des traîneaux de l'époque de Louis XV. En attendant la création du nouveau Musée de la Voiture, d'autres pièces ont été disposées dans le grand narthex ou grande salle des tapisseries. Signalons également l'ouverture du Centre d'Etude et de Documentation des Civilisations de l'Inde et du Sud-Est asiatique - Fonds Janine Schotsmans (CEDIA), comportant une importante collection de diapositives et de livres réunis par Janine Schotsmans-Wolfers.

Toutefois, il reste encore des collections qui ne sont pas exposées : l'art byzantin et chrétien d'Orient ainsi que l'Islam. Ces deux collections seront à nouveau exposées le plus rapidement possible. Les collections islamiques recevront un espace beaucoup plus grand, celui de l'ancien exposnack. La Régie des Bâtiments travaille au plan avec l'espoir de pouvoir ouvrir la salle pour Europolia Turquie, en septembre 1996.

Plus tard, on entreprendra la rénovation des salles de la Belgique gallo-romaine. Ces travaux devraient se faire lors de la construction du «Musée russe», prévue pour bientôt. Un grand effort a été réalisé par le musée même : effort humain effectué par le personnel, effort financier pris sur les ressources propres gérées grâce au statut de gestion propre. Les gains de la librairie, de la cafétéria et de la location des espaces l'ont aidé.

A la question de savoir comment va se passer la gestion de ces nouvelles ouvertures, en particulier le gardiennage, le Conservateur en chef F. Van Noten a répondu que les Musées auront très probablement, à partir de l'année prochaine, un système général de gardiennage par vidéo-caméra.

En outre, M. Van Noten nous a laissé entendre que l'ouverture de ces nouvelles salles, ainsi que des prochaines, pouvait justifier prochainement la fin de la gratuité d'entrée aux Musées, ce qui redressera les finances et donnera enfin à cette prestigieuse institution les moyens indispensables à son développement. G.M.

EXPOSITIONS EXPOSITIONS

A l'Institut Royal des Sciences Naturelles : Micro Macro

Cette année, le Muséum accueille les insectes, les araignées et les acariens qui représentent l'immense majorité des formes de vie animale. S'ils constituent une composante fondamentale de la diversité biologique sans laquelle la vie sur terre serait profondément altérée, voire impossible, ils suscitent très souvent répulsion, frayeur ou horreur. Qu'ils soient «nuisibles» ou «utiles», tous les insectes sont indispensables à l'équilibre de notre milieu et, donc, à la préservation de notre qualité de vie.

L'exposition envisage trois thèmes : *Un monde sur six pattes* : l'anatomie et les autres caractéristiques des insectes.

Formes et couleurs : elles parlent de l'origine, l'évolution et la diversité des insectes.

Au jardin des géants : la biologie et la signification des insectes répondent

à une série de questions. Par exemple : Comment se camouflent-ils ? Qu'est-ce que le mimétisme ? Ont-ils une vie sociale ? Quel est leur rôle dans la nature ? Les spectaculaires robots géants représentant des insectes et des arachnomorphes, sont la grande attraction dans cette partie de l'exposition.

L'exposition a lieu à l'Institut royal des Sciences naturelles de Belgique, chaussée de Wavre, 260 à 1040 Bruxelles jusqu'au 2 avril. Elle est ouverte du mardi au samedi de 9h30 à 16h45, le dimanche de 9h30 à 18h. Tél. : 02/627.42.38.

A la Bibliothèque royale Albert 1er : Mercator. Des navigateurs aux astronautes.

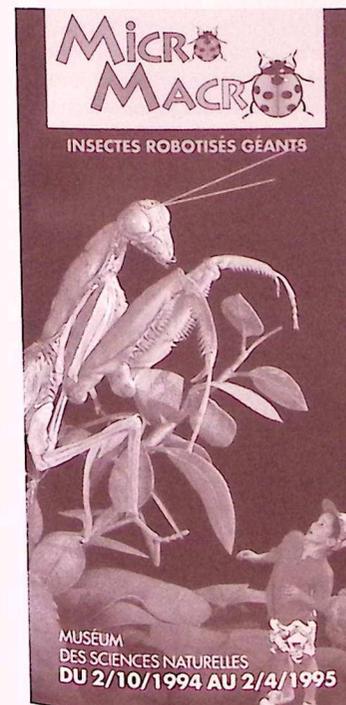
L'exposition se propose de retracer l'évolution de la cartographie depuis les cartes basées sur les techniques de gravure jusqu'à celles réalisées par ordinateur, à partir d'observations spatiales. On y découvre que la cartographie, tour à tour au service des explorations et des grandes découvertes, de l'expansion économique et de l'exploitation des ressources est aujourd'hui au service de l'environnement. Grâce à sa précision et à son efficacité, la cartographie est devenue un outil de gestion et de décision.

Commemorant le quatre centième anniversaire de la mort de Gérard Mercator (1512 - 1594), l'exposition le met en exergue. Sa renommée, Mercator la doit à sa carte de l'Europe, publiée en 1554, et au développement de la projection qui porte son nom. Il a résolu le vieux problème des navigateurs : représenter la ligne courbe de leur route sur la sphère par une ligne droite sur la carte. L'exposition met en lumière la dimension humaniste du cartographe qui place l'homme au centre de l'univers. Elle montre aussi comment l'évolution technologique accompagne celle des connaissances : astrolabe, sextant, boussole, théodolite, projection, triangulation... tout concourt à la réalisation de cartes toujours plus précises. Des gravures sur cuivre, pierre et zinc et plus tard la photographie aérienne, le traitement informatique des données et l'automatisation des opérations graphiques permettent une représentation visuelle de ces nouvelles connaissances. Au XIXe siècle, le monde est pour ainsi dire connu et le besoin surgit

d'inventorier ses richesses. C'est ainsi qu'apparaissent des cartes spécialisées ou thématiques.

La dernière salle est consacrée au regard des étoiles : on présente les différents types de satellites et ce qu'ils «voient». On montre comment l'image reçue est traitée, puis interprétée. Enfin sont évoquées les applications de la télédétection : assurer l'équilibre de l'environnement, observer les phénomènes de pollution, évaluer les récoltes, gérer l'extension des agglomérations... la carte est devenue un moyen efficace de planifier l'action de l'homme sur le milieu, un outil de gestion. Les satellites sont un peu les gardiens de la Terre. Les hommes qui les ont conçus, qui en gèrent l'utilisation ou en analysent les images, poursuivent le rêve humaniste de Mercator. Par les photos satellite distribuées par Spot Art et présentées une seule fois dans chaque pays, les visiteurs pourront admirer la poésie de l'espace.

Un ouvrage scientifique, richement illustré, réalisé par la Section des Cartes et Plans de la Bibliothèque Royale et par les chercheurs du Centre National d'Histoire des Sciences éclaire la vie et l'oeuvre de Mercator, tandis qu'une brochure, également illustrée, pourra servir d'ouvrage didactique de référence. Elle donne un aperçu complet des différents thèmes de l'exposition. L'exposition est ouverte au public jusqu'au 7 janvier, du lundi au samedi de 9 à 17h. Fermée les dimanches, jours fériés et 26 décembre.



EXPOSITIONS 2NOITISOPXE

L'exposition commence avec un choix de jeux de société, de jeux de construction, de petits animaux et de petites fermes. Un grand arbre de Noël occupe le centre du niveau.

Au deuxième étage s'ouvre le monde des poupées. Celles-ci avaient leurs petites chaises, leurs lits et leurs armoires. Leur nourriture était préparée sur de petits fourneaux aux poêles brillantes. Des services de poupées ou d'enfants servaient aux repas. A cet étage, deux maisons de poupées attirent plus particulièrement le regard. L'une est, jusque dans les moindres détails, la réplique fidèle d'une maison bourgeoise localisée à Bruxelles tandis que l'autre fut réalisée au début du siècle par une dame qui passa toute sa vie à la constituer.

De très jolis sujets miniatures en argent des XVIIIe et XIXe siècles complètent l'ensemble des petits objets. Au troisième étage sont présentés les «jouets pour garçons». Petits soldats en étain, bois et plastique partent en guerre ou défendent leur château fort en carton. Les petits trains de bois doivent être tirés - quel progrès - avec le train électrique! La voiture a succédé aux voitures hippomobiles!

Au rez-de-chaussée, oiseaux pépiant et animaux sur roues accueillent les

visiteurs. Dans la cave moyenâgeuse se trouvent les lanternes magiques. Les séances de projection des plaques de ces lanternes furent pour les enfants de l'époque ce que sont les films vidéo aujourd'hui.

Pour que les petits enfants puissent

A l'Abbaye de Dieleghem : Le Monde mystérieux des fonds marins

Voici plus d'une dizaine d'années que Jette accueille annuellement une exposition consacrée à l'Histoire de la Navigation. Cette année, c'est la plate-forme continentale de la Mer du Nord, son exploration, son histoire, son exploitation qui sont mises en valeur.

Dans ce mystérieux monde sous-marin, on sera tour à tour scaphandrier avec Tintin, chercheur de trésor avec le capitaine Némoto à la barre de son redoutable Nautilus, pionniers des plongées abyssales en compagnie des professeurs Piccard-Tournesol.

C'est au travers de l'histoire des techniques de plongée sous-marine de l'Antiquité à nos jours, que l'on suivra l'évolution des procédés mis au point pour atteindre des profon-

deurs étonnantes : de l'apnée aux robots plongeurs du XXe siècle, en passant par les casques et cloches de plongée du Moyen Age et de la Renaissance, des premiers sous-marins et scaphandres du XVIIIe siècle, les scaphandriers et «pieds lourds» du XIXe siècle, les plongeurs autonomes...

L'exposition a lieu à la porte de Hal jusqu'au 24 janvier. Elle est ouverte du mardi au dimanche de 10 à 17 h. Fermée : le lundi, 25/12 et 1/1.

Sur la trace des «travailleurs de la mer», on assistera à l'invasion technologique de nos fonds marins par la pose de câbles de transmissions électriques et téléphoniques, celle des oléoducs, gazoduc, la construction des plates-formes pétrolières, la recherche des épaves célèbres ou anonymes, le dragage, la recherche des nodules, de mines destructrices, la quête lancinante de trésors cachés à des profondeurs souvent insoupçonnées.

C'est une toute petite partie du voile que les organisateurs lèvent sur un univers peu connu dont la presque totalité reste encore à explorer.

L'exposition se déroule, du 10 au 31 janvier, dans les locaux de la Demeure abbatiale de Dieleghem, 14 rue J. Tiebackx à 1090 Jette.

Tél. : 02/479.00.52. Elle est ouverte du mardi au vendredi de 10 à 12 h et de 14 à 17 h; le week-end de 10 à 18 h. Le 24 janvier: nocturne jusqu'à 20 h.

Bus : 14 - 53 - 84 arrêt : Dieleghem



Vient de paraître



Les Fables de Pitje Schramouille

La maison Labor vient de rééditer «Les Fables de Pitje Schramouille» de Roger Kervyn de Marcke ten Driessche dont les textes étaient devenus introuvables en commerce. C'est en 1923 que pour la première fois parurent ces textes dont le succès ont poursuivi l'auteur au cours de toute sa carrière littéraire et même au-delà de son décès en 1965 dans sa septantième année.



Roger Kervyn était né à Gand en 1896. Très tôt débarqué à Bruxelles, il s'installe avec sa famille boulevard de Waterloo dans ce quartier si remué et bouleversé par la construction du Palais de Justice, oeuvre de celui qu'on a appelé dans les Marolles, «de schieven architect». Le petit Roger est inscrit dans une école du centre de la ville. Tous les matins, il doit traverser les rues des Marolles et surtout leurs deux axes, la rue Haute et la rue Blaes. Il n'a pas ses yeux dans sa poche et découvre la «Fossette d'une joue qui rit» et «des sirènes plantureuses» qui «tangent devant les hublots» «resplendissants des boutiques». Il les suit des yeux et va jusqu'à respirer «l'odeur de leurs châles mouillés». Il crée des fables originales où toute la vie grouillante des Marolles se

concrétise. C'est l'esprit propre aux Bruxellois qui règne. Et certaines fables sont comme des saynètes savoureuses où tout un petit peuple revit.

Notre région peut être fière de posséder un poète profond, raffiné et de grande envergure qui a aidé ses habitants à donner à leur âme de Brabançon plus de consistance. Et pourtant, il était né à Gand. C'est une des contradictions supplémentaires de notre pays si riche, plaque tournante des cultures en Europe.

Le livre est en vente chez les bons libraires de la Région Bruxelloise à un prix imbattable : 115 F.

E.K.

Wavre - Septembre 1944 chronique d'une Libération

Récit riche d'une importante iconographie, l'ouvrage de Robert Pied est une synthèse des événements survenus lors de la Libération de Wavre en septembre 44.

Celle-ci est surtout le fait de la volonté de la Résistance locale pressée d'en finir au plus tôt avec l'occupant. Pour opérer la guérilla, par manque d'armement, les résistants s'attaquent aux Allemands en repli à travers la cité et s'équipent peu à peu. Les parachutages de matériels demandés à Londres font défaut. Le 4 septembre, alors que Bruxelles est libérée, la situation devient critique, les ponts principaux sur la Dyle sautent. Un déluge d'obus d'artillerie s'abat ensuite sur la ville. Le lendemain, des troupes ennemies composées principalement de S.S. et de panzers s'incrustent dans la cité du Maca. Elles seront délogées après de sérieux engagements avec l'Armée secrète et des troupes anglaises appelées au secours. Le 6 septembre, les Américains, en retard sur leur progression, entrent à Wavre et libèrent définitivement la

cité et toute la région.

L'ouvrage est vendu 523F, frais de port inclus, au Syndicat d'Initiative, Hôtel de Ville à 1300 Wavre.

G.M.

Le patrimoine industriel du Brabant wallon

Il s'agit d'un ouvrage collectif édité à l'initiative du Centre Culturel du Brabant wallon. Publié à l'occasion des Journées du patrimoine 1994 placées cette année sous le thème du patrimoine industriel, cet ouvrage réunit la contribution de 27 auteurs et évoque le passé industriel des 27 communes qui constituent la nouvelle province. L'ouvrage se parcourt comme un album de photos puisqu'il comporte une centaine de reproductions d'avant 1940.

Coordonné par Pierre Walgraffe, sous l'accompagnement scientifique de Jean-Pierre Hendrickx, qui esquisse en guise d'introduction le tableau de l'archéologie industrielle en Wallonie, c'est un beau livre, conçu et écrit pour les habitants du Brabant wallon et tous ceux qui l'aiment.

Comprenant 200 pages, format 23 x 21 cm, couverture couleur, 300F. (prix de lancement) à virer au compte 870-9320134-49 du C.C.B.W. Tél. : 010/61.57.77.

G.M.

Musea Nostra - le Château de Beloeil

Le 31e tome de la série «Musea Nostra», éditée par le Crédit Communal, est consacré au «château de Beloeil».

Situé dans le sud du Hainaut, le château de Beloeil, résidence des princes de Ligne depuis la fin du XIVe siècle, est entouré de jardins connus dans le monde entier. Le domaine comprend d'une part un

Vient de paraître



jardin français classique, très étendu, tracé au XVIIe siècle et agrandi au début du siècle suivant d'après les principes de Le Nôtre, et d'autre part, un jardin anglais romantique, aménagé à la fin du XVIIIe siècle par le prince Charles-Joseph de Ligne. Le château abrite un patrimoine artistique moins connu, mais d'une valeur exceptionnelle. De magnifiques meubles, une bibliothèque comprenant 20.000 volumes, des tapisseries flamandes, de monumentales scènes d'histoire, du corail de Sicile, des armes ottomanes, de la porcelaine précieuse et d'innombrables portraits, constituent une collection remarquable qui reflète la participation séculaire de la Maison de Ligne à la vie politique, militaire et culturelle de l'Europe.

Ce riche ensemble, ouvert au public durant l'été, n'avait encore jamais fait l'objet d'une publication.

Format 28 x 21 cm, 128 pages, près de 200 très belles reproductions en couleur. Disponible en version brochée (595 F) ou reliée toile, sous jaquette (950 F).

Prix par série de cinq volumes de la série au choix par année : 2.500 F et 3.700 F (jusqu'au tome 29). Abonnement à la suite de la collection à partir du tome 30 : 500 F et 740 F. Commandes : 02/222.43.08.

G.M.

Le Tourisme et l'Accueil

L'Office de Promotion du Tourisme Wallonie-Bruxelles s'est associé au Service d'Information sur les Etudes et les Professions (SIEP) pour éditer un guide qui fait l'état des lieux du secteur du tourisme et de l'ensemble des formations actuellement possibles en ce domaine. Il est réalisé sous forme d'interviews de représentants des différentes associations professionnelles du tourisme et d'acteurs travaillant sur le terrain et qui parlent de leur métier. On y trouvera l'inventaire exhaustif de tous les niveaux de formations à

Bruxelles et en Wallonie.

L'intérêt de cet ouvrage est de souligner l'importance du développement d'une synergie entre le secteur professionnel et les formateurs afin de préparer les cours les plus adaptés aux qualifications demandées dans les entreprises.

L'ouvrage de 352 pages est disponible au prix de 200 F, frais de port inclus auprès de l'O.P.T., rue Marché-aux-Herbes 61 à 1000 Bruxelles et dans les agences locales du S.I.E.P.

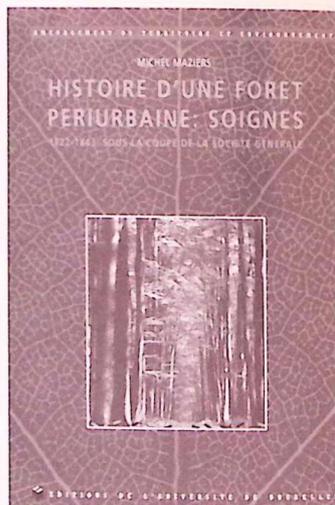
G.M.

Histoire d'une Forêt périurbaine : Soignes. 1822-1843. Sous la coupe de la Société Générale

Nos lecteurs connaissent bien Michel Maziers, le spécialiste de la forêt de Soignes. Dans la collection «Aménagement du territoire et environnement», des Editions de l'Université de Bruxelles, il vient de publier l'ouvrage avec lequel il avait obtenu le Prix Edgard Spaellant 1989 de la Province de Brabant.

La forêt de Soignes telle que nous la connaissons aujourd'hui ne ressemble que de très loin au grand

massif domanial qui s'étendait encore aux portes de Bruxelles dans les premières années du XIXe siècle. Durant la courte période où elle fut privatisée au profit de la Société Générale, Soignes perdit plus de la moitié de sa superficie. Les bouleversements économiques et politiques entraînés par la révolution de 1830 avaient poussé la Société à vendre au plus vite l'imposant capital foncier que lui avait procuré, dans les provinces devenues belges, le roi de Hollande.



Le nouveau paysage créé en bordure de forêt durant le XIXe siècle se transforma à nouveau au XXe siècle. Beaucoup d'exploitations agricoles furent morcelées pour accueillir des villas. Les quartiers ainsi constitués sont desservis par des artères modernes héritées des routes et chemins que la Société Générale avait percés lors de ses aliénations massives.

Basé sur une documentation originale très peu explorée jusqu'ici, l'ouvrage est essentiel pour comprendre comment s'est construit le paysage de la périphérie sud-est de Bruxelles. Il constitue, en outre, un chapitre majeur et inédit de l'histoire de la forêt.

Le livre de 144 pages + 16 pages



Vient de paraître



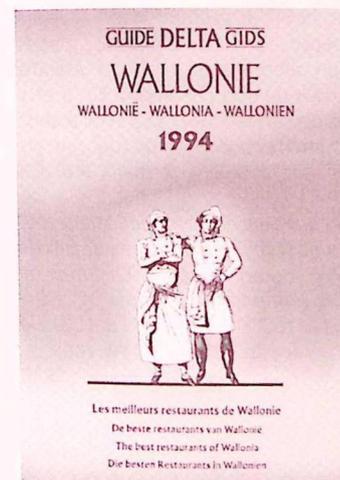
d'illustrations de format 16 x 24 cm est vendu 650 F en librairie.

G.M.

Guide Delta de Wallonie 1994

La deuxième édition du Guide Delta reprend plus de cinq cents des meilleures maisons de Wallonie, du Brabant wallon à Arlon et de Tournai aux trois frontières.

Pour aider le lecteur dans son choix, un classement de 1 à 4 couronnes indique la catégorie de l'établissement, en tenant compte non seulement de la qualité de la table mais



également de l'accueil et du service, du cadre et de l'ambiance ainsi que des prix. Les établissements supérieurs dans leur catégorie voient leur cotation encadrée.

Enfin, pour coller à l'actualité, les commentaires sont de la plume de chroniqueurs gastronomiques qui connaissent bien les établissements de leur région pour y déplier régulièrement leur serviette.

Cette seconde édition se veut encore plus pratique que la précédente et s'enrichit de nouveaux index. Une série de cartes vous permettront d'aisément localiser votre restaurant.

Assurément, un précieux guide gourmand dont vous ne pourrez plus vous passer!

Le Guide Delta de Flandre est son pendant géographique vers le Nord. Avec Bruxelles, les Guides Delta couvrent ainsi l'ensemble du royaume.

De format de poche 21 x 12 cm, 198 pages, le guide est vendu en librairie 595 F ou chez l'éditeur, 55 rue Scailquin, 1030 Bruxelles, tél. 02/217.55.55.

G.M.

Le Patrimoine Monumental de la Belgique Bruxelles - Pentagone

Réalisé conjointement par les collaborateurs scientifiques des deux communautés linguistiques, l'Inventaire du Patrimoine Monumental de Bruxelles s'ouvre par l'étude du Pentagone, centre historique de la ville délimité par la Petite Ceinture de boulevards aménagés sur le tracé de la 2e enceinte médiévale. Les trois tomes de ce premier volume traitent de l'architecture du noyau urbain ainsi que des témoins de son développement urbanistique et industriel aux XIXe et XXe s.; présentés dans l'ordre alphabétique des rues.

Le tome 1A, publié en 1989, contenait les instructions générales - cadre chronologique, évolution urbanistique et caractéristiques architecturales de la ville -, les notices étudiant les artères et places de A à D, illustrées dans le texte et complétées par un répertoire photographique en fin de volume ainsi que par un plan actuel de la ville, en dépliant.

Le tome 1B, publié en 1993, contenait les notices et illustrations des artères et places de E à M ainsi qu'une reproduction de la carte cadastrale de P.C. Popp de 1866.

Le tome 1C, qui vient de sortir sous

les auspices de la Région de Bruxelles-Capitale, étudie les artères et places de N à Z et est enrichi, pour comparaison, d'une carte du cadastre actuel situant, par sigles colorés, les bâtiments répertoriés. Une bibliographie sélective et diverses tables complètent la documentation. La publication constitue ainsi un document unique, réalisé au départ d'une prospection systématique sur le terrain. Les recherches complémentaires portant sur la bibliographie sélective, l'iconographie et le dépouillement des archives communales éclairent et nuancent cette appréhension de base et la connaissance du centre urbain et de ses composantes.

Ainsi apparaissent clairement les jalons marquants et le dynamisme dans la construction au cours des siècles. De l'époque médiévale datent les vestiges de la 1ère enceinte et les éléments romans et gothique de plusieurs églises. Le style gothique s'épanouit au XVe siècle à l'Hôtel de Ville et à l'Hôtel de Clèves-Ravenstein. Les témoignages architecturaux sont plus nombreux à partir du XVIIe siècle, surtout après la reconstruction consécutive au bombardement de 1695. Couvents, églises, édifices publics et privés témoignent des styles baroque, surtout dans les façades à pignon, puis classique, à côté de constructions traditionnelles mêlant briques et pierre blanche locale. Les XIXe et XXe siècles voient l'efflorescence des styles, tels l'éclectisme, l'Art Nouveau et l'Art Déco bien représentés dans le Pentagone.

Edité par Pierre Mardaga, format 15,5 x 21,5 cm, 590 pages, nombreuses photos N/B et en quadrichromie, plans et dessins. En vente à 2.690 F en librairie.

G.M.

Vient de paraître



Jours de guerre, tome 10

«Jours de doute» est le titre du dixième volume de cette passionnante collection du Crédit Communal consacrée aux événements dans notre pays sous la guerre.

Il couvre la période de l'été 1941 à fin 1942. C'est celle de l'incertitude sur l'avenir même de la Belgique et les intentions des occupants.

C'est l'heure du choix pour les collaborateurs flamands et wallons pour définir leur attitude envers Berlin.

C'est aussi celui de la limite entre un certain «compromis» et la collaboration franche avec l'ennemi. L'aventure des Volontaires du Travail fait aussi l'objet d'un chapitre fouillé.

L'occupant rate aussi parfois son coup, comme lors de l'imposition de l'étoile jaune qui provoque un bel élan de solidarité. Le tome aborde aussi les problèmes de transmission de nos résistants et les diverses représailles suite à l'exécution de collaborateurs.

Le volume est en vente au prix de 685 F auprès du Service Ventes du Crédit Communal, Passage 44, Bd Pachéco 44 à 1000 Bruxelles.

G.M.

Le Répertoire des Eglises du Brabant wallon

Pour la fin de l'année va sortir de presse le livre de Louis Evrard contenant l'histoire des 169 églises du Roman pays en 225 pages et 170 illustrations.

Cet ouvrage de référence est parsemé d'anecdotes parfois savoureuses et de récits populaires, cette mine de témoignages puisés à de multiples sources et de faits et gestes bien souvent liés à l'histoire de l'ancien régime, se veut surtout une redécouverte de nos racines et un témoignage d'aspects souvent ignorés d'un millénaire de chrétienté. Toute notre histoire s'est déroulée

depuis des siècles autour du château et de l'église. L'église de notre village, point de repère pour les uns, souvenir pour tous ceux qui croient est, avant tout, un lieu immuable dans notre mémoire, marqué par tant d'étapes de notre enfance à notre vie d'adulte.

Quand vous découvrirez et revisiterez une de ces vieilles églises naguère inconnue, elle aura déjà acquis pour vous un air de famille, prête à vous accueillir comme une vieille connaissance qu'une abondante bibliographie vous aidera à parfaire. L'ouvrage est conçu comme un guide avec une description détaillée (architecture, mobilier, peintures et sculptures) et sur les circonstances qui l'ont vu naître ou renaître parfois sur une autre forme. Chaque église est en outre illustrée d'une vignette photographique.

Le livre est en vente au prix de 980 F (frais de port compris) en effectuant votre versement au compte n° 271-0374479-91 de l'ARC Brabant wallon

*Info : ARC Brabant wallon - rue de Caturia, 20 - 1380 Lasne.
Tél. : 02/633.27.69.*

C.A.

Nivelles An 1944

Louis Genty est l'auteur de plusieurs études sur les années de guerre à Nivelles. Ce fut chaque fois un numéro spécial de la revue nivelloise Rif Tout Dju.

Il ne pouvait pas ne pas destiner une brochure au cinquantenaire de la libération de sa Ville. Il l'a fait, sans toutefois isoler cet événement du contexte de l'année en cause. Et cette fois, il a choisi de traiter séparément chaque thème plutôt que suivre les mois du calendrier. Apparaissent ainsi, avec leurs éphémérides propres, la vie communale, la vie dans les écoles, la presse clandestine, les chutes de bombes alliées et de bombes volantes allemandes,

les exploits souvent tragiques de aviateurs nivellois en service dans la R.A.F., les renseignements fournis à Londres par les services d'espionnage, 65 actes de résistance, les fusillades, arrestations et déportations, le sauvetage des aviateurs alliés, la fuite de la Werhmacht à la fin du mois d'août, la libération de la ville par les mouvements de résistance, la triomphale entrée des blindés américains, etc.

Il a aussi interrogé des témoins et acteurs des événements de 1944 et a récolté nombre de photos et autres documents de l'époque. Epinglons notamment de nombreuses photos de résistants nivellois et celles - inédites - du Tour de Sainte-Gertrude de 1944, le premier dans Nivelles libérée. Le tout occupe 72 pages d'un album grand format articulé autour de sources sûres. En bref, il fait de l'année 1944 celle qui a sans doute marqué le plus des Aclots après le désastre de mai 1940.

Cet ouvrage est disponible dans toutes les librairies nivelloises au prix de 270F. ou en versant 300F (frais de port compris au compte n° 001-05111157707-34 de Rif Tout Dju, Bd Ch. Vanpée, 63 à 1400 Nivelles.

G.M.

